



Anthony Trollope

Une femme sans protecteur

Traduction de Marie Picard

édition *S*illage

Anthony Trollope

Une femme sans protecteur

précédé de *La Générale Talboys* et de *L'Homme qui gardait
son argent dans une malle*

Traduction de Marie Picard

Éditions Sillage

Ce livre électronique est distribué
sous licence Creative Commons.



Pour plus de détails consulter les pages suivantes :
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/deed.fr>
https://editions-sillage.fr/?page_id=1130

© Éditions Sillage, 2014, pour la traduction
et l'appareil critique.

ISBN: 979-10-91896-30-6

Conception graphique : Laëtitia Loas

Éditions Sillage

17, rue Linné

75005 Paris

<https://editions-sillage.fr/>

La Générale Talboys

Pourquoi Madame la générale Talboys décida de passer l'hiver de 1859 à Rome, je ne l'ai jamais clairement compris. Elle m'exposa personnellement ses raisons peu de temps après son arrivée dans la ville éternelle, déclarant, avec son enthousiasme coutumier, qu'elle éprouvait l'ardent désir de boire à nouveau aux fontaines toujours vives de la poésie et de la sensibilité classiques. Mais j'ai toujours pensé que là n'était pas l'unique raison. La poésie et la sensibilité classiques lui tenaient sans doute à cœur ; mais il en allait de même, j'imagine, pour la vie extrêmement confortable qu'offrait Hardover Lodge, la maison du général dans le Berkshire ; et je doute qu'elle aurait émigré pour l'hiver s'il ne s'était trouvé quelque léger désaccord au sein de son foyer. Soyons tout à fait clairs à ce sujet : si un tel désaccord existait, il devait être le fait d'une simple incompatibilité de caractères. Aucun écart de conduite, j'en suis absolument sûr, n'avait jamais été imputé à cette dame. Le général, comme chacun sait, s'empporte facilement, et quand le doux courant de son enthousiasme cesse d'être alimenté par un flux amical, Mrs. Talboys peut, je le crois, devenir très désagréable.

Quoi qu'il en soit, Mrs. Talboys se joignit à notre petite communauté anglaise à Rome en novembre 1859, et

réussit très vite à se faire une place honorable dans notre société. Nous nous accordions tous pour dire que ses qualités intellectuelles étaient plus remarquables encore que sa beauté physique, même si, à sa façon, elle avait tout pour être plaisante à regarder.

Elle n'avait aucun éclat particulier, que ce soit dans le regard ou dans le teint, rien qui pût enflammer d'un coup un cœur sensible ; elle n'avait pas non plus cette stature ni ce maintien de déesse qui semblent exiger qu'on s'incline devant eux ; mais nous trouvâmes en elle une belle femme de trente ou trente-cinq ans, avec un visage aux lignes douces, des joues de pêche, un peu semblables à celles d'un chérubin, un regard étincelant malgré des yeux plutôt petits, de belles dents, un front blanc, une fossette au menton et une poitrine généreuse. Telle nous apparaissait, extérieurement, Madame la générale Talboys. Quant à son être intérieur, les quelques pages qui suivent seront consacrées à le décrire.

Il existe deux traits de caractère qu'on retrouve chez la plupart des êtres humains, qui sont presque reliés l'un à l'autre, et à propos desquels personne au monde n'a encore décidé s'il faut les classer parmi les bons ou les mauvais attributs de notre nature. Ils peuvent influencer sur le comportement des hommes comme sur celui des femmes, mais les hommes font plus souvent preuve du premier, et les femmes du second : il s'agit de l'ambition et l'enthousiasme. Et Mrs. Talboys était une femme enthousiaste.

Pour ce qui est de l'ambition, alors que tout le monde s'accorde généralement avec Marc Antoine pour la stigmatiser comme un grave défaut, je n'ai quant à moi aucun doute

qu'elle soit une vertu ; pour le moment, toutefois, elle est hors de notre propos. L'enthousiasme, à mon avis, est lui aussi à ranger parmi les vertus ; ou du moins, si c'est un défaut, de tous il est le plus aimable. Mais encore faut-il, pour être considéré comme une vertu, ou même paraître un tant soit peu aimable, que l'enthousiasme soit sincère.

Une fausse pièce se distingue d'une vraie à la manière dont elle sonne ; il en va de même pour l'enthousiasme, lorsqu'il est feint. Quelle que soit l'habileté du créateur, dans la frappe de l'enthousiasme le son de l'or pur ne peut jamais être confondu avec celui de son imitation. Je doute que la femme la plus intelligente au monde puisse rendre agréable à un homme l'enthousiasme feint. Et pour une femme, l'enthousiasme d'une autre n'a jamais rien de plaisant.

Nous découvrîmes, au sein de notre petit groupe, que Mrs. Talboys était la mère d'une nombreuse famille – quatre ou cinq enfants, nous dit-on. Mais elle n'avait amené avec elle qu'un seul d'entre eux, une petite fille d'environ douze ans. Cela avait été un déchirement pour elle, me confia-t-elle, de quitter les plus jeunes, ces nourrissons qu'elle chérissait ; elle les avait laissés sous la garde d'une aide dévouée, qui avait pour eux un amour quasi-maternel. Puis elle eut un mot ou deux pour le général, parlant de lui en des termes qui me convainquirent presque que cet amour quasi-maternel s'étendait à d'autres qu'aux seuls enfants. L'idée, cependant, était fautive, suggérée seulement par la force avec laquelle Mrs. Talboys s'exprimait, et à laquelle je n'étais pas encore habitué. J'ai appris, depuis lors, que la vieille Mrs. Upton, l'excellente gouvernante de Hardover Lodge, était un parangon

de bienséance, et qu'il n'y avait pas d'homme d'une conduite plus réservée que le général Talboys.

Je peux également affirmer ici qu'il ne pouvait pas exister de femme plus vertueuse que la femme du général. Les vœux prononcés lors de son mariage étaient à ses yeux infiniment plus importants que tous autres liens ou serments, quels qu'ils soient. L'honneur du général n'avait rien à craindre quand il l'avait envoyée seule à Rome, et il le savait, sans nul doute. *Illi robur et aes triplex*¹, que les armes d'aucun assaillant n'auraient su vaincre, j'en suis persuadé. Néanmoins, nous remarquions souvent qu'elle ne condamnait pas les conduites inconvenantes chez d'autres femmes – du moins ce que le monde s'accorde à appeler « conduites inconvenantes ». Bien qu'elle-même indéfectiblement attachée aux liens sacrés du mariage, elle en parlait sans cesse comme d'une chose que les femmes n'avaient aucune obligation de respecter ; restant aussi vertueuse qu'une incarnation de la décence, elle soutenait en toutes circonstances la théorie selon laquelle ses voisines pouvaient être infidèles. Elle dénonçait avec beaucoup de vigueur les préjugés de la société anglaise, déclarant qu'elle se sentait désormais incapable d'y vivre. Elle s'emportait contre l'impitoyable rigidité des matrones britanniques, et mettait la même ardeur à réprover le conservatisme austère d'une religion en laquelle elle affirmait qu'aucun de ses fidèles n'avait de foi, tout en acceptant de se laisser asservir.

1. « *Illi robur et aes triplex / circa pectus erat.* » : « Il avait le cœur bardé de chêne et de triple airain. » Horace, *Odes*, I, 3.

Nous formions à cette époque un petit groupe à Rome, composé essentiellement d'Anglais et d'Américains, et nous nous retrouvions souvent chez l'un ou chez l'autre, pour passer de nombreuses soirées à discuter de la politique italienne. Nous étions, pour la plupart, peintres, poètes, romanciers et sculpteurs – peut-être devrais-je dire futurs peintres, poètes, romanciers et sculpteurs – aspirant à être reconnus un jour. Mrs. Talboys trouva sa place parmi nous, assez naturellement, grâce au goût très sûr qu'elle avait pour la peinture.

Je ne crois pas qu'elle ait jamais créé quoi que ce soit d'envergure, mais elle faisait de belles copies, et chérissait, en tout cas, l'art de la conversation. Elle écrivait des essais, aussi, qu'elle montra en secret à divers messieurs de notre petite société, et elle envisageait de prendre des cours de sculpture.

Au sein de notre cercle, Conrad Mackinnon, un Américain, était peut-être la personne la plus qualifiée pour devenir son mentor. Il vivait réellement, et d'ailleurs fort bien, de sa plume ; chacun le considérait comme un lion dans le domaine littéraire, son succès lui permettant de rugir à sa guise, sur tous les tons. Son rugissement habituel n'évoquait pas précisément le roucoulement d'un tourtereau, ni le chant du rossignol, mais c'était un rugissement plein de bonne humeur, guère menaçant pour les hommes, et que certaines femmes semblaient apprécier. C'était un homme grand et trapu, qui approchait de la cinquantaine, aurais-je dit, avec une allure un peu gauche et un rire quelque peu bruyant. Quoiqu'il frisât la cinquantaine et manquât d'élégance,

il aimait voir de jolies femmes lui sourire et appréciait, selon certains, qu'elles lui tiennent des propos flatteurs. Si tel était le cas, il devait être pleinement satisfait, car à cette époque les femmes, à Rome, faisaient grand cas de Conrad Mackinnon.

De Mrs. Mackinnon personne ne s'occupait beaucoup ; pourtant c'était la plus délicieuse, la plus tendre, la plus discrète de toutes les petites créatures qui aient jamais égayé le foyer d'un homme. Elle était d'une beauté exquise, toujours de bonne humeur, jamais sottre, poussait l'abnégation à l'extrême, et malgré tout restait généralement dans l'ombre. Elle se mettait rarement en avant de son propre gré, mais se contentait de rester assise derrière sa théière et d'écouter rugir Mackinnon. Il était sans nul doute très porté sur ce que tout le monde à Rome appelait « flirt », mais cela ne la gênait pas le moins du monde. Elle avait vingt ans de moins que lui, et néanmoins ne flirtait jamais avec personne. En amies bien intentionnées, certaines femmes la tenaient informée de la conduite de Mackinnon : elle accueillait ces révélations comme d'excellentes plaisanteries, faisant remarquer qu'il s'était toujours comporté ainsi et que sans nul doute cela ne changerait jamais, jusqu'à ses quatre-vingt-dix ans. Je crois vraiment qu'elle était heureuse, et pourtant je me disais qu'elle aurait mérité de l'être plus encore. Nous ne pouvons cependant rien deviner de ce qui se passe chez les autres, pas plus que nous ne pouvons percer l'énigme de leurs joies et de leurs chagrins.

Nous avons parmi nous un autre lion – un lionceau, celui-là – qui commençait à pouvoir se permettre de rugir, et à son propos aussi je dois dire quelques mots.

Charles O'Brien était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans ; de son atelier était sorti, l'année précédente, un certain buste qui, d'après ses admirateurs, surpassait tout ce qu'aucun génie, de l'époque ancienne aux temps modernes, avait pu produire. Je suis incapable de juger de la valeur d'une sculpture et n'émettrai donc aucune opinion ; mais nombreux furent ceux qui, se considérant comme experts, ne virent dans cette œuvre qu'une tête et des épaules passables, rien de plus. Je mentionne cette anecdote uniquement parce que, fort de la réalisation de cette tête et de ces épaules, O'Brien se mit à l'écart d'une foule d'artistes tels que lui à Rome, marchant seul durant la journée et, le soir venu, se jetant aux pieds de diverses dames. Sur les épaules de son buste, il s'était hissé à une place importante à l'intérieur de notre cercle, et il y rencontrait un grand succès auprès des femmes – que ce soit Madame la générale Talboys ou d'autres.

Un groupe de dix-huit ou vingt d'entre nous se réunissait tous les dimanches soir dans le salon de Mackinnon. Pour la plupart, nous avons l'habitude de nous voir tous les jours, et de visiter ensemble les hauts lieux de Rome prisés par les étrangers amateurs d'art ; mais ici, dans ce salon, nous étions sûrs de nous retrouver vraiment, et avant la fin novembre Mrs. Talboys en était devenue une habituée. Elle n'y occupait pas de place particulière, mais se déplaçait ici ou là dans la pièce, selon les évolutions des différents centres d'attraction intellectuels masculins de notre petite société. Elle semblait au début très conquise par Mackinnon – qui n'était, je crois, pas insensible à son admiration, bien qu'il s'en défendît vigoureusement.

Quoi qu'il en soit, nous nous attachâmes tous beaucoup à elle le temps qu'elle resta parmi nous, et nous lui devons certainement l'amitié qui nous unit, car nous connûmes cet hiver, de son fait, nombre d'heureux moments.

– Je suis venue ici pour me rafraîchir, dit-elle un soir à Mackinnon – à Mackinnon et à moi, car nous étions tous trois ensemble.

– Voulez-vous que j'aie vous chercher du thé ? demandai-je.

– Et souhaitez-vous manger quelque chose ? proposa Mackinnon.

– Non, non, non, répondit-elle. Du thé, oui, mais pour l'amour du ciel pas de nourriture solide qui puisse nuire aux liens qui se tissent durant une rencontre comme celle-ci.

– Peut-être avez-vous dîné avant de venir, dit Mackinnon.

Il faut dire que Mackinnon tenait beaucoup à son propre dîner. Je l'ai vu devenir très impatient et désagréable, même sous les colonnades du Forum, parce qu'il craignait de devoir renoncer à son poisson si la compagnie s'attardait un peu trop.

– Avant de venir ? Oui. Non ; je ne sais plus quand c'était. Nous mangeons et dormons pour obéir à cette triste argile dont nous sommes faits, et qui pèse si souvent sur notre esprit. Mais nous pouvons parfois oublier cette argile. Ici, j'y parviens toujours.

– Je pensais que vous souhaitiez un rafraîchissement, dis-je.

Elle se contenta de me regarder, moi, dont les modestes tentatives d'écriture en prose s'étaient jusqu'alors soldées par des échecs, puis, s'adressant à Mackinnon, elle répondit :

– C'est l'air que nous respirons qui emplit nos poumons et nous donne la vie et la lumière. C'est lui qui nous

rafraîchit s'il est pur, ou qui nous condamne à la stagnation s'il est vicié. Laissez-moi respirer un moment l'air vivifiant de la littérature. Asseyez-vous, Mr. Mackinnon, j'ai une question à vous poser.

Et elle réussit à l'entraîner dans un coin. Selon toute apparence, il la suivit assez volontiers cette fois-là, mais par la suite, il devint vite réticent à l'idée de s'isoler en compagnie de Mrs. Talboys.

Aucun de nous ne comprenait quelles étaient exactement ses idées à propos de la religion révélée. Quelqu'un, je crois, lui avait dit qu'il y avait parmi nous quelques personnes dont les opinions sur la doctrine de l'Église officielle d'Angleterre n'étaient pas absolument orthodoxes. Elle avait alors décidé de nous prouver qu'elle aussi avait des idées avancées, battant en brèche les préjugés d'une école de théologie vieillie et desséchée.

– J'ai abattu toutes les barrières de la religion, dit-elle à la pauvre Mrs. Mackinnon, et j'essaie de remonter à la source d'un christianisme pur.

– Abattu toutes les barrières de la religion ! dit Mrs. Mackinnon, d'un ton horrifié qui produisit un bien mauvais effet.

– Parfaitement, dit Mrs. Talboys d'un air de triomphe. Le moment n'est-il pas venu de se libérer de telles entraves ?

– Mais vous croyez au christianisme, tout de même ?

– En un christianisme pur, qui ne soit pas entaché de sang et de parjure, d'hypocrisie et de bavardage servile. Ne puis-je pas adorer Dieu et dire mes prières parmi les nuages ?

Et elle pointa le doigt vers le haut plafond et le superbe lustre qui y était pendu.

– Mais Ida va à l'église, remarqua Mrs. Mackinnon.

Ida Talboys était sa fille. Soit dit en passant, on s'aperçoit souvent que beaucoup de ceux qui pour eux-mêmes abattent les barrières de la religion – si tant est que ces barrières puissent être abattues – les laissent en place quand il s'agit de leurs enfants.

– Oui, dit Mrs. Talboys, ma chère petite Ida ! Son jeune cerveau n'est pas encore prêt à recevoir la vérité dans toute sa perfection. Nous sommes contraints d'éduquer nos enfants en tenant compte de la force de leurs préjugés.

Sur ce, elle s'éloigna, car il arrivait rarement que Mrs. Talboys reste très longtemps en conversation avec une dame.

Mackinnon, je crois, se lassa vite d'elle. Il aimait ses flatteries, et commença par la déclarer intelligente et charmante ; mais ce charme était trop purement céleste pour satisfaire ses goûts prosaïques. Dans ses livres Mackinnon est capable de s'ébaubir dans les nuées, au point qu'on peut se demander s'il consentira jamais à redescendre parmi nous ; mais, les pieds sur la terre ferme, il aime sentir sous ses pas la solidité du sol qui le porte. Chez les femmes, il aime une main capable de s'attarder dans la sienne un peu plus longtemps que nécessaire, un regard susceptible de s'allumer sous l'effet du champagne, un cœur assez faible pour que le bras de celle qu'il anime frémissse contre le sien sous les arcades du Colisée, dans la pénombre, au clair de lune. Un peu de sentimentalité, de temps à autre, rend toutes ces choses plus agréables, mais la sentimentalité seule ne lui suffit pas. Mrs. Talboys buvait, je pense, son verre de champagne tout comme une

autre, mais sur elle cela ne produisait pas d'effet plaisant. Cela lui déliait la langue, mais n'affectait pas son regard. Son bras, je crois, n'a jamais frémi, et sa main ne s'attardait jamais nulle part... Le général pouvait être tranquille, et heureux, peut-être, dans son paisible isolement.

Malheureusement, il se trouva qu'il y avait parmi nous deux artistes qui s'étaient brouillés avec leur épouse. O'Brien, dont j'ai déjà parlé, était l'un d'eux. En ce qui le concerne, je crois qu'il était excusable, comme peut l'être n'importe quel homme dont le mariage a été d'emblée une erreur. Néanmoins, il avait une femme en Irlande, d'à peu près dix ans de plus que lui ; et s'il semblait parfois l'oublier, ses amis et ses voisins s'en rappelaient tout à fait. Dans l'autre cas, c'était sans doute le mari qui devait porter le blâme. Homme irascible, méchant, plutôt intelligent mais dénué de principes, il se rendait continuellement coupable du grand péché qui consiste à médire de la femme dont il aurait dû avoir à cœur de protéger le nom. Notre amie Mrs. Talboys s'intéressait beaucoup à ces deux histoires, sa compassion allant invariablement au mari présent, au détriment de l'épouse absente.

Nous étions tenus au courant par Mackinnon des paroles de réconfort qu'elle prodiguait au second mari. Il répétait à sa femme, ainsi qu'à moi-même et à mon épouse, les conversations qu'elle avait avec lui.

– Le pauvre Brown, disait-elle, je le plains de tout cœur.

– Vous rendez-vous compte qu'il est l'artisan de son propre malheur ? répliquait Mackinnon.

– Je sais à quoi vous faites allusion. Je crois pouvoir dire que je suis parfaitement au courant des circonstances de ce douloureux sacrifice.

Mrs. Talboys avait tendance à se vanter de la confiance absolue que lui témoignaient ceux à qui elle s'intéressait.

– Oui, il a cherché du réconfort dans un autre amour, que lui a offert ce monde cruel.

– Il y a peut-être une autre façon de voir les choses, dit Mackinnon. Il a une famille ici à Rome, vous savez, deux petits bébés.

– Je le sais, je le sais, dit-elle. De petits anges !

Et prononçant ces mots elle leva les yeux vers le visage ingrat de Marc Aurèle ; car ils se tenaient alors sous la statue du grand cavalier, sur le Campidoglio.

– Je les ai vus, et ce sont les enfants d'un amour innocent. Si le sang de tous les Howard coulait dans leurs veines, cela ne rendrait pas leur naissance plus noble !

– Pas si le père et la mère de tous les Howard ne s'étaient jamais mariés, répondit Mackinnon.

– C'est vous qui dites cela, Mr. Mackinnon ! lança Mrs. Talboys, tournant ostensiblement le dos à la statue équestre, et levant les yeux vers les visages, d'abord de Pollux, puis de Castor, comme s'ils pouvaient lui fournir l'inspiration que Marc Aurèle dans sa froideur lui avait refusée. Vous, qui avez si noblement réclamé pour l'humanité les divins attributs de la liberté d'action ! Vous qui avez montré à mon esprit comment s'affranchir des liens mesquins que l'homme, dans sa petitesse, tisse pour assujettir son frère ! Mackinnon, vous, si supérieur !

Elle leva les yeux vers lui :

– Mackinnon, retirez ce que vous venez de dire.

– Ils SONT illégitimes, et s'il y avait des biens fonciers...

– Des biens fonciers ! Et cela de la bouche d'un Américain !

– Les enfants sont anglais, vous savez.

– Des biens fonciers ! Le temps ne tardera pas à venir – ah, que dis-je, je le vois arriver – où cette expression détestable sera rayée de notre vocabulaire, où la propriété foncière n'existera plus. Comment donc ! L'âme libre d'un homme né à l'image de Dieu devra-t-elle souffrir à jamais de telles entraves ? N'échapperons-nous pas à la fatalité de cette poussière qui a pendant si longtemps retenu prisonniers les éléments les plus délicats de l'esprit divin ? Ah, Mackinnon...

Elle le prit par le bras et le conduisit en haut de l'immense escalier qui descend du Campidoglio pour rejoindre les rues de la Rome moderne.

– Abaissez maintenant vos regards sur cette multitude innombrable.

Mackinnon regarda, et vit trois groupes de soldats français, chacun composé de trois ou quatre hommes ; il vit aussi quelques moines aux vêtements sales et, sur le côté, trois prêtres qui entamaient une lente ascension vers la basilique d'Aracoeli.

– Abaissez vos regards sur cette multitude innombrable, dit Mrs. Talboys, écartant les bras comme pour embrasser la ville à peu près déserte. Ils sont en train de se libérer de leurs entraves, en ce moment, en ce moment même, à l'heure où je vous parle.

– Ceux-là se sont depuis longtemps affranchis des entraves que peuvent représenter la possession de biens fonciers ou d'autres choses de ce genre, dit Mackinnon.

– Oui, et de toutes chaînes terrestres, poursuivit-elle, sans saisir exactement le sens profond de cette dernière

observation, des chaînes quasi-terrestres et quasi-célestes. Les membres puissants des temps présents, nourris par le sang généreux qui coule dans leurs veines, ne supporteront plus les chaînes que les âges anciens ont forgées pour opprimer les faibles. Voyez cette multitude, Mackinnon : ils seront tous libres.

Toujours agrippée à son bras, en haut des marches, elle rendit son oracle avec la fureur d'une sibylle :

– Ils seront tous libres. Ô, Rome, ville éternelle ! Toi qui as ployé sous le joug de l'orgueil impérial et de l'hypocrisie religieuse, toi qui as enduré d'amères souffrances, et souffres encore aujourd'hui, toi qui as souffert depuis Néron jusqu'à Pie IX – le temps de ta servitude est révolu. Disparus des chemins de la liberté qui s'ouvrent à toi, le vacarme des cohortes prétoriennes et le murmure encore plus détestable des moines s'ingérant dans ta vie !

Pourtant, comme le remarquait Mackinnon, les moines aux vêtements sales et les petits soldats français étaient toujours là ; les prêtres moroses et las continuaient de peiner dans leur ascension vers la basilique d'Aracoeli.

Mais c'était une façon très banale de voir les choses – un point de vue qui ne s'accordait pas avec celui de Mrs. Talboys, dans son extase.

– Ô, Italie ! poursuivit-elle, ô, Italie unie, une et indivisible dans tes droits, indivisible aussi dans tes maux ! À nous le bonheur de te voir dans le triomphe et la gloire. Un peuple se lèvera autour de tes autels, plus grand dans toute l'histoire du monde que tes Scipions, tes Gracques ou tes César. Et tes nouvelles victoires n'auront besoin ni des torrents de sang versé, ni des cris de mères ayant perdu leur fils. L'esprit

trionphera de la matière ; maudits, au même titre que les papes et les Bourbons, les cardinaux, les diplomates et les espions de la police ; l'ignorance et l'injustice seront bannies de tes riantes terrasses. Alors Rome sera à nouveau la belle capitale d'une des plus belles contrées d'Europe. Les artisans du monde entier y afflueront, les marchés regorgeront de tout ce que Dieu peut donner à l'homme. La richesse, la beauté, l'innocence investiront tes rues...

– Les choses auront considérablement changé avant que tout cela devienne réalité, dit Mackinnon.

– Mais elles changeront considérablement, car il le faut, répondit-elle. Mackinnon, vous qui avez le don de lire les signes des temps, n'avez-vous pas vu cela ? Pourquoi les champs de bataille de Magenta et de Solferino ont-ils été jonchés des cadavres de héros agonisants ? Pourquoi les eaux du Mincio ont-elles été rougies par le sang des martyrs ? Cette Italie-là sera unie et Rome immortelle. Ici, debout sur le Capitole de l'ancienne cité, je proclame que cela sera ; et vous, Mackinnon, vous qui m'écoutez, vous savez que je dis vrai.

Il n'y avait pas alors à Rome – je pourrais presque dire dans toute l'Italie – un seul Anglais ou Américain qui ne soutînt pas la cause pour laquelle l'Italie luttait et lutte encore ; de la même façon, il n'y a désormais presque plus personne qui ne considère comme imminent le triomphe de cette cause ; il était néanmoins presque impossible de partager les sentiments de Mrs. Talboys. Comme le disait Mackinnon, elle évoluait à de telles hauteurs qu'il était très pénible de voler à ses côtés.

– Eh bien, dit-il, Brown et les autres sont en bas. Allons les rejoindre, voulez-vous ?

– Pauvre Brown ! Comment se fait-il qu'en parlant de ses problèmes, nous en soyons venus à aborder cette question si bouleversante ? Oui, je les ai vus, ces petits anges, et je peux vous dire aussi que j'ai vu leur mère. J'ai tenu à aller la voir quand il m'a raconté ce qu'elle avait vécu.

– Et comment est-elle, Mrs. Talboys ?

– Que dire ? L'éducation a plus d'impact sur certains d'entre nous que sur d'autres ; et puis il y a ceux que nous pouvons remercier de nous servir d'exemples dans le domaine de la morale et des sentiments, même si leurs manières et leur comportement extérieur ne sont pas ceux que l'habitude nous conduit à apprécier. Quant à vous, je le sais, vous êtes capable de comprendre cela. Je l'ai vue et je suis sûre qu'elle a le cœur pur et des principes très élevés. Ne s'est-elle pas sacrifiée ; et l'oubli de soi n'est-il pas la marque la plus profonde d'une véritable noblesse de caractère ? Mrs. Mackinnon verrait-elle un inconvénient à ce que je la lui présente ?

Mackinnon fut bien obligé de répondre que sa femme y verrait effectivement un inconvénient, et à compter de ce jour Mrs. Talboys et lui ne furent jamais plus des amis proches. Elle continua de venir chez lui tous les dimanches soir, pour se rafraîchir aux fontaines jalonnant les petits ruisseaux de la littérature ; mais elle déversait à présent ses prophéties bien à elle dans d'autres oreilles.

O'Brien devint à ce moment-là son allié principal. Je n'ai pas souvenir qu'elle se soit à nouveau préoccupée des adorables petits anges ou de leur mère ; et j'ai même tendance à croire que, passionnée comme elle l'était par l'histoire des déboires conjugaux de O'Brien, elle ait oublié

les aventures des Brown. Quoi qu'il en soit, Mrs. Talboys et O'Brien se disaient tout, et elle se répandait pendant des demi-heures entières sur la triste situation de son ami auprès de quiconque voulait bien l'écouter.

– Sais-tu, Fanny, dit un jour Mackinnon à sa femme – à sa femme et à la mienne, car nous nous trouvions réunis – il va y avoir une scène à la maison un de ces jours, si nous ne faisons pas attention. O'Brien va tomber amoureux de Mrs. Talboys.

– Tu dis n'importe quoi, dit Mrs. Mackinnon. Tu es toujours persuadé que les gens vont tomber amoureux les uns des autres.

– Cela arrive sans arrêt, dit-il.

– Elle a l'âge d'être sa mère, dit Mrs. Mackinnon.

– Quelle importance, pour un Irlandais ? rétorqua Mackinnon. D'ailleurs je ne suis pas sûr qu'ils aient plus de cinq ans d'écart.

– Ils doivent avoir plus que ça, indiqua ma femme.

– Ida Talboys a douze ans, je le sais, et je ne suis pas sûre qu'Ida soit l'aînée.

– Quand bien même elle aurait un fils en âge d'être soldat, cela ne ferait aucune différence, décréta Mackinnon. Il y a des hommes qui, dans certaines circonstances, se sentent tenus d'avoir une histoire d'amour avec une dame, et ce quel que soit son âge. O'Brien en fait partie ; si elle continue de lui manifester de la sympathie de cette façon, il va s'y méprendre, et lui déclarer sa flamme à genoux. Tu devrais le mettre en garde, dit-il, s'adressant à son épouse.

– Je n'en ferai rien, pour sûr, dit-elle. S'ils sont idiots tous les deux, qu'ils paient, comme d'autres idiots avant eux, le prix de leur folie.

Mrs. Mackinnon était d'ordinaire la personne la plus douce qu'on puisse imaginer, mais j'avais le sentiment que Mrs. Talboys ne lui inspirait pas la moindre affection. À cette époque, c'est-à-dire vers la fin novembre, nous partîmes en groupe visiter les mausolées qui bordent la voie Apienne, au-delà du plus beau des sépulcres, la tombe de Cæcilia Metella. C'était une journée magnifique, et nous avions parcouru plusieurs kilomètres au-delà des murs de la ville, découvrant le plus ravissant paysage qu'offrent les environs immédiats de Rome – dominant les ruines merveilleuses de vieux aqueducs, en direction de Tivoli et de Palestrina. De tous les points de vue aux alentours de Rome, celui-là est, par temps clair, l'un des plus enchanteurs, et c'est ici, peut-être, au milieu d'une foule de tombeaux, que les pensées et les souvenirs s'imposent à nous avec le plus de force.

C'est sous les murs du Colisée que l'on perçoit et que l'on comprend le mieux la grandeur de Rome ; c'est au milieu des colonnades du Forum et des arcades de la Voie Sacrée que l'on découvre sa beauté ; mais c'est ici, parmi les tombeaux, que la réalité de son histoire et de sa chute devient plus perceptible et plus clairement intelligible, à cet endroit où le regard se pose sur les montagnes dont l'ombre était fraîche pour les anciens Romains comme elle l'est pour nous ; ici, plus que partout ailleurs à l'intérieur des murs de la cité. De là nous découvrons Tivoli et Palestrina, telles que les anciens les voyaient, étincelantes sous le soleil, enserrées par la verdure au cœur de ces vallées lointaines qu'ils aimaient tant ; les montagnes bleues ne sont pas tombées en ruine. À

l'intérieur de la ville elle-même, rien ne ressemble plus à ce qu'ils pouvaient contempler.

Notre groupe comptait douze à quinze personnes, et un panier contenant notre déjeuner avait été déposé sur l'herbe en bas de la pente, à côté de la tombe de Cæcilia Metella, si bien que l'expédition prenait des allures de pique-nique. Le panier avait été préparé par Mrs. Mackinnon, sous la supervision immédiate de Mr. Mackinnon, si bien qu'on les considérait comme les meneurs de notre assemblée. Mrs. Talboys nous accompagnait, bien sûr, flanquée d'Ida Talboys, et O'Brien était aussi de la partie. Ma femme était avec Mrs. Mackinnon, comme d'habitude, et tous ceux qui partageaient le même secret semblaient d'accord pour dire que l'histoire O'Brien-Talboys s'apprêtait à franchir une nouvelle étape. Ils ne s'étaient pas quittés un instant la veille au soir, Mrs. Talboys ayant dispensé de précieux conseils au jeune Irlandais concernant ses problèmes matrimoniaux. En Sir Cresswell Cresswell¹, lui avait-elle dit, résidait son salut. « Pourquoi son âme aurait-elle dû rester soumise à des liens que tout le monde s'entendait à trouver insupportables ? Le divorce n'est plus le privilège des riches qui mènent une vie dissolue. Des esprits que tout oppose n'ont plus à être contraints de souffrir sous le même toit. » En un mot, elle lui avait recommandé de se rendre en Angleterre et de se débarrasser de sa femme, de la même manière qu'elle aurait, si on l'y avait un tant soit peu encouragée, conseillé à

1. Sir Cresswell Cresswell (1794-1863), juge et politicien anglais. Il eut un rôle majeur dans l'émergence de la conception juridique moderne du divorce.

n'importe quel homme de se débarrasser de n'importe quoi. Si quelqu'un l'avait habilement amenée sur le sujet, je suis sûr qu'elle serait allée jusqu'à condamner l'usage de tout manteau, gilet ou pantalon parce qu'ils pouvaient gêner nos mouvements. Ses aspirations à la liberté ne connaissaient pas de limites et, en théorie, il n'existait pas de barrière qu'elle ne fût prête à abattre.

Le pauvre O'Brien, comme nous commençons tous à nous en rendre compte, avait mal compris la situation. Il avait proposé de faire le buste de Mrs. Talboys, et elle avait accepté, exprimant le souhait qu'il trouvât sa place parmi ceux qui s'étaient consacrés à l'affranchissement de leurs semblables. En réalité, je pense qu'elle ne possédait que peu de cette vanité coutumière aux femmes. Elle était à mon avis consciente qu'une flamme éclairait son regard lorsqu'elle s'échauffait, que les étincelles de la liberté illuminaient son front, et que sa poitrine se soulevait à l'évocation de certaines aspirations glorieuses ; mais tous ces sentiments n'avaient trait qu'à son génie intérieur, pas à sa beauté physique. Cependant O'Brien se méprenait à son sujet, et se croyait obligé de contempler son visage et de soupirer comme si son cœur se brisait. Il déclara même à un de nos jeunes amis que Mrs. Talboys possédait un genre de beauté qu'elle incarnait à la perfection, et c'est fort de cette idée qu'il s'attela à la confection de son buste. Il était de plus en plus évident pour chacun de nous qu'il allait s'attirer des ennuis, mais dans pareil cas, qui est capable de mettre un homme en garde ?

Mrs. Mackinnon avait réussi à faire en sorte qu'ils ne voyagent pas dans la même voiture ce jour-là, mais cela

ne fit qu'attiser la flamme qui brûlait désormais dans la poitrine de O'Brien. Je crois qu'il était sincèrement amoureux d'elle, avec toute la spontanéité, l'ardeur et la sensibilité qui caractérisaient son tempérament d'Irlandais. Personne ne doutait qu'il sortirait de cette petite aventure sans trop souffrir, mais, tout de même, que se passerait-il lorsqu'il se déclarerait ? Comment Mrs. Talboys allait-elle prendre la chose ?

– Elle l'aura bien cherché, dit Mrs. Mackinnon.

– Plutôt deux fois qu'une, ajouta ma femme.

Pourquoi donc les femmes sont elles si méchantes les unes envers les autres ?

Au début de la journée, Mrs. Talboys monta sur la pierre d'un tombeau et fit un petit discours, son ombrelle au-dessus de la tête. Sous ses pieds, dit-elle, se trouvaient les cendres de quelque sénateur bouffi, quelque glouton de l'époque impériale, qui avait absorbé à lui seul les provisions nécessaires pour nourrir une tribu. La Rome ancienne était tombée par la faute d'égoïstes comme celui-ci ; mais la Rome moderne se souviendrait de la leçon. Tout ceci était bel et bon, et O'Brien l'aida à descendre ; mais après cela il n'y eut plus moyen de les séparer. En ce qui la concernait, elle aurait bien préféré avoir Mackinnon à ses côtés. Mais Mackinnon avait désormais trouvé un autre refuge.

« J'en ai eu mon content », avait-il dit à sa femme. Et donc, Mrs. Talboys, n'ayant nullement l'impression de mal faire, décida de se laisser charmer par O'Brien.

Après tout cela, vers trois heures, nous retournâmes à notre panier. Dans ces circonstances, déjeuner signifie

également dîner, et nous nous préparâmes en vue d'un repas substantiel. Pour qui connaît la tombe de Cæcilia Metella, il n'est pas besoin de décrire l'endroit ; pour qui ne la connaît pas, aucune description ne saurait lui rendre justice. Il s'agit en soi d'une grosse tour élevée et au diamètre imposant, mais dont les proportions sont très harmonieuses ; elle se trouve à l'écart de la ville, près de l'ancienne voie romaine. Elle a été tronquée par un baron désireux de l'utiliser pour protéger le château construit autour du monument et faisant corps avec lui. Si ma mémoire est bonne, cela fut décidé par l'un des Frangipani, et il en fit une ruine tout à fait charmante. Je ne connais pas en Italie de vieille demeure crénelée qui soit plus pittoresque que cet ajout fait par le baron à l'antique tombeau romain, et qui correspond mieux aux idées que nous suggère la lecture des *Mystères d'Udolphé* de Mrs. Radcliffe¹. Il se trouve au bord de la route, protégé du côté de la ville par le majestueux sépulcre de la matrone romaine, tandis qu'à l'arrière du bâtiment monte jusqu'aux longs murs en ruines une pente herbeuse, au bas de laquelle on peut voir les vestiges d'un cirque antique. Au-delà s'étire, mince et gracieuse, la longue ligne de l'aqueduc de Claude, avec le mont Soracte à gauche dans le lointain et Tivoli, Palestrina et Frascati bâties sur les collines qui ferment la vue. Ce baron Frangipani s'était montré bien avisé, et j'espère qu'il profita au mieux de la demeure qu'il s'était fait construire. Je doute cependant qu'il ait fait grand bien à ceux qui vivaient dans son voisinage.

1. Publié en 1794 en Angleterre, *Les Mystères d'Udolphé* est considéré comme l'archétype du roman gothique.

Nous organisâmes un petit banquet tout à fait agréable, assis sur les blocs de pierre brisés qui gisent sous les murs de la tombe. Je me demande si l'ombre de Cæcilia Metella veillait sur nous. Il a beaucoup été question d'elle ces dernières années, et pourtant nous ne savons pas qui elle était, pas plus que nous ne pouvons imaginer ce qui lui valut l'honneur d'avoir un tombeau plus imposant qu'aucune autre matrone romaine. Certains d'entre nous voulaient croire qu'elle allait peut-être nous apparaître et, grâce à quelque esprit familier et sensible, nous expliquer les causes de la libéralité de son mari une fois devenu veuf. Hélas, hélas ! s'il nous est permis de juger les Romains selon nos propres critères, la vraie raison de la magnificence de cette sépulture n'était sans doute pas à porter au crédit de Cæcilia Metella elle-même, ni à celui de Crassus, son seigneur accablé de chagrin.

Elle ne parut pas parmi nous à l'occasion de ce banquet, sans doute parce que nous ne disposions pas de tables à faire tourner pour faciliter sa venue mais, l'eût-elle fait, elle n'aurait pas pu nous entretenir des choses de l'autre monde avec plus d'éloquence que Mrs. Talboys. J'ai affirmé qu'un verre de champagne ne faisait jamais briller les yeux de Mrs. Talboys plus qu'à l'accoutumée, mais j'ai à présent tendance à croire qu'en cette occasion cela fut peut-être le cas. O'Brien joua le rôle de Ganymède et fut sans doute plus libéral que d'autres Ganymèdes auxquels Mrs. Talboys avait été habituée. Pour autant, n'allez pas la soupçonner d'avoir montré plus qu'une gaité de bon aloi. Point du tout ! Le vin généreux pénétra peut-être jusqu'à certaines cellules de son cœur et l'amena à exprimer avec des mots pleins d'esprit

des pensées que, dans d'autres circonstances, elle aurait gardées pour elle, mais rien dans ses idées ni dans ses propos n'aurait pu faire prendre de l'ombrage à un anachorète ou une vestale. Elle alla bien jusqu'à chanter quelque chose à propos d'une coupe généreuse, et invoqua le falerne¹ au moins une fois, mais en dehors de cela elle ne parla que des droits de l'homme et de la faiblesse des femmes ; de l'âge de fer qui était révolu, et de l'âge d'or qui était à venir.

Elle porta un toast et but aux espérances des historiens du dix-neuvième siècle. C'est à ce moment-là qu'elle ordonna à O'Brien :

– Remplis à ras bord cette coupe de vin de Samos !

L'Irlandais la prit au mot. Elle brandit le verre au-dessus de sa tête et l'y maintint un peu pour le faire admirer, avant de le porter à ses lèvres. Force m'est de reconnaître qu'elle n'en renversa pas une goutte.

– Le vrai raisin du falerne, dit-elle en reposant le gobelet vide dans l'herbe, tout près d'elle.

Je ne crois pas avoir jamais bu de plus mauvais champagne ; mais c'était l'esprit du vin, et non son corps palpable présent parmi nous, sa chair, pour ainsi dire, qui l'inspirait. Elle avait vraiment quelque chose de sublime à ce moment-là, tant son enthousiasme était sincère.

Cela amusa beaucoup Mackinnon, il l'encouragea et je dois admettre que j'en fis autant. Mrs. Mackinnon adressait, en vain, de petits signes à son mari, car elle craignait que le falerne ne remplisse un peu trop bien son

1. Le falerne était dans l'antiquité un vin de Campanie très réputé, produit dans la province de Caserte.

office. Ma femme, me prenant à part tandis que j'allais de l'un à l'autre pour proposer les plats, me mit en garde :

– Cette femme est une sottise, elle va se couvrir de honte.

Mais je remarquai qu'après avoir abandonné son verre, l'admiration de Mrs. Talboys pour le Dieu au teint rose était devenue toute théorique, et ne vis donc aucune raison d'intervenir.

– Viens, Bacchus, dit-elle, et viens, Silène, si tu le veux. Je sens votre présence, planant au-dessus des tombeaux de ceux qui vous ont aimés. Venez aussi, nymphes amies d'Égérie – et elle désigna le vieux bosquet, tout près de l'endroit où nous étions assis. Dans les temps anciens, vous aimiez quelquefois venir parmi les hommes. Mais pourquoi invoquer la présence des dieux – nous, qui pouvons être à leur image ! Nous sommes nous-mêmes les dieux du monde contemporain. Pour nous, toutes les tables se couvriront d'ambrosie et le nectar coulera à flots.

En fin de compte, nous nous amusâmes beaucoup – pendant un certain temps ; dès que nous fûmes las de tout cela, nous nous levâmes pour explorer à loisir les environs. Il commençait à faire un peu sombre, et frais aussi, mais l'air du soir était agréable, et les femmes, une fois drapées dans leurs châles, ne semblaient pas pressées de remonter tout de suite en voiture. Mrs. Talboys en tous cas n'en avait pas envie, car elle commença à descendre vers le long muret du vieux cirque romain, tout en bas, et O'Brien, qui ne la quittait pas, la suivit.

– Ida, ma chérie, tu ferais mieux de rester ici, dit-elle à sa fille. Nous allons loin, et cela te fatiguerait de devoir marcher autant.

– Oh non, maman, certainement pas, dit Ida. Vous vous fatiguez beaucoup plus vite que moi.

– Oh si, tu seras fatiguée ; de plus, je ne veux pas que tu viennes.

Ida n'insista pas et Mrs. Talboys et O'Brien partirent ensemble, tandis que nous nous regardions tous sans rien dire.

– Ce serait une bonne action que de les accompagner, dit Mackinnon.

– Montre-nous comme tu sais être charitable, dit sa femme.

– Il faudrait que ce soit une femme, dit-il.

– C'est bien dommage que la mère de ces innocents petits anges ne soit pas là pour la circonstance, dit-elle. Je pense qu'elle aurait été la seule à pouvoir faire preuve de tant d'abnégation.

Ce n'était d'ailleurs plus la peine d'essayer ; il était trop tard, car ils étaient déjà en bas. O'Brien avait sans nul doute bu de larges rasades du contenu pernicieux de ces bouteilles au long goulot. Personne n'aurait pu l'accuser d'être franchement ivre, mais ce qui en aurait rendu d'autres complètement saouls l'avait pour sa part rendu audacieux, et il prit la liberté de faire... sans doute plus que n'aurait osé un homme convenable. S'il devait, à un moment ou à un autre, être assez stupide pour faire une déclaration d'amour à Mrs. Talboys, on pouvait s'attendre, tel était l'avis de tous, à ce qu'il le fasse maintenant.

Nous les vîmes se diriger vers une brèche dans le mur, qui débouchait sur le vaste espace clos de l'ancien cirque. Il avait servi d'arène pour les courses de char, et ils étaient

descendus dans le but avoué de retrouver où était la meta¹, et de voir comme les conducteurs pouvaient tourner lorsqu'ils arrivaient à pleine vitesse. Pendant un moment, nous entendîmes leurs voix – sa voix à elle, surtout.

– Le cœur d'un homme, O'Brien, devrait être une protection suffisante contre toute adversité, lui disait-elle.

Elle avait pris l'étrange habitude d'appeler les hommes par leur nom de famille, comme le font les hommes entre eux. Quand elle s'adressait ainsi à Mackinnon, qui était beaucoup plus vieux qu'elle, cela nous amusait, et d'autres femmes dans notre groupe s'étaient mises à leur tour à l'appeler « Mackinnon » quand Mrs. Talboys n'était pas là ; mais nous avions le sentiment que cette lubie présentait davantage de risques avec O'Brien, surtout depuis le jour où nous l'avions entendu l'appeler, elle, Arabella. Cela n'avait pas semblé la choquer le moins du monde et nous en avons donc conclu que cela arrivait fréquemment quand ils se trouvaient seuls. Ce qu'il répondit à la remarque sur le cœur d'un homme, je l'ignore – et quelques minutes plus tard ils avaient disparu derrière la brèche dans le mur.

Aucun d'entre nous ne les suivit. Cela aurait pourtant semblé la chose la plus naturelle au monde, si nous n'avions pas prévu que quelque chose d'extraordinaire allait se produire. En attendant, nous restâmes là, près du tombeau, à nous interroger sur les petites faiblesses de notre chère amie, espérant que O'Brien ne mettrait pas trop longtemps

1. Borne de pierre qui délimitait les deux extrémités du muret longitudinal séparant la piste aller de la piste retour, dans les cirques consacrés aux courses de char.

à faire ce qu'il avait en tête. Qu'il y ait toutes les chances qu'il reçoive une gifle – symbolique –, chacun en était convaincu, car aucun de nous ne doutait de la rigoureuse honnêteté des intentions de madame. Certains d'entre nous allèrent flâner dans les monuments, d'autres avancèrent jusqu'à la route, mais nous trouvions tous que O'Brien mettait beaucoup de temps, et ceci très, très longtemps avant que Mrs. Talboys ne réapparaisse par la brèche.

Enfin, donc, elle apparut, et nous constatâmes immédiatement qu'elle était seule. Elle venait vers nous, grimpant la pente à pas rapides, et quand elle fut tout près nous remarquâmes aussitôt ses sourcils froncés dans une expression de majesté outragée. Mackinnon et sa femme se portèrent à sa rencontre. Si elle avait réellement des problèmes, il convenait de lui apporter de l'aide, et de toutes les femmes Mrs. Mackinnon était la dernière qui aurait toléré de voir une autre femme maltraitée sans essayer de lui porter secours.

– Je n'ai certes jamais eu de sympathie pour elle, dit Mrs. Mackinnon par la suite, mais il fallait bien que j'aie écouté ses histoires, quand elle en a eu à raconter.

Or, cette fois-ci, Mrs. Talboys avait une histoire à raconter, si tant est qu'elle le désirât. Plus tard, les dames de notre groupe déclarèrent qu'elle aurait été mieux avisée de ne rien dire de ce qui s'était passé entre elle et O'Brien.

– Elle était bien capable de se débrouiller toute seule, dit Mrs. Mackinnon, et, du reste, ce sot a tout de suite compris la réponse qu'elle lui faisait.

Pourtant, si j'ai bien saisi ce que nous avons appris par la suite, O'Brien n'avait pas accepté la réponse si promptement que cela.

Pour le moment, Mrs. Talboys parvenait en haut de la colline, seule, marchant d'un pas rapide.

– Cet homme m'a insultée, éructa-t-elle d'une voix aussi forte que le lui permettait sa respiration haletante, dès qu'elle fut à portée d'oreille de Mrs. Mackinnon.

– J'en suis désolée, dit Mrs. Mackinnon. Je pense qu'il avait un peu trop bu.

– Non, c'était une offense préméditée. Ce grossier personnage ignore ce qu'est un honnête et sincère sentiment de sympathie.

– Il aura tout oublié dès qu'il ne sera plus sous l'emprise de la boisson, dit Mackinnon, pour la réconforter.

– Je me moque de ce qu'il oublie ou pas ! dit elle, se retournant vers Mackinnon d'un air indigné. Vous, les hommes, avez des idées si pleines de bassesse (« Et pourtant, nous rapporta Mackinnon par la suite, elle avait passé les trois dernières semaines à me répéter que j'étais stupide ! ») Vous, les hommes, avez des idées si pleines de bassesse, que vous êtes incapables de comprendre les sentiments d'une femme sincère. Qu'est-ce que cela peut me faire qu'il oublie ou qu'il se souvienne ? Dois-je, moi, oublier cette offense ? Croyez-vous qu'il me soit possible de l'oublier ?

Seuls Mr. et Mrs. Mackinnon s'étaient avancés à sa rencontre, mais elle parlait si fort que ceux qui étaient restés à l'endroit où nous avons dîné l'entendirent tout de même.

– Qu'est-il arrivé à Mr. O'Brien ? me demanda une dame à voix basse.

J'avais apporté des jumelles et, en cherchant un peu, j'aperçus son chapeau, tandis qu'il traversait le cirque, à l'abri de ses murs, se dirigeant vers la ville.

– Il doit se sentir bien bête, dit la dame.
– Il a sans doute l'habitude, renchérit une autre.
– Mais compte tenu de son âge à elle, vous savez, dit la première, qui avait peut-être trois ans de moins que Mrs. Talboys et n'aurait pas refusé de s'offrir le plaisir d'une petite amourette.

D'ailleurs, pourquoi aurait-elle refusé, sachant qu'elle n'était toujours pas soumise à la volonté d'un seigneur tout-puissant ?

– Il se serait senti bien plus bête, dit une troisième, si elle avait écouté ce qu'il avait à lui dire.

– Je ne sais pas, dit la deuxième. Personne n'en aurait rien su et dans quelques semaines ils auraient commencé à se lasser l'un de l'autre, comme cela se passe d'ordinaire.

Cependant Mrs. Talboys nous avait rejoints. Il n'était pas question de dissimuler quoi que ce soit, et elle fulminait très haut contre la propension des hommes à se rabaisser.

– Vous avez tout à fait raison, Mrs. Talboys, dit l'une des dames les plus âgées, mais les femmes ne sont pas toujours aussi prudentes qu'elles devraient l'être. Bien entendu, je ne veux pas dire qu'il y ait eu quelque faute de votre part.

– S'il y a eu faute de ma part ? Mais bien sûr, qu'il y a eu faute de ma part. Personne ne peut se tromper comme je l'ai fait sans avoir commis une erreur, dans une certaine mesure. Je l'ai pris pour un homme de bon sens et c'est un sot. M'emmener à Naples... C'est incroyable !

– Il voulait vous emmener à Naples ? demanda Mrs. Mackinnon.

– Oui, c’est ce qu’il a proposé. Nous devons prendre le train pour Civita Vecchia à six heures demain matin, pour attraper le vapeur qui part de Livourne ce soir. Ne me dites pas que c’est le vin ! Il avait tout prévu !

Et elle nous regarda l’un après l’autre avec un air de dignité offensée qui était presque insoutenable.

– Je me demande s’il a pris les billets le jour pour le lendemain, dit Mackinnon.

– Naples ! glapit-elle comme à part soi. Le seul endroit en Italie qui n’ait encore rien fait pour conquérir sa liberté – le lieu rêvé pour un infâme de son espèce.

– Vous auriez trouvé la ville très plaisante en cette saison, dit la dame célibataire de trois ans sa cadette.

Ma femme avait emmené Ida à l’écart quand les premières lamentations s’étaient élevées de la colline. Mais à présent que les choses se calmaient peu à peu, elle la ramena, tout en suggérant que nous pourrions peut-être penser au retour.

– Il commence à faire très froid, Ida, ma chérie, tu ne trouves pas ? dit-elle.

– Mais où est Mr. O’Brien ? demanda Ida.

– Il s’est enfui. Les lâches s’enfuient toujours, dit Mrs. Talboys.

Je crois sincèrement qu’elle aurait aimé l’avoir là, au milieu du cercle, afin de prendre sa revanche sur lui publiquement, devant nous. Aucun sentiment de honte ne l’aurait fait taire un instant.

– Enfui ! s’exclama Ida, levant vers sa mère un regard surpris.

– Oui, mon enfant, enfui.

Elle prit sa fille dans ses bras, et la serra fort contre sa poitrine.

– Les lâches s'enfuient toujours.

– Est-ce que Mr. O'Brien est un lâche ? demanda Ida.

– Oui, un lâche, tout ce qu'il y a de plus lâche ! Et il a fui à la vue d'une honnête femme. Venez, Mrs. Mackinnon, rentrons en ville. Je suis désolée que cette bonne journée se soit si mal terminée.

Et elle se dirigea vers la voiture où elle prit place avec un air qui montrait qu'elle était fière de la façon dont elle s'était conduite.

– Elle n'est pas mécontente de ce qui s'est passé, somme toute, dit la dame célibataire. Si ce pauvre O'Brien ne s'était pas montré si empressé de lui parler de ce petit voyage à Naples, les choses se seraient peut-être bien terminées, après tout !

Mais la dame célibataire se trompait. En effet, Mrs. Talboys était fière et se glorifiait de ce qui s'était passé – mais ce n'était pas de l'admiration de son soupirant irlandais qu'elle s'enorgueillissait. Non, elle était fière de sa conduite en dernier ressort, et elle s'attribuait le mérite de s'être sortie de cette situation avec le courage d'une noble matrone.

– Elle se figure sans doute avoir montré, en défendant sa vertu, une droiture dont elle seule est capable, dit Mrs. Mackinnon, et si elle reste à Rome elle s'en vantera tout l'hiver.

– Si c'est le cas, elle peut être sûre que O'Brien fera la même chose, dit Mackinnon. Et bien qu'il ait fui devant l'ennemi, il est à parier qu'il s'en sortira bien. Mrs. Talboys

est une excellente femme. Elle en a donné la preuve irréfutable. Malgré tout, elle est sensible au ridicule.

Nous brûlions tous de connaître le point de vue de O'Brien sur l'affaire, et après avoir déposé les dames, Mackinnon et moi nous rendîmes chez lui. On commença par nous interdire l'accès à son appartement, mais après un moment nous fîmes avouer à son domestique qu'il était à demeure et nous montâmes jusqu'à son atelier. Nous le trouvâmes assis, une pipe à la bouche et un petit bâton dans une main, derrière une sculpture à demi ébauchée, à vrai dire un simple morceau d'argile, très grossièrement travaillé pour lui donner vaguement la forme d'une silhouette. Il faisait semblant de travailler, mais nous savions qu'il était incapable de faire quoi que ce soit dans l'état d'esprit où il se trouvait.

– Je croyais avoir entendu mon domestique vous dire que je n'étais pas chez moi, dit-il.

– C'est vrai, dit Mackinnon, et il l'aurait juré, si nous l'avions voulu. Allons, ne soyez pas si hargneux.

– Je suis très occupé, Mr. Mackinnon.

– À finir le buste de Mrs. Talboys, je suppose, avant votre départ pour Naples.

– Ne me dites pas qu'elle vous a tout raconté !

Il se détourna de sa sculpture et leva les yeux vers nous avec une expression comique, mi-amusée, mi-désespérée.

– Sans omettre aucun détail, répondis-je. Quand vous voulez emmener une dame en voyage, ne lui demandez jamais de se lever si tôt en hiver !

– O'Brien, comment avez-vous pu être si bête ? dit Mackinnon. Finalement, il n'y a pas grand mal. Vous avez

offensé une femme d'âge mûr, mère de famille respectable et épouse de général, voilà tout – à moins, bien sûr, que le général ne vienne d'Angleterre vous demander des comptes.

– Qu'il vienne, déclara O'Brien avec hauteur. Je l'attends.

– Nul doute, mon cher ami, dit Mackinnon, que ce serait une façon digne et agréable de clore l'histoire. Mais voici ce que j'aimerais savoir : qu'auriez-vous fait si elle avait accepté de partir avec vous ?

– Il n'a jamais envisagé une telle éventualité, dis-je.

– Mais si, mon Dieu ! Je pensais que ça lui ferait plaisir, protesta-t-il.

– Et pour l'obliger, vous étiez heureux de vous sacrifier, dit Mackinnon.

– Exactement. Que diable un homme peut-il faire quand une femme se conduit de la sorte ? Savez-vous ce qu'elle m'a dit, en bas, sur l'ancien champ de courses ? Que les liens du mariage étaient faits pour les sots et les esclaves. Que devais-je comprendre quand elle disait cela ? Pour être bien sûr, je lui ai demandé quel genre d'homme était le général. « Un gentil vieux monsieur, m'a-t-elle dit en joignant les mains. Vous savez, il pourrait être mon père. » « Je le voudrais bien, ai-je dit, parce qu'alors vous seriez libre. » « Je suis libre », m'a-t-elle affirmé en tapant du pied et en me regardant comme si elle n'avait pas d'attaches. « Alors, lui dis-je, acceptez ce qui reste du cœur de Wenceslaus O'Brien », et je me jetai à ses pieds sur le chemin. « Ma main, continuai-je, je ne peux vous l'offrir, mais le sang qui coule dans mes veines descend d'une double lignée de rois. » Je lui ai dit cela parce qu'elle aime ce qui a du panache. Je m'étais approché du mur, pour qu'aucun de vous ne puisse me voir depuis la tour.

– Et qu'a-t-elle répondu ? dit Mackinnon.

– Mais elle était ravie ! Elle m'a tendu ses deux mains et a déclaré que nous serions toujours amis. Je suis persuadé, Mackinnon, que cette femme n'a jamais entendu pareil discours. Le général, sans doute, a fait cela par écrit.

– Comment se fait-il qu'elle ait changé d'avis ?

– Eh bien, je me suis relevé, je l'ai prise par la taille, et je lui ai dit que nous allions partir pour Naples. Que le diable m'emporte si je mens en disant qu'elle m'a donné un coup de poing dans les côtes qui a failli me faire tomber à la renverse. Cela m'a coupé la respiration, si bien que je n'ai rien pu ajouter.

– Et après ?

– Oh ! Il ne s'est plus rien passé. Bien sûr, j'ai compris. Donc, elle est partie d'un côté, et moi de l'autre. Dans l'ensemble, je trouve que je m'en suis bien tiré.

– Moi aussi, dit Mackinnon d'un air très grave. Mais si vous permettez que je vous donne un conseil, je vous suggérerais d'éviter de telles erreurs à l'avenir.

– Par exemple ! dit O'Brien, se justifiant. J'ignore ce qu'un homme doit faire en de telles circonstances. Mais je vous donne ma parole d'honneur que tout ce que j'ai fait était pour lui être agréable.

Nous décidâmes que Mackinnon présenterait à la dame les plus humbles excuses de son ancien admirateur. Nous nous accordions à penser qu'il valait mieux ne pas entrer dans les détails. Le soin lui était laissé de décider si l'acte qui avait été commis l'avait été sous l'emprise de la boisson, dans un moment d'égarément ou du fait de l'enthousiasme de l'intéressée, qui l'avait amenée à trop

en dire. Nul témoin n'assista à la remise du message et nous dûmes donc nous contenter du récit de la scène que nous fit Mackinnon.

– Elle pris les choses de très haut, dit-il, et a commencé par refuser d'entendre quoi que ce soit sur le sujet.

Ce stupide jeune homme, avait-t-elle déclaré, n'était pas même digne de sa colère et de son mépris.

– Il n'est pas le premier Irlandais à qui la beauté aura fait perdre la tête, avait répondu Mackinnon.

– Cessez de me parler de cette affaire, avait-elle dit, agitant la main avec un air qui se voulait très digne. Cet incident, méprisable en soi, m'a été très déplaisant. Il va m'obliger à quitter Rome.

– Allons, Mrs. Talboys, ce serait accorder trop d'importance à cet homme.

– Le plus grand héros sur terre, avait-elle répondu, peut voir sa maison rendue inhabitable par un très petit insecte.

Mackinnon jura que c'était mot pour mot ce qu'elle avait dit. En conséquence O'Brien reçut un sobriquet qu'il n'approuvait en aucune façon. Et, depuis ce jour-là, nous n'appelâmes plus Mrs. Talboys autrement que « le héros ».

Mackinnon eut finalement raison de ses scrupules et elle ne quitta pas Rome. Elle se laissa même persuader d'envoyer un message à O'Brien, lui accordant son pardon. Ils se serrèrent la main très solennellement dans le salon de Mrs. Mackinnon, mais je suis prêt à parier que plus jamais elle ne lui témoigna sa sympathie à propos de ses déboires conjugaux.

L'Homme qui gardait son argent dans une malle

Ma première rencontre avec l'homme qui gardait son argent dans une malle eut lieu au cœur du ravin de la Via Mala. J'échangeai quelques mots avec lui ou avec sa femme lors d'une halte au refuge du sommet du Splügen, puis je fis réellement sa connaissance dans la cour de l'hôtel Conradi à Chiavenna. Mais ce n'est que plus tard, à Bellagio, sur les bords du lac de Côme, que notre relation prit un tour plus intime. Bon nombre d'années se sont écoulées depuis, et je pense pouvoir aujourd'hui raconter un petit épisode de sa vie sans heurter les sentiments de quiconque.

Il s'appelait – pour le moment, contentons-nous de l'appeler Greene. Comment il apprit que je me nommais Robinson, je l'ignore ; je me souviens cependant très clairement qu'à Chiavenna, il connaissait mon nom. Mais revenons un instant à la Via Mala. J'avais passé quelques jours à l'*Aigle d'or* à Tisis – petite auberge qui, soit dit en passant, est à mon sens la meilleure de toute la Suisse, tenue par la plus jolie des hôteses – et le jour de mon départ vers le sud, j'avais parcouru à pied une partie de la Via Mala, dans l'intention d'attraper la diligence au niveau du défilé. Je crois que de tous les endroits où le hasard a conduit mes pas, ce col est l'un des plus magnifiques,

et bien que je m'y fusse déjà attardé de longues heures auparavant, j'éprouvai à ce moment le besoin d'y revenir pour un dernier adieu à ses noirs rochers majestueux, à sa chaussée étroite et à sa rivière mugissante, laissant à mon amie l'aubergiste le soin de veiller à ce que mes bagages soient bien chargés sur la diligence. Point n'est besoin de dire que mon amie se montra digne de ma confiance.

Lorsque l'on quitte la Suisse pour entrer en Italie, la route qui traverse la Via Mala suit une pente quelque peu abrupte, et les passagers empruntant la diligence peuvent aller à pied depuis l'auberge de Tisis jusqu'à l'entrée du défilé, puis traverser la plus grande partie du ravin avant que le véhicule ne les rattrape. Mr. Greene, accompagné de sa femme et de sa fille, en avait cependant décidé autrement. Au moment où la diligence me doubla dans le défilé, les chevaux s'étant mis à trotter sur quelques mètres de route plus plane, je vis le nez d'un homme écrasé contre la vitre du coupé. Le nez fut pour ainsi dire tout ce que j'aperçus de son visage, mais je distinguai quand même son cou tordu et ses yeux levés dans un effort douloureux pour regarder le sommet des rochers, depuis sa place dans la voiture.

Le mugissement du vent et des eaux était tel à cet endroit qu'il ne fut pas possible de lui parler, mais je lui adressai un signe et pointai la route du doigt pour lui signifier qu'il aurait dû aller à pied. Il comprit ce que je voulais dire, même si je ne saisis pas sur le moment le sens du geste qu'il fit pour me répondre. Plus tard seulement, quand je connus un peu ses habitudes, il m'expliqua qu'en désignant sa bouche ouverte, il avait voulu me signifier

sa crainte d'attraper un mal de gorge s'il s'exposait à l'air humide de cet étroit goulet.

Je montai sur le siège couvert du cocher à l'arrière de la diligence et, assis à cet endroit, reçus de plein fouet la neige du Splügen balayée par le vent. Il me semble que ce col est le plus froid au monde. Juste avant d'arriver au sommet, la diligence s'arrêta un moment ; c'est là, si je me souviens bien, que les douaniers autrichiens contrôlent les passeports des voyageurs. Du moins, il en était ainsi à cette époque. Ces douaniers sont maintenant retranchés derrière des positions fortifiées – d'où ils se retireront, espérons-le, encore plus loin – et cette contrée appartient au royaume unifié de l'Italie. Il y a là un endroit pour se restaurer qui est même un gîte, où nous entrâmes tous quelques instants, et c'est là que je vis mon ami à la gorge fragile en compagnie de deux dames.

– Vous n'auriez pas dû rater cette occasion de remonter la Via Mala, lui dis-je, tandis qu'il se réchauffait les pieds devant l'énorme poêle.

– Nous ratons tout, répliqua la plus âgée des deux femmes qui était, cependant, beaucoup plus jeune que son compagnon, et guère plus vieille que l'autre voyageuse.

– Mais moi j'ai très bien vu, maman, dit la jeune femme, ce sur quoi maman redressa fièrement la tête, et je compris qu'elle se promettait secrètement de prendre sans tarder une petite revanche sur sa belle-fille. Je remarquai que Miss Greene appelait toujours sa belle-mère « maman » quand un étranger les abordait pour la première fois, afin que la nature du lien qui les unissait soit clairement établi. Et je remarquai aussi que la plus âgée redressait la tête comme pour la défier chaque fois que cela se produisait.

– Nous ne comptons pas trouver grand agrément à ce voyage avant d’arriver au lac de Côme, dit Mr. Greene. En le voyant recroquevillé près du poêle, engoncé dans de grands manteaux et emmitoufflé de chaudes écharpes pour protéger sa gorge, je ne pus que reconnaître qu’il n’avait pas encore pris le moindre plaisir à cette aventure. Puis nous reprîmes tous nos places dans la diligence, et je ne revis les Greene qu’au moment où nous nous retrouvâmes réunis en groupes compacts dans la grande cour de l’hôtel Conradi à Chiavenna.

Chiavenna est la première ville italienne que le touriste rencontre sur cet itinéraire, et de toutes les villes de l’Italie du Nord, je n’en connais aucune qui soit si complètement sortie dans l’écrin d’un paysage somptueux. Le voyageur à qui elle apparaît soudain en bas du Splügen est ébloui par la beauté des vallées qui l’entourent – si tant est, bien sûr, qu’il s’arrange pour les voir autrement que le nez écrasé contre la vitre d’une diligence. Ensuite, depuis la ville elle-même, partent des promenades de deux, trois ou quatre heures révélant des étendues de nature sauvage d’une beauté saisissante, comme on n’en voit nulle part ailleurs. Là on découvre de petits vallons aussi verts que l’émeraude, cernés de toutes parts de blocs de rochers gris, dans lesquelles des *Rasselas*¹ italiens auraient pu mener une existence parfaitement heureuse, puis ce sont à nouveau de vastes panoramas en amont de la rivière, bordés dans le lointain par les sommets aigus des Alpes, qui touchent à la

1. Allusion au personnage principal de *Rasselas, Prince d’Abyssinie*, roman de Samuel Johnson (1709-1784).

perfection – l'imagination même ne pourrait leur ajouter de charme. L'hôtel Conradi a lui aussi bien des mérites ; du moins était-ce le cas alors. À mon sens, la réputation des hôtels italiens est bien pire qu'ils ne la méritent ; et je soutiens que, du point de vue du simple confort offert aux voyageurs, je préfère de loin passer une semaine au Golden Key de Chiavenna que d'être accueilli avec tous les égards au King's Head dans la florissante cité de Muddleboro, à la limite du Yorkshire et du Lancashire.

Lorsque je voyage, j'attache toujours beaucoup d'importance à la chambre que je choisis, et après m'être assuré que celle où je dormirais avait vue sur la montagne, j'étais déjà redescendu dans la cour pour chercher mes bagages, alors que Mr. Greene, de son côté, n'avait toujours rien compris à la situation, ni saisi qu'à l'évidence il lui faudrait se débrouiller seul pour trouver où faire passer la nuit à sa famille dans les bâtiments de l'hôtel qui l'entouraient. Quand j'arrivai dans la cour, il était en train de se débarrasser des trois premiers des grands manteaux qui l'enveloppaient, assisté de quatre serviteurs qui le suppliaient de lui dire où il souhaitait être logé. Mr. Greene était occupé à donner au cocher, sur un ton impérieux, diverses instructions à propos de ses bagages, mais comme il parlait en anglais, je ne fus pas surpris de constater que ses ordres n'étaient pas fort scrupuleusement suivis. L'homme, cependant, était beaucoup trop poli pour expliquer, dans quelque langue que ce soit, qu'il ne comprenait pas tout ce qu'on lui disait. Miss Greene se tenait à l'écart, sans rien faire. Comme elle n'avait que dix-huit ans, il convenait bien évidemment qu'elle ne fit rien ; c'était de plus une très

jolie fille, parfaitement consciente de sa beauté, et dotée de bien assez d'esprit pour en tirer le plus grand profit.

Mr. Greene agissait en prenant largement son temps et les quatre serviteurs étaient au désespoir.

« Je veux deux chambres, un cabinet de toilette, et le repas du soir », dit-il enfin, s'exprimant très lentement, avec les mots qu'il avait l'habitude d'utiliser. Je ne pouvais pas du tout l'aider en traduisant ses paroles en italien, car je ne parle moi-même pas un mot de cette langue. Un des serviteurs, cependant, avait compris l'anglais. Les serviteurs ont une merveilleuse faculté à comprendre toutes les langues et celui-ci invita aussitôt Mrs. Greene à le suivre à l'étage. Mrs. Greene, cependant, refusa de bouger avant de s'être assurée que ses bagages étaient bien traités, et comme Mrs. Greene était elle aussi une jolie femme, je me trouvai contraint de lui offrir mon aide.

– Oh, merci, dit-elle. Les gens sont si bêtes qu'on ne peut vraiment rien en tirer. Quand à Mr. Greene, il est impossible de compter sur lui. Vous voyez cette malle, la plus petite, j'ai pour quatre cents livres de bijoux dedans, et il faut que je la surveille.

– En effet, répondis-je, quelque peu surpris de la confiance que me témoignait quelqu'un que je connaissais depuis si peu de temps. Je comprends vos précautions. Mais n'est-ce pas imprudent, peut-être...

– Je sais ce que vous allez me dire. Certes, c'est peut-être risqué. Mais quand vous vous rendez dans des cours étrangères, que pouvez-vous faire ? Si vous possédez ce genre de choses, vous êtes bien obligé de les porter.

Comme je ne possédais moi-même rien de semblable et que je n'avais nulle intention de me rendre dans des cours étrangères, je n'étais pas en mesure de discuter avec elle. Mais je l'aidai à rassembler une énorme quantité de bagages, parmi lesquels se trouvaient sept grandes malles habillées de toile, comme les dames ont coutume d'en transporter avec elles quand elles voyagent. Celle dont elle disait qu'elle était plus petite que les autres et contenait ses bijoux mesurait environ un mètre de long sur cinquante centimètres de profondeur. N'ayant aucune notion de ce genre de considérations, j'aurais dit qu'elle pouvait suffire à transporter toute la garde-robe d'une femme pour douze mois. Lorsque toutes les malles furent rassemblées, Mrs. Greene s'assit sur le coffre à bijoux et leva les yeux vers moi. C'était une belle femme, d'environ trente ans, avec de longs cheveux d'un blond clair dont elle laissait quelques mèches s'échapper de son chapeau, sachant peut-être qu'elle ne manquait pas de charme ainsi décoiffée. Elle avait la peau très fine et un joli teint. En fait, son visage aurait été tout à fait agréable s'il n'y avait pas eu ce manque de douceur dans son regard. Ses mains, aussi, étaient petites et douces, et dans l'ensemble on pouvait dire qu'elle était pourvue de bon nombre d'attraits féminins. Et elle aussi savait très bien les utiliser.

Quand, pour me mettre dans la confiance, elle prononça le mot « whisper », elle eut une façon étrange, mais tout à fait juste, d'aspirer le « h » – « wh-hisper », dit-elle – et le « h » aspiré ainsi que l'emploi de ce mot me renseignèrent tout de suite sur l'île dont elle venait. « Mr. Greene garde tout son argent dans cette malle lui

aussi ; donc je ne la perds jamais de vue. Mais quoi qu'il arrive, ne lui dites pas que je vous l'ai dit. »

La main sur le cœur, je jurai solennellement que je ne divulguerais pas son secret. Je n'eus pas besoin, cependant, de me faire beaucoup de souci à ce sujet, car au moment où j'arrivai à l'étage, surveillant étroitement le précieux bagage, Mr. Greene s'adressa à moi.

– Vous êtes anglais, Mr. Robinson, dit-il.

Je confirmai que je l'étais.

– Moi aussi. Ma femme, elle, est irlandaise. Ma fille – née d'un précédent mariage – est anglaise elle aussi. Vous voyez cette malle, là.

– Tout à fait, répondis-je. Je la vois.

La malle commençait à exercer sur moi une telle fascination que je ne pouvais pas en détacher les yeux.

– Je ne sais pas si cela est prudent ou non, mais j'y ai mis tout mon argent, l'argent pour mon voyage, j'entends.

– Si j'étais vous, répondis-je, je n'en dirais rien à personne.

– Oh non, bien sûr que non, dit-il. Il ne me viendrait pas à l'idée d'en parler. Ces brigands italiens s'en prennent toujours à ce que vous avez sur vous, mais ils ne s'attaquent pas aux gros bagages.

– Pourquoi pas des lettres de change, ou des chèques au porteur ? lui suggérai-je.

– Bien sûr ! Et si vous ne pouvez pas prouver votre identité, ou si vous vous trouvez pris de migraine, vous ne pouvez pas les échanger. J'ai demandé conseil à un de mes vieux amis, qui est proche des milieux de la Banque d'Angleterre depuis cinquante ans, et il m'a assuré qu'il n'y avait rien de mieux que les souverains.

– Mais vous perdez de l'argent quand vous payez avec.
– Oui, un peu. On perd un franc, ou un franc cinquante. Mais quand même, vous êtes sûr d'avoir de l'argent, et c'est le plus important. Un souverain anglais est accepté partout – il prononça ces mots avec un très net accent de triomphe.

– Sans aucun doute, si vous êtes prêt à perdre un shilling sur chaque souverain.

– En tout cas, j'en ai trois cent cinquante dans cette malle, dit-il, en rouleaux de vingt-cinq livres chacun.

Je lui recommandai encore de garder tout cela aussi secret que possible – un conseil dont, je l'avoue, il me semblait avoir grand besoin –, puis je me retirai dans ma propre chambre, ayant auparavant accepté l'invitation de Mrs. Greene à me joindre à eux pour le dîner.

– Venez, m'avait-elle dit. Nous nous sommes tellement ennuyés, et ce sera si agréable.

Il n'y eut pas à me presser beaucoup pour me faire accepter une invitation à dîner avec une aussi jolie fille que Miss Greene, et une femme aussi attirante que Mrs. Greene. J'acceptai donc volontiers, et pris congé pour aller m'habiller. En passant devant la porte de la chambre de Mr. Greene, je vis qu'on déposait les bagages en un long alignement au milieu de la pièce.

Je passai une soirée agréable, en dépit d'un ou deux petits sujets de contrariété. En ce qui concerne le vieux Greene lui-même, il fut tout ce qu'il y a d'aimable, mais il se sentait nerveux, assailli de toutes sortes de tracas, et se montrait quelque peu enclin à se comporter en raseur. Il me demandait des renseignements sur mille et mille choses et ne semblait pas capable de comprendre qu'un

jeune homme puisse préférer la conversation de sa fille à la sienne. Non qu'il manifestât aucune velléité d'empêcher sa fille de prendre part à la conversation. J'aurais été parfaitement libre de parler à l'une ou l'autre des deux dames s'il n'avait pas souhaité monopoliser lui-même mon attention. Lui aussi s'était ennuyé, seul avec sa femme et sa fille pendant six semaines.

C'était un petit homme maigre, qui avait probablement dépassé la cinquantaine ; il me laissa entendre qu'il avait vécu à Londres toute sa vie et y avait bâti sa fortune. Mais il ne me dit pas comment il l'avait bâtie. Si je l'avais rencontré là-bas, j'aurais sans nul doute découvert en lui un homme d'affaires avisé et compétent, en mesure de me donner nombre de leçons très utiles sur des sujets dont j'étais aussi ignorant qu'un petit enfant. S'il m'avait surpris à la Bourse, ou chez Lloyd's, ou dans la grande salle de la Banque d'Angleterre, j'aurais été contraint de lui demander des explications à tout propos. Mais pour l'heure, dans cette petite ville surplombée par les Alpes, il était aussi perdu que je l'aurais été dans Lombard Street, et tout prêt à se tourner vers moi pour obtenir des informations. Je n'hésitai absolument pas à lui prodiguer mes conseils ou à lui faire part de mes idées sur ce qui touchait à la vie dans cette partie du monde – seulement j'aurais préféré réserver mes amabilités à sa fille.

Dans le courant de la conversation, il mentionna leur intention de passer quelques jours à Bellagio, qui est, comme chacun sait, situé au centre du lac de Côme, et un lieu de repos très prisé des voyageurs. Trois lacs s'y rejoignent pour former ce qu'on appelle le lac de Côme. Leurs noms véritables sont les lacs de Côme, de Colico

et de Lecco, et Bellagio est l'endroit où leurs eaux se confondent. J'avais vaguement résolu d'y passer une nuit en allant vers l'Italie ; apprenant leur projet, je déclarai que c'était aussi ma ferme intention.

– Quelle bonne nouvelle, dit Mrs. Greene. Ce sera merveilleux d'avoir quelqu'un pour nous aider à nous repérer, car vraiment...

– Ma chérie, je ne pense pas que tu puisses avoir jamais eu beaucoup à te plaindre.

– Et qui donc me vient en aide, Mr. Greene ? Je peux dire que Sophonisba ne m'est pas d'un très grand secours.

– C'est que vous ne voulez pas, se défendit Sophonisba, dont je n'avais jamais entendu le nom auparavant.

Son père l'avait appelée Sophy dans la cour de l'auberge. Sophonisba Greene ! Sophonisba Robinson ne sonnait pas trop mal à mes oreilles, car je confesse que je m'étais essayé à associer les deux noms. Son père m'avait appris n'avoir pas d'autre enfant, et avait aussi affirmé qu'il avait fait fortune.

S'ensuivit une petite discussion familiale pour établir la répartition des tâches qui devaient échoir à chacun durant le voyage. Pendant ce temps je me retirai dans l'embrasement d'une des fenêtres de la grande salle où nous nous trouvions. Que de contraintes surgissent pour contrarier les projets d'un touriste ! Et combien ces petites discussions s'avèrent nécessaires pendant un voyage ! Qui donc a pu voyager sans endurer cela ? Je m'étais installé près de la fenêtre afin, pensai-je, de ne pas entendre ce qui se dirait ; néanmoins, de temps en temps, un mot parvenait jusqu'à mon oreille concernant cette précieuse malle.

– Je ne l’ai pas quittée des yeux depuis que nous avons quitté l’Angleterre, dit Mrs. Greene, qui parlait vite et avec un fort accent irlandais, encore accentué par l’énergie qu’elle mettait dans son propos. Où aurait-elle échoué, à Bâle, si je ne l’avais pas surveillée ?

– Elle ne risque rien, dit Sophonisba. Ces gros bagages ne risquent jamais rien.

– Est-ce bien vrai, mademoiselle ? Vous le savez, bien sûr. Je suppose que votre carton à chapeaux non plus ne risquait rien quand je l’ai retrouvé sur la plate-forme à... à... je ne me souviens plus comment s’appelait cet endroit !

– Friedrichshafen, dit Sophonisba, dont l’accent allemand était d’une perfection presque trop ostensible. Mais, maman, vous me l’avez déjà répété au moins vingt fois !

Peu de temps après, les dames se retirèrent dans leurs chambres respectives, fatiguées par deux jours et une nuit de voyage, et Mr. Greene s’endormit profondément dans le fauteuil inconfortable où il était assis.

À quatre heures le lendemain matin nous nous mîmes en route.

Qui tôt se couche et tôt se lève

Aura santé, fortune et sagesse.

Nous connaissons tous cette maxime, et beaucoup d’entre nous y croient, mais si elle dit vrai, les Italiens, de tous les hommes du monde, devraient être les plus sages, les plus riches et jouir d’une santé de fer. Il leur semble naturel de commencer leur journée de travail à trois ou quatre heures du matin. Pourquoi nous dûmes quitter Chiavenna à

quatre heures pour attendre ensuite le bateau pendant une heure et demie sur un petit quai à Colico, je l'ignore ; mais tel fut le sort qui nous échut. Nous attendîmes pendant une heure et demie, Mrs. Greene restant obstinément assise sur l'une des malles importantes. Elle l'avait décrite comme étant plus petite que les autres, et les sept malles se trouvant pour l'heure disposées sur une rangée, je tenais l'occasion de comparer leurs tailles. Elle était un peu plus petite – peut-être deux centimètres de moins en hauteur, et quatre en longueur. Mrs. Greene avait l'esprit vif, et elle se rendit compte que je faisais des comparaisons.

– Je la reconnais toujours, dit-elle d'une voix à peine assourdie, à ce petit trou dans la toile, et elle mit un doigt sur une petite déchirure à l'une des extrémités. Quant à Greene, si l'un de ces brigands italiens venait à partir avec après l'avoir chargée sur son épaule, sous ses yeux, il n'y verrait que du feu. Comme vous vous laissez facilement désarmer, vous, les hommes, Mr. Robinson !

– Heureusement, nous avons les femmes pour veiller sur nous.

– Mais vous, vous n'avez personne pour veiller sur vous – ou peut-être êtes-vous parti sans elle ?

– Non, pas du tout. Je suis seul au monde pour le moment. Mais ça n'est pas ma faute. J'ai déjà demandé à une demi-douzaine de demoiselles si elles voulaient de moi.

– Allons, Mr. Robinson !

Et c'est ainsi que nous fîmes passer le temps sur le quai de Colico, jusqu'à ce que le bateau arrive et nous emmène. J'aurais préféré employer ce temps à me rendre agréable à la jeune fille, mais la jeune fille en question

garda ses distances, dédaignant quelque peu sa maman, me sembla-t-il.

Je ne tenterai pas de décrire le paysage autour de Colico. La petite ville elle-même est l'un des endroits les plus détestables qui soit sous le soleil, n'ayant rien pour accueillir les voyageurs et s'avérant extrêmement insalubre ; mais il n'y a pas grand-chose, que ce soit au nord ou au sud des Alpes – et peut-être bien, serais-je tenté d'ajouter, de par le monde – dont la beauté surpasse celle des montagnes qui enserrent l'extrémité du lac. Au bout de l'heure et demie que nous passâmes assis sur ces malles, nous montâmes à bord du bateau à vapeur qui était resté au large, à quelques encablures du rivage, et commençâmes notre voyage. Bien sûr, il fallut beaucoup d'efforts et de précautions pour charger les bagages sur le bateau, et je m'aperçus qu'il suffisait de ne pas être aveugle pour remarquer que l'inquiétude suscitée par le sort de cette malle reconnaissable à son petit trou dans la toile était de loin plus grande que celle dont les six autres étaient l'objet.

– Ils mériteraient qu'on la leur vole, me dis-je à moi-même, tant ils sont stupides.

Après cela nous descendîmes dans la cabine pour le petit déjeuner.

– Je pense qu'elle ne risque rien, me dit Mrs. Greene, sans tenir compte du fait que le serveur comprenait ce qu'elle disait – elle venait juste de lui parler anglais pour commander des côtes de veau.

– Pas plus que si nous étions dans une église, répliquai-je, pour ne pas sembler accorder trop d'importance au sujet.

– Ils ne l’emmèneraient pas bien loin, remarqua Mr. Greene. Disant cela, il n’essayait même pas de plaisanter, et me fixait avec un regard intense.

– Ils pourraient la jeter par-dessus bord, dit Sophonisba, et j’en conclus qu’elle ne devait pas être facile à vivre.

Sitôt le petit déjeuner terminé, Mrs. Greene remonta et je la trouvai assise sur l’un des bancs près de la cheminée, d’où elle pouvait surveiller la malle du regard.

– Quand on est obligé de transporter ses bijoux avec soi, on doit faire attention, Mr. Robinson, me dit-elle, comme pour s’excuser.

Mais je commençais à me lasser de cette histoire de malle, et la proximité de la cheminée brûlante était désagréable, aussi la laissai-je là.

Je m’étais persuadé que Sophonisba n’était pas quelqu’un d’aimable mais, néanmoins, elle était jolie, et j’inventai un petit manège afin d’entrer en conversation avec elle. Ce fut vite chose faite, et sa franchise me surprit.

– Comme vous devez être las de maman et de sa malle, me dit-elle.

À ceci je répondis que j’étais surtout soucieux de savoir le précieux bagage en sécurité.

– Cela me rend malade, dit Sophonisba, de l’entendre raconter cette histoire à quelqu’un qu’elle ne connaît absolument pas. J’ai entendu ce qu’elle disait à propos de ses bijoux.

– Il est tout à fait naturel qu’elle soit inquiète, dis-je, sachant que cette malle contient tant d’objets de valeur.

– Pourquoi les a-t-elle amenés ? rétorqua Sophonisba. Elle vivait très bien sans bijoux jusqu’à ce que papa l’épouse,

il y a à peu près un an, et maintenant elle ne peut plus partir en voyage pendant un mois sans les traîner partout avec elle. Je serais bien contente si quelqu'un les lui volait.

– Mais il y a aussi tout l'argent de Mr. Greene.

– Je ne veux pas que papa ait des ennuis, mais j'aimerais vraiment que la malle se perde un jour ou deux. Cette femme est si stupide, vous ne trouvez pas, Mr. Robinson ?

À ce stade, quatorze heures s'étaient écoulées depuis que j'avais fait leur connaissance dans la cour de l'hôtel Conradi, et sur ces quatorze heures, j'en avais passé plus de la moitié à dormir. Je dois avouer qu'à mes yeux, Sophonisba manquait presque plus de retenue que sa belle-mère. Néanmoins, elle n'était pas sotte, et je poursuivis ma conversation avec elle pendant presque toute la traversée du lac, jusqu'à Bellagio.

Ces bateaux à vapeur qui sillonnent le lac de Côme et le lac Majeur déposent leurs passagers dans les villes situées sur les rives grâce à de petits bateaux à rames, et les personnes qui sont sur le point de débarquer ont en général leurs affaires à portée de main quand vient leur tour de quitter le vapeur. Quand nous approchâmes de Bellaggio, j'allai chercher ma valise, et désignant la belle colline couverte de forêts qui se trouve à l'endroit où les eaux se rejoignent, je dis à mon ami Greene qu'il arrivait à destination.

– Je suis très content de l'apprendre, dit-il d'un ton suffisant, mais sans faire un geste pour s'occuper de ses malles.

Puis le petit bateau vint se ranger à côté du vapeur, et les passagers pour Côme et Milan se pressèrent vers la sortie.

– Il faut que nous descendions sur ce bateau, dis-je à Greene.

– Mais ça n'est pas possible ! s'exclama-t-il.

– Oh, mais si.

– Quoi ! Il faut transporter nos malles sur ce bateau ? dit Mrs. Greene. Oh, mon Dieu ! Monsieur, s'il vous plaît, cria-t-elle au passeur, il y a sept malles en tout, blanches comme celle-ci, et elle montra celle qui avait un trou dans la toile.

– Dépêchez-vous ! Et il y a deux sacs, et mon nécessaire de toilette, et la grande valise de Mr. Greene. Mr. Greene, où est votre valise ?

Le passeur à qui elle s'adressait ne savait sans doute pas un mot d'anglais, mais il comprit ce qu'elle voulait dire et, connaissant son métier, rassembla les bagages avec une rapidité incroyable.

– Embarquez, je vous en prie, dis-je. Je veillerai à ce que les bagages arrivent avant de quitter le pont.

– Je ne bougerai pas d'ici avant que cette malle ne soit descendue, affirma Mrs. Greene. Faites attention, vous allez la faire tomber dans le lac. Je sens que c'est ce qui va se passer.

– J'aimerais bien que ce soit le cas, me chuchota Sophonisba.

Mr. Greene ne disait rien, mais je le voyais suivre d'un regard inquiet ce qui se passait, avec autant d'attention que sa femme. Enfin les trois Greene se retrouvèrent sur le bateau, avec tous leurs bagages. Je les y rejoignis, ma valise ayant été descendue juste avant, et nous poussâmes au large en direction de Bellagio. Jusque-là, la plupart des gens qui s'étaient occupés de nous comprenaient quelques mots d'anglais, mais à présent nous pouvions nous estimer heureux de trouver quelqu'un aux oreilles de qui le français

ne sonnait pas comme une langue inconnue. Mr. Greene et sa femme allaient devoir quant à eux renoncer à toute forme de conversation, car ils ne connaissaient pas d'autre langue que la leur. Sophonisba était capable de se faire comprendre en français, et s'exprimait facilement, m'assura-t-elle, en allemand. Enfin, le bateau atteignit la rive à Bellagio, et nous fûmes à nouveau dans la nécessité de nous trouver des chambres dans l'hôtel qui domine le lac.

J'avais appris entre-temps que les Greene n'auraient pas à s'en soucier, car ils y avaient fait réserver leurs chambres avant leur départ d'Angleterre. Forte de cela, Mrs. Greene se donna de grands airs dès le moment où elle posa le pied sur le rivage et se mit à lancer des ordres à tout le monde, comme si elle était la Première Dame de Bellagio. Les Italiens, à dire vrai, sont habitués à ce genre de comportement de la part d'une certaine catégorie de voyageurs. Ils ne s'en offusquent jamais, mais se contentent de le reporter sur l'addition, avec d'autres services. Ce que dit Mrs. Greene ce jour-là ne tira pas vraiment à conséquence, du fait qu'elle parlait en anglais, mais si j'avais été à la place du maître d'hôtel qui vint nous accueillir sur la plage, avec sa belle chevelure noire brillante et sa serviette sous le bras, j'aurais trouvé ses manières très grossières.

C'était en tout cas ce que je pensais, pour ma part, de sa conduite, et j'eus fort envie de me mettre en colère. Elle devait passer quelque temps à Bellagio ; par conséquent, il lui fallait, pensait-elle, asseoir d'emblée sa réputation de grande dame. Jusque-là, elle avait accepté sa part des tâches à accomplir, mais à présent elle donnait des ordres à Mr. Greene, à Sophonisba et, comme je ne tardai pas à le

découvrir, tâchait de me mettre moi aussi à contribution. Cela ne fut pas vraiment de mon goût, si bien que je l'abandonnai au milieu de ses bagages et autres objets, pour me rendre à l'hôtel et m'occuper de ma propre chambre. Je pris un verre d'eau de Seltz, restai trois ou quatre minutes à la fenêtre, puis me mis à arpenter la pièce. Les Greene n'étaient toujours pas là. Comme j'étais descendu à Bellagio dans le seul but de continuer à voir Sophonisba, je devais éviter de me brouiller avec eux, et ne pas les laisser s'installer dans leur suite sans y avoir mes entrées. Je repris donc la route par laquelle ils devaient monter à l'hôtel, et tombai presque immédiatement sur leur petit cortège.

Mrs. Greene ouvrait majestueusement la marche, le maître d'hôtel aux cheveux brillants à côté d'elle pour lui indiquer le chemin. Puis venaient les bagages – chacune des malles tendues de toile blanche confiée à un porteur différent. Celui qui avait la charge du si précieux coffret marchait bien sûr à proximité de Mrs. Greene, de façon à ce qu'elle puisse, à tout moment, porter ses regards sur l'accroc familier et d'un prix inestimable. Je dois avouer que je ne remarquai pas le trou quand la petite troupe passa près de moi, pas plus que je ne vérifiai le nombre des malles. Sept malles, toutes pareilles, cela fait beaucoup ; et puis elles étaient suivies de trois autres hommes portant les objets de moindre valeur : la grande valise de Mr. Greene, le sac, etc., etc. Au bout de cette longue file, je découvris Mr. Greene, et derrière lui Sophonisba.

– Vous êtes au bout de vos peines, maintenant, dis-je au père, pensant qu'il valait mieux ne pas accorder une attention trop appuyée à sa fille.

Il respirait à grand-peine, engoncé dans un impitoyable pardessus, ayant oublié que les rives d'un lac italien ne sont pas aussi froides que les sommets des Alpes, et il ne me répondit pas.

– Je l'espère vraiment, dit Sophonisba. Je vais conseiller à papa de ne pas aller plus loin avant d'avoir persuadé Mrs. Greene de renvoyer ses bijoux en Angleterre.

– Sophy, ma chérie, dit-il, pour l'amour du ciel, profitons d'un moment de tranquillité, maintenant que nous voilà arrivés.

De cet échange je conclus que Mr. Greene n'avait pas fait un second mariage très heureux. Nous montions lentement vers l'hôtel, largement distancés par les porteurs, et lorsque nous arrivâmes devant le bâtiment nous découvrîmes que les malles étaient déjà en train d'être montées vers leurs appartements, chacune de son côté. Mrs. Greene, pendant ce temps, parlait très fort, campée sur le seuil de sa suite.

– Mr. Greene, dit-elle en apercevant son époux lourdement oppressé – car le soleil était au zénith –, Mr. Greene, où êtes-vous ?

– Je suis là, ma chère, et Mr. Greene s'effondra, haletant, dans un angle du canapé.

– Un peu d'eau de Seltz et de cognac ? proposai-je.

À cette idée le cœur de Mr. Greene fit un bond dans sa poitrine et nulle remontrance de sa femme ne put le décider à bouger avant d'avoir savouré le délicieux breuvage. Pendant ce temps, la malle avec l'accroc dans la toile avait disparu.

Oui ; quand nous en arrivâmes aux choses sérieuses et fîmes le compte des bagages pour savoir où nous en

étions, la malle avec la toile déchirée n'était plus là. C'est du moins ce qu'affirma Mrs. Greene. Je ne ménageai pas mes efforts pour la chercher, allant jusqu'à entrer dans la chambre de Sophonisba. Je n'y trouvai qu'une seule des malles tendues de toile blanche.

– Elle est à moi, dit-elle, et c'est tout ce que j'ai, ce sac mis à part.

– Où diable peut-elle être ? dis-je, m'asseyant sur la malle.

À ce moment-là je pensai presque que la jeune fille était pour quelque chose dans sa disparition.

– Comment le saurais-je ? répondit-elle, et il me sembla qu'elle partageait la consternation générale. Quelle idiote que cette femme !

– La malle doit être dans l'hôtel, dis-je.

– Trouvez-là, je vous en supplie, pour papa. Vous serez gentil. Il va se rendre malade s'il n'a plus son argent. Je l'ai entendu dire qu'il n'avait que deux livres dans son porte-monnaie.

– Oh, je peux lui prêter de l'argent en attendant, répondis-je d'un ton magnanime.

Et je m'en allai fournir la preuve que j'étais un garçon bien né, en fouillant toute la maison. Deux malles blanches étaient restées au rez-de-chaussée, sur ordre, parce qu'on n'en aurait pas besoin, et elles se trouvaient toutes deux dans un grand placard de l'entrée qui servait exclusivement à entreposer des bagages.

Ily en avait trois autres dans la chambre de Mrs. Greene. On les y avait transportées parce qu'elles contenaient les vêtements qu'il lui faudrait pendant son séjour à Bellagio. J'examinai soigneusement chacune des malles moi-même pour voir si je ne trouvais pas l'accroc dans la toile. Mais

l'accroc n'y était pas. J'eus beau compter et recompter, je n'en trouvais que six. Pourtant il y en avait eu sept sur le bateau à vapeur, bien que je n'aurais pas pu jurer les avoir toutes vues transférées sur le petit bateau.

– Mr. Greene, dit la dame, dressée au milieu de ce qui restait de ses trésors, vous n'êtes bon à rien, quand on voyage. N'étiez-vous pas derrière, pourtant ?

Mais le cerveau de Mr. Greene était saturé par ses pensées et il ne répondit rien.

– Elle a été volée sous vos propres yeux, continua-t-elle.

– C'est absurde, maman, intervint Sophonisba. Si elle a été descendue du bateau à vapeur, il n'y a aucun doute qu'elle soit arrivée jusqu'ici.

– Je l'ai surveillée lorsqu'on l'a descendue du bateau à vapeur, répliqua Mrs. Greene, et il est certain qu'elle ne se trouve pas dans cet hôtel. Mr. Robinson, voulez-vous bien prendre la peine d'aller chercher la police ? Tout de suite, s'il vous plaît, monsieur.

J'avais séjourné deux fois à Bellagio auparavant, mais je ne savais pas où trouver la police. Et là encore, j'ignorais comment cela se disait en italien.

– Je vais en parler au patron, dis-je.

– Si vous pouviez avoir la bonté d'aller chercher la police immédiatement, je vous en serais très reconnaissante.

Et comme elle réitérait son ordre, elle tapa du pied sur le plancher.

– Il n'y a pas de police à Bellagio, dit Sophonisba.

– Comment donc vais-je me procurer de l'argent pour vivre ? se lamenta Mr. Greene, levant les yeux au plafond d'un air pitoyable, les mains agitées de tremblements.

Pendant ce temps, toute la maison était en proie à une incroyable agitation, depuis le patron, sa femme, ses filles et tout le personnel, jusqu'aux visiteurs de l'hôtel. Mrs. Greene n'était pas femme à garder sous le boisseau ses titres de gloire ou ses sujets de mécontentement, et bien qu'elle ne s'exprimât qu'en anglais, ses protestations furent rapidement tout à fait audibles. Elle claironnait à voix haute qu'elle avait été volée, et qu'elle avait été volée après être descendue du vapeur. La malle avait été déposée à terre, elle en était absolument certaine. Si le patron tenait à sa réputation personnelle ou à celle de son établissement, il devait être en mesure de dire, dans moins d'une heure, où se trouvait la malle et qui l'avait volée. Elle lui donnait une heure. Sur ce elle se rassit, mais deux minutes après elle était à nouveau debout, vociférant aussi fort que jamais à propos du préjudice qu'elle subissait. Toutes ses paroles étaient traduites en français par Sophonisba et moi-même, pour la gouverne du maître d'hôtel qui les transmettait au patron, mais les gesticulations de la dame n'avaient nul besoin de traduction pour être intelligibles, et son opinion sur le sujet était, je crois, parfaitement claire pour tous.

Mr. Greene, quant à lui, m'inspirait une grande pitié. Son désarroi semblait profond, mais il exprimait son chagrin et son inquiétude avec bien plus de dignité.

– Comment vais-je faire pour me procurer de l'argent ? disait-il. Je n'ai pas un shilling sur moi !

Et il levait à nouveau les yeux au plafond.

– Il faut que tu en demandes en Angleterre, dit Sophonisba.

– Cela prendra un mois, répliqua-t-il.

– Mr. Robinson te donnera ce dont tu as besoin en attendant, ajouta Sophonisba.

Bien sûr, je m’y étais engagé, et je le pensais sur le moment. Mais je ne disposais que de quarante à cinquante livres pour tout mon voyage, avec quoi il fallait que je gagne Venise, puis que je paie mon retour en Angleterre en passant par le Tyrol. Attendre un mois qu’arrive d’Angleterre l’argent de Mr. Greene risquait de me poser encore plus de problèmes qu’à lui-même. Puis je me fis la réflexion que les besoins de la famille Greene seraient nombreux et coûteux, et que mon petit pécule, partagé entre tant de personnes, ne nous mènerait pas loin. D’ailleurs, que se passerait-il s’il n’y avait eu ni argent ni bijoux dans cette maudite malle ? Je reconnais qu’en cet instant cette pensée-là me vint à l’esprit. On entend partout des histoires d’escrocs qui ont recours à toutes sortes d’intrigues et d’inventions. Était-il absolument inconcevable que toute cette bande de Greene appartienne à ces milieux-là ? C’était une idée assez abjecte, mais je dois avouer qu’il y eut un moment pendant lequel je nourris de tels doutes.

Je me retirai dans ma chambre pendant quelque temps afin de réfléchir à la situation. Il y avait bien eu sept malles, cela ne faisait aucun doute, et la toile de l’une d’elle présentait un accroc. Elles étaient toutes les sept à bord du vapeur. Rien jusque-là que je ne puisse affirmer sans hésitation. Je n’avais pas compté les malles lors de leur transfert sur le petit bateau, mais au moment de quitter le vapeur j’avais regardé partout sur le pont pour m’assurer que rien de tout l’attirail des Greene n’avait été oublié. Si elle était restée sur le vapeur, c’était qu’un des

employés l'avait retenue intentionnellement. Il était fort possible que le contenu de la malle ait été révélé du fait de l'imprudence de Mrs. Greene, et que quelqu'un l'ait subtilisée afin de pouvoir s'en emparer une fois arrivé à Côme. Quant à l'affirmation de Mrs. Greene selon laquelle toutes les malles avaient été transférées sur le petit bateau, je n'y accordais aucun crédit. Les gens de Bellagio, quant à eux, ne pouvaient savoir quelle malle voler, et ils n'avaient pas non plus eu le temps de concocter un plan pendant qu'ils transportaient les malles à l'hôtel. J'arrivai à la conclusion que la malle disparue avait été volée et emmenée à Côme, auquel cas il fallait se mettre à sa recherche sans tarder, ou bien qu'elle avait été dissimulée d'une manière extraordinairement habile par les Greene eux-mêmes, afin d'avoir une excuse pour emprunter autant d'argent qu'ils le pourraient et se dispenser de payer leurs factures. En ce qui concerne cette dernière hypothèse, je me dis que Greene n'avait pas l'air d'un escroc, mais pour ce qui était de Mrs. Greene... Je dois avouer que je ne me sentais pas aussi confiant à son égard.

Charité bien ordonnée commence par soi-même : j'entrepris donc de m'installer confortablement dans ma chambre, ayant la quasi-certitude que je ne serais pas en mesure de quitter Bellagio le lendemain matin. J'avais ouvert ma valise dès mon arrivée, la laissant sur le plancher, comme à mon habitude. Il est des gens à qui on vole toujours tout et qui ont toujours perdu quelque chose, alors que d'autres errent de par le monde sans connaître le moindre désagrément et ne perdent jamais rien. En ce qui me concerne, je ne ferme jamais rien à clé, nulle

part, et personne ne me vole ne serait-ce qu'un mouchoir. *Cantabit vacuus*¹ – et je suis toujours suffisamment *vacuus*. Peut-être est-ce parce que je ne possède pas un mouchoir qui vaille la peine d'être volé. Ce sont à ces Greene croulant sous l'argent, méfiants et maladroits, que les voleurs s'en prennent. Je découvrais maintenant que des valets de chambre serviables, ayant deviné mes habitudes, avaient transporté mes affaires de voyage dans un coin peu éclairé de la chambre censé faire office de cabinet de toilette et avaient déposé ma valise ouverte sur une table basse. C'était commode, et je l'y laissai pendant tout le temps de mon séjour.

Mrs. Greene avait donné une heure au patron pour retrouver la malle, et pendant ce temps le patron, la patronne, leurs trois filles et le personnel de la maison au complet se donnèrent sans nul doute tout le mal qu'ils pouvaient. Une demi-douzaine de fois ils vinrent à ma porte, mais je me prélassais avec délices dans mon bain, me remettant de ce départ de Chiavenna à quatre heures du matin. Je leur assurai, néanmoins, que la malle n'était pas là, et ils continuèrent leurs recherches ailleurs. Au bout d'une heure, je retournai voir les Greene, comme promis, ayant décidé qu'il fallait envoyer quelqu'un à Côme pour chercher l'objet disparu.

Je n'eus pas besoin de frapper à la porte de leur salon : elle était grande ouverte. J'entrai et trouvai Mrs. Greene de nouveau occupée à houspiller le patron, au milieu des

1. « *Cantabit vacuus coram latrone viator* », proverbe latin : « Celui qui voyage les mains vides chantera en présence d'un voleur. »

porteurs qui avaient amené les bagages à l'hôtel. Elle parlait plus fort que tous les autres, mais heureusement pour eux, en anglais. Le patron, à l'évidence, commençait à se rembrunir. Il parlait en italien, et aucun de nous ne le comprenait, mais je devinais qu'il refusait de faire quoi que ce soit d'autre. La malle, il en était certain, n'avait jamais quitté le vapeur. Les valets de chambre traduisirent en français, je jouai le rôle de second interprète et répétai ses propos en anglais.

Mr. Greene, qui était assis sur le canapé, poussa un gémissement que chacun entendit, mais ne prononça pas une parole. Sophonisba, assise à côté de lui, martelait le sol de ses deux pieds.

– M'écoutez-vous, Mr. Greene ? continua sa femme. N'allez-vous donc rien faire pour empêcher la perte de ces biens inestimables ? Êtes-vous prêt à remplacer mes bijoux ?

– Ses bijoux ! dit Sophonisba en levant les yeux vers moi. Il a fallu que papa lui achète jusqu'aux hardes qu'elle avait sur le dos quand il l'a épousée.

Elle prononça ces dernières paroles assez bas pour que je sois seul à les entendre, mais son exclamation initiale l'avait été à voix haute. Ces gens-là valaient-ils la peine que je repousse mon départ, et que je prenne le risque d'avoir de sérieux problèmes d'argent ?

Quelques minutes plus tard je retrouvai Greene sur la terrasse devant l'hôtel.

– Que dois-je faire ? me dit-il.

– Allez à Côte, dis-je, tentez de retrouver votre malle. Je vais rester ici et monterai à bord du prochain vapeur qui en reviendra. La malle y sera peut-être.

- Mais je ne parle pas un mot d'italien, dit-il.
- Emmenez les valets, dis-je.
- Je ne parle pas non plus un mot de français.

Finalement, ce fut moi qui partis pour Côme. Je peux jurer que la pensée me traversa l'esprit que je serais bien avisé d'emporter ma valise, et de partir sans demander mon reste une fois sur place. Les Greene ne m'étaient rien.

Mais je ne mis pas ce plan à exécution. J'avais fait une promesse à ce pauvre homme, et je tins parole. Je me contentai d'emporter un sac de voyage, car je savais qu'il me faudrait passer la nuit à Côme ; m'étant résigné à bouleverser mes plans, je me mis en route. J'étais entouré de beaux paysages, mais il m'était impossible d'en profiter le moins du monde – pas plus que de tout ce que j'avais à ma portée. Mon esprit était bien trop occupé à maudire cette horrible malle, dont j'avais sans nul doute de nombreuses raisons de me plaindre. Qu'est-ce que cette malle représentait pour moi ? Je partis pour Côme par le vapeur de l'après-midi et passai une longue et sinistre soirée sur les quais, cherchant la malle partout, en vain. Le bateau sur lequel nous étions venus de Colico était reparti, mais tout le monde me jura que rien n'était resté à bord. Il était fort possible qu'une malle comme celle-là soit partie à Milan avec les bagages d'autres passagers.

Je passai la nuit à Côme et le lendemain matin continuai jusqu'à Milan. Il n'y avait là-bas nulle trace de la malle. Je fis le tour des hôtels et des bureaux de voyage sans obtenir le moindre renseignement. Des groupes de voyageurs étaient partis pour Venise, pour Florence et pour Bologne, et la malle pouvait avoir été embarquée

n'importe où. Cependant, personne n'en avait le moindre souvenir. Je rentrai à Côme, puis à Bellagio, où j'arrivai à neuf heures du soir, déçu, fatigué et furieux.

– Monsieur a-t-il retrouvé cette fameuse malle ? me demandèrent les valets de chambre à Bellagio, lorsqu'ils vinrent me chercher sur le quai.

– Non, par tous les diables ! Je ne l'ai pas retrouvée.

– Monsieur, dirent les valets, nous allons devenir fous. Notre pauvre patron a déjà perdu la tête.

Et je remontai jusqu'à l'hôtel.

– Mes bijoux ! cria Mrs. Greene en se précipitant vers moi les bras grand ouverts dès qu'elle entendit mes pas dans le couloir.

Je suis sûr qu'elle m'aurait embrassé si j'avais rapporté la malle. Mais une telle récompense me fut refusée.

– Je n'ai pas trouvé trace de la malle, ni à Côme, ni à Milan, dis-je.

– Comment diable vais-je me procurer de l'argent ? dit Mr. Greene.

Je n'avais ni déjeuné ni soupé, mais les époux Greene s'en moquaient. Mr. Greene s'assit sans dire un mot, en proie à un profond désespoir. Mrs. Greene arpenta la chambre, furibonde.

– Vous devez être très fatigué, dit Sophonisba.

– Je suis fatigué, affamé et assoiffé, dis-je.

Je sentais sourdre la colère, et commençais à me dire qu'on abusait de ma bonté. L'idée qu'il s'agissait d'une famille d'escrocs m'assaillit à nouveau. Greene m'avait emprunté dix napoléons avant mon départ pour Côme, et j'en avais dépensé plus de quatre pendant cet inutile périple jusqu'à

Milan. Je commençais à craindre de devoir renoncer à mes projets de voyage à Venise et au Tyrol. J'avais promis à des amis de les retrouver à Innsbrück – et c'était des compagnons beaucoup plus agréables que les Greene ! La tournure que prirent finalement les événements fit que je réussis à les retrouver. Si j'en avais été empêché, celle qui est maintenant Mrs. Robinson ne se trouverait pas assise en face de moi.

Je remontai dans ma chambre pour m'habiller, puis Sophonisba veilla au bon déroulement du repas.

– Que devons-nous faire ? me demanda-t-elle en chuchotant pour que personne ne l'entende.

– Attendre l'argent qui va venir d'Angleterre.

– Mais on nous prendra pour des escrocs, dit-elle. Du reste, cela me semblerait normal, vu la façon dont cette femme se comporte.

Elle se pencha en avant, le coude appuyé sur la table, le menton dans la main, et me gratifia de la longue histoire des malheurs de sa famille. Son papa était un homme très bien, mais il s'était laissé attraper par cette intrigante, qu'un autre avait abandonnée sans un sou pour vivre. À présent leur vie n'était que disputes et souffrances. Papa avait parfois le dessus, il lui arrivait de se ressaisir ; seulement, en ces circonstances, il était abattu et mortifié par la perte de son argent. Ces confidences à voix basse avaient un certain charme, sachant que Sophonisba était une jolie fille ; mais toute l'affaire me semblait bien louche.

– S'ils ne vous ont pas trompé de la façon que vous pensiez, ils l'ont fait d'une autre manière, dit celle qui devait devenir Mrs. Robinson quand je lui racontai l'histoire à Innsbrück.

Que le lecteur comprenne bien qu'à l'époque où j'ai rencontré les Greene, je n'étais pas fiancé à l'actuelle Mrs. Robinson, et me trouvais libre de conclure quelque accord matrimonial qui aurait pu être de mon goût.

Le lendemain matin, après le petit déjeuner, nous tînmes un conseil de guerre. Mr. Greene m'avait affirmé avoir fait fortune, et j'avais toutes les raisons de le croire riche. Il me semblait donc que ce qui lui restait à faire était simple. Il n'avait qu'à attendre à Bellagio que son argent arrive, et une fois de retour chez lui, il pourrait acheter de nouveaux bijoux à Mrs. Greene. Ceux qui n'ont que peu de ressources s'imaginent toujours que les riches n'accordent pas d'importance à l'argent. En réalité, ils n'y sont jamais indifférents, et le pauvre Mr. Greene fut plutôt décontenancé par ma proposition.

– Pensez-vous que je ne la retrouverai jamais ? demanda-t-il.

– Je ne quitterai pas le pays sans avoir éclairci l'affaire, dit Mrs. Greene.

– Il est vrai que c'est bizarre, convint Sophonisba.

Même Sophonisba semblait trouver que je prenais les choses trop à la légère.

– Il me faudra un mois pour recevoir de l'argent, et ma note ici aura atteint un montant exorbitant, dit Greene.

– Je ne leur verserai pas un centime tant que je n'aurai pas retrouvé ma malle, dit Mrs. Greene.

– C'est stupide, dit Sophonisba.

Et elle avait raison.

– Taisez-vous, mademoiselle, dit la belle-mère.

– Non, je ne me tairai pas, dit la belle-fille.

Pauvre Greene ! Il avait perdu bien plus que sa malle, au cours des douze derniers mois ; en effet, comme Sophonisba me l'avait confié à table, il s'agissait du voyage de noces de son papa.

Une nouvelle journée touchait à sa fin, et nous allâmes nous coucher. Si j'avais été moins sot, je me serais fait réveiller à cinq heures du matin et j'aurais pris le premier bateau, renonçant à mes dix napoléons. Malheureusement, Sophonisba avait réussi à m'arracher la promesse que je n'en ferais rien, et c'est ainsi que je renonçai définitivement à passer quelques jours à Venise. Du reste, j'étais absolument épuisé, de sorte que je me félicitais presque de cette excuse pour rester au lit le lendemain matin. De fait, il était neuf heures quand je me réveillai, et je trouvai les Greene en train de prendre leur petit déjeuner.

– Allons visiter les jardins Serbelloni, proposai-je dès que nous eûmes fini de manger en silence, ou prenons le bateau jusqu'à la Villa Sommariva.

– Cela me plairait beaucoup, dit Sophonisba.

– Nous n'en ferons rien tant que je n'aurai pas retrouvé ce qui m'appartient, dit Mrs. Greene. Mr. Robinson, quelles dispositions avez-vous prises hier avec la police de Côme ?

– La police de Côme ? dis-je. Je ne suis pas allé voir la police.

– Vous n'y êtes pas allé ? Je dois donc accepter le vol de mes bijoux, sans disposer d'aucun recours ? Y a-t-il quelque chose qui ressemble à un policier dans ce fichu pays ? Mr. Greene, j'exige que vous alliez voir de ce pas le consul de Grande-Bretagne le plus proche.

– Je pense que je ferais mieux d'écrire en Angleterre pour demander de l'argent, dit-il.

– Dois-je comprendre que vous n'avez pas encore écrit ? demandé-je, avec sans doute une pointe d'aigreur dans la voix.

– Vous n'avez pas besoin de réprimander papa, dit Sophonisba.

– Je ne sais pas quoi faire, avoua Mr. Greene, et il se mit à arpenter la pièce de long en large, sans manifester la moindre velléité de se faire apporter de l'encre et du papier, et je me dis à nouveau que c'était un escroc.

Était-il possible qu'un homme d'affaires ayant bâti une fortune à Londres permette à sa femme de transporter tous ses bijoux dans une malle renfermant par surcroît son argent à lui ?

– Ne te tracasse pas comme ça, papa, dit Sophonisba. Mr. Robinson, j'en suis sûre, va te prêter l'argent qu'il te faut pour le moment.

C'était un peu gros !

– Et Mr. Robinson va-t-il me rendre les bijoux qui ont été perdus, il faut bien le dire, en grande partie par négligence de sa part ? s'enquit Mrs. Greene.

Je me levai d'un bond.

– Ma parole ! Mrs. Greene, je ne peux pas vous laisser dire ça, rétorquai-je. Que diable aurais-je pu faire de plus que je n'aie déjà fait ? Je suis allé jusqu'à Milan et je suis presque mort de fatigue.

– Pourquoi n'avez-vous pas ramené un policier ?

– Vous avez raconté à tout le monde sur le bateau ce que contenait votre malle, lui dis-je.

– Il n’y a qu’à vous que je l’aie dit.

– Je suppose que vous voulez insinuer que j’ai volé la malle, répondis-je – preuve que, trois ou quatre jours à peine après notre rencontre, nos rapports n’avaient plus grand chose d’amicaux.

Mais ce qui me m’ennuyait le plus, peut-être, c’était la certitude que semblait avoir Mr. Greene de pouvoir compter sur mes ressources financières. Il n’avait pas encore écrit en Angleterre, et il m’avait pris dix napoléons de la même façon qu’un ami emprunte à un autre quelques shillings quand il s’aperçoit qu’il a oublié son argent sur sa table de nuit. Quel besoin avait-il de dix napoléons ? Il avait invoqué la nécessité de payer les porteurs, mais les quelques francs qu’il avait en poche y auraient suffi. Et Sophonisba qui répétait à l’envi à son père qu’il n’avait pas à se soucier des questions d’argent, parce que j’étais là ! Je montai dans ma chambre, et comptant ce qui restait de mon trésor, je m’aperçus que ma fortune se limitait à trente-six livres et à quelques piécettes. Cela devait me suffire pour aller jusqu’à Innsbruck, et de là à Londres. Il m’était en revanche tout à fait impossible de prendre à ma charge la note des Greene à Bellagio.

Nous dînâmes de bonne heure, et après le dîner, tenant la promesse faite le matin, Sophonisba monta avec moi jusqu’aux jardins Serbelloni, pour une promenade sur les terrasses au sommet de cette belle colline d’où l’on a vue sur les trois lacs. Au moment de nous mettre en route, j’avoue que j’aurais préféré être seul, car j’en avais profondément assez des Greene. La journée avait été épouvantable. Le patron de l’hôtel avait été appelé si souvent qu’à la fin il refusa de monter. La patronne – bien

que les Italiens de ce milieu soient toujours courtois – était si irritée qu'elle claqua la porte à la figure de Mrs. Greene. Les trois filles ne voulaient plus paraître devant eux. Les serveurs se tinrent autant que possible à l'écart, et les valets de chambre proféraient derrière leur dos des insultes que j'étais seul à entendre.

– Monsieur, dit un valet de chambre, croyez-vous que cette malle ait jamais existé ?

– Peut-être que non, dis-je.

Pourtant je savais que je l'avais vue.

J'aurais donc préféré aller me promener sans Sophonisba ; mais à présent c'était impossible. Je décidai de saisir l'occasion pour lui faire part de mes projets. J'avais résolu de partir le lendemain, et il fallait que je fasse comprendre à mes amis qu'il n'était plus en mon pouvoir de leur fournir une quelconque aide financière.

Sophonisba, quand nous fûmes dans les jardins, semblait avoir oublié la malle et être prête à m'autoriser à l'oublier moi aussi. Mais c'était impossible. Lorsqu'elle me dit combien il était agréable d'échapper à la présence de cette horrible femme et s'appuya sur mon bras aussi librement que si nous étions de vieilles connaissances, je me sentis obligé d'abrégé ce moment de bonheur.

– J'espère que votre père a écrit cette lettre, dis-je.

– Il prévoit d'écrire une fois arrivé à Milan. Nous savons que vous ne souhaitez pas rester ici, et nous nous proposons de partir nous aussi après-demain.

– Oh ! dis-je, songeant aussitôt à la note et me souvenant que Mr. Greene avait insisté pour que nous prenions du champagne au dîner.

– Et s’il y a autre chose à faire pour retrouver cette satanée malle, cela peut se faire de là-bas, poursuit Sophonisba.

– Mais il faut que je parte demain, dis-je. À cinq heures du matin.

– C’est stupide, déclara Sophonisba. Partir demain, alors que je – je veux dire que nous – partons le lendemain !

– Et, autant vous le dire tout de suite, dis-je, détachant doucement la main qui reposait sur mon bras, je pense... je pense qu’il me sera impossible de... de...

– De quoi faire ?

– D’avancer à nouveau de l’argent à Mr. Greene.

Sophonisba laissa sur-le-champ retomber son bras, en s’exclamant : « Oh ! Mr. Robinson ! »

Au fond, Miss Greene était dotée d’un solide bon sens, qui l’aurait protégée de mes mauvaises pensées si j’avais su toute la vérité. Je découvris par la suite qu’elle était l’héritière d’une fortune considérable et, en dépit de l’opinion proférée par Mrs. Robinson quand elle était encore Miss Walker, je ne crois pas un instant qu’elle m’aurait accepté si je l’avais demandée en mariage.

– Vous avez tout à fait le droit de ne pas vous soucier de nous, dit-elle quand je lui expliquai la situation dans laquelle je me trouvais, mais pourquoi avez-vous fait à papa une promesse que vous ne pouviez pas honorer ? Maintenant il faut qu’il reste ici jusqu’à ce qu’il ait des nouvelles d’Angleterre. Si vous lui aviez tout expliqué auparavant, les dix napoléons nous auraient suffi jusqu’à Milan.

C’était parfaitement exact, et pourtant je pensai que c’était injuste à mon égard.

Il me paraissait désormais évident que Sophonisba était prête à penser, comme sa belle-mère, que je m'étais mal conduit à leur égard, et j'étais presque sûr de découvrir que Mr. Greene partageait leur opinion. Nous ne nous dîmes pas grand-chose d'autre pendant le reste de la promenade, et quand nous rentrâmes à l'hôtel, à sept heures ou sept heures et demie, je me contentai de déclarer que j'allais venir dire au revoir à son père et à sa mère.

– Je suppose que vous prendrez le thé avec nous, dit Sophonisba.

J'acceptai son invitation.

Je me rendis dans ma chambre et rangeai toutes mes affaires dans ma valise, car selon la coutume à laquelle on ne déroge pas en Italie quand on prévoit de partir tôt, le valet de chambre exigeait que les bagages soient prêts la veille au soir. Puis je me rendis dans le salon des Greene, où toute la famille était à présent au courant de mes intentions.

– Ainsi, vous nous abandonnez, dit Mrs. Greene.

– Je dois continuer mon voyage, me défendis-je faiblement, d'un ton contrit.

– Eh bien, continuez-le donc, monsieur ! dit Mrs. Greene. Je m'en voudrais beaucoup de vous causer le moindre désagrément.

Et pourtant j'avais déjà perdu quatorze napoléons et renoncé à l'idée d'aller à Venise !

– Mr. Robinson a bien raison de ne pas ajourner son rendez-vous avec Miss Walker, dit Sophonisba.

Je n'avais pas dit le moindre mot au sujet d'un rendez-vous avec Miss Walker, m'étant contenté de mentionner

en passant qu'elle faisait partie du groupe de personnes que je devais rencontrer à Innsbruck.

– Cependant, poursuivit-elle, je trouve qu'il n'aurait pas dû nous induire en erreur.

Et c'est dans cette ambiance chaleureuse que nous prîmes notre repas du soir.

J'étais sur le point de leur serrer la main à tous, avant de les quitter définitivement, lorsque le valet de chambre entra dans la pièce.

– Je vais laisser votre valise dans la chambre jusqu'à demain matin, m'annonça-t-il.

– D'accord, dis-je.

– Parce que, dit-il, le couloir sera très encombré. La grosse malle, elle, je vais la descendre maintenant.

– Une grosse malle ? Quelle grosse malle ?

– Celle sur laquelle vous aviez posé la valise, sous votre couverture de voyage.

Je tournai les yeux vers Mr., Mrs. et Miss Greene et vis que leurs regards étaient fixés sur moi. Au moment où nos regards se croisèrent, je sentis mon visage s'empourprer. Je bondis immédiatement et me précipitai dans ma chambre ; j'entendais en montant leurs pas qui me suivaient. Je me ruai dans le coin de la chambre où ma valise était encore à sa place, ôtai vivement la couverture qui dissimulait le support sur lequel elle était posée, et découvris... une malle blanche tendue de toile, avec un accroc du côté le plus proche de moi !

– C'est ma malle, dit Mrs. Greene en me bousculant, dans son élan pour glisser le doigt dans la fente de la toile.

– Ça y ressemble tout à fait, dit Mr. Greene, jetant un coup d'œil par-dessus l'épaule de sa femme.

– Il n’y a aucun doute, dit Sophonisba.
– Pas le moindre, dis-je, essayant de garder un air détaché.
– *Mon dieu*¹ ! dirent les valets.
– *Corpo di Baccho*² ! s’exclama le patron, qui nous avait rejoints.

– Oh-h-h-h-h ! hurla Mrs. Greene, et elle se laissa tomber sur mon lit, en poussant des cris hystériques.

Il n’y avait pas le moindre doute sur les faits. La malle égarée était là, elle y était depuis le début de nos laborieuses et vaines recherches. Tandis que je tombais de fatigue à Milan, dépensant mes précieux *zwanziger* en courses en taxi d’un hôtel à un autre, la malle se trouvait en sécurité, dans ma chambre à Bellagio, dissimulée sous ma propre couverture. Et maintenant qu’elle était retrouvée, tout le monde me regardait comme si cela avait été ma faute.

Le regard de Mrs. Greene, une fois sa crise d’hystérie terminée, était terrible, et Sophonisba m’examinait comme si j’étais un voleur qu’on venait d’arrêter.

– Qui a mis la malle ici ? demandai-je en m’adressant au valet de chambre d’un ton furieux.

– C’est moi, dit le valet, sur ordre exprès de monsieur.

– Sur mes ordres ? m’exclamai-je.

– Tout à fait, dit le valet.

– *Corpo di Baccho*³ ! dit le patron, et lui aussi me dévisagea comme si j’étais un voleur.

1. En français dans le texte.

2. En italien dans le texte.

3. En italien dans le texte

Pendant ce temps, la patronne et ses trois filles entouraient Mrs. Greene, lui manifestant leur sympathie, comme seuls savent le faire les Italiens. Finalement la malle, l'argent et les bijoux existaient, et l'on peut pardonner beaucoup d'impolitesse à une dame qui a perdu de vrais bijoux et les retrouve pour de bon.

Un brouhaha s'éleva : il s'agissait de savoir de quelle manière l'odieuse malle s'était retrouvée dans ma chambre. Si l'un d'entre nous avait été capable de garder la tête froide, il serait clairement apparu que je n'avais pas pu donner l'ordre de l'y amener. Quand j'étais arrivé à l'hôtel, on était déjà en train d'acheminer les malles ici et là et je n'avais dit un mot à quiconque les concernant. C'était ce traître de valet de chambre qui l'avait placée là, probablement sans arrière-pensée malveillante – mais c'était lui ; et maintenant que tout le monde savait à nouveau que les Greene avaient de l'argent, il se tournait vers moi et me soutenait en me regardant droit dans les yeux que j'avais demandé que la malle soit transportée dans ma chambre avec mes autres bagages !

– Ma chère, dit Mr. Greene en s'adressant à sa femme, il ne faut jamais parler à personne du contenu de tes bagages.

– On ne m'y reprendra plus, dit Mrs. Greene sur un ton faussement mortifié, mais je croyais vraiment...

– Il est facile de se faire duper par un escroc, dit Mr. Greene.

– C'est vrai, acquiesça Mrs. Greene.

– Après tout, c'était peut-être une erreur, suggéra Sophonisba, mais à cette conjecture charitable papa et maman Greene répondirent tous deux par un signe de tête qui disait leur défiance.

À ce moment-là, j'étais déterminé à ne rien dire. Il me semblait à peu près impossible qu'ils se figurent réellement que j'avais eu l'intention de voler leur malle ; et même si cela avait été le cas, aurait-il été convenable de ma part de me défendre devant le patron et tout le personnel ? Je restai donc là, sans mot dire, tandis que deux hommes enlevaient la malle, puis je me joignis au cortège qui l'accompagna de ma chambre jusqu'à celle de sa propriétaire légitime. Tous les occupants de la maison étaient entre-temps arrivés sur les lieux et Mrs. Greene, savourant son triomphe, les accueillit à bras ouverts dans son salon. Elle avait senti qu'on ne lui faisait guère confiance et elle était déterminée à ce que tout Bellagio sache combien elle était au-dessus de tout soupçon. La malle fut déposée sur deux chaises et les porteurs qui l'avaient amenée reculèrent chacun d'un pas. Mrs. Greene s'avança alors fièrement avec la clé adéquate, Mr. Greene se tenant à sa droite, prêt à recevoir sa part du trésor caché. Sophonisba semblait maintenant indifférente et se laissa tomber sur le canapé, tandis que j'arpentais la pièce, perdu dans mes pensées, réfléchissant aux mots que j'emploierais en guise d'adieu aux Greene. En marchant, j'observais la scène : Mrs. Greene ouvrit la malle, révélant à la vue de tous les vastes replis d'une immense robe de chambre en laine jaune. J'imaginai bien qu'elle n'aurait pas eu vraiment envie d'exposer à tous les regards cet élément de sa garde-robe, si elle n'avait pas été sûre que l'impression qu'il produirait s'effacerait rapidement à la vue des merveilles qui allaient suivre. Cela n'était que le rembourrage sous le couvercle de la malle. En dessous se

trouvait une longue boîte en papier mâché, qui recelait toutes ses richesses.

– Ah ! Ils sont bien là, dit-elle, soulevant le couvercle et couvant du regard l'ensemble clinquant de perles et de boucles d'oreille.

Pendant ce temps, Mr. Greene, qui connaissait parfaitement l'endroit où il devait glisser sa main, l'avait plongée tout au fond de la malle et s'était emparé d'un petit sac de toile.

– Le voici, dit-il en l'extrayant, et autant que je puisse dire à première vue, le nœud n'a pas été défait.

Il s'assit à côté de Sophonisba, qui l'assista en tenant les rouleaux de pièces tandis qu'il se chargeait de les compter.

– Il n'en manque pas, dit-il en essuyant des gouttelettes de sueur sur son front.

Je n'avais pas encore décidé de la meilleure façon de prendre congé d'eux en préservant ma dignité, mais déjà je faisais face à Mr. Greene, les bras croisés sur la poitrine. J'affichais une expression de mécontentement que je suis capable d'arborer à certaines occasions, mais je n'avais encore aucune idée de ce que j'allais dire. Après tout, il valait peut-être mieux que je m'en aille sans rien ajouter.

– Greene, mon chéri, dit la dame, donne à ce monsieur les dix napoléons que tu lui dois.

– Oh, mais certainement, et là-dessus Mr. Greene ouvrit l'un des rouleaux et en tira huit souverains.

– Je pense que cela fait le compte, dit-il en me les tendant.

Je pris les pièces d'or, les glissai d'un air indifférent dans la poche de mon gilet et croisai à nouveau les bras sur ma poitrine.

– Papa, dit Sophonisba à voix basse mais néanmoins tout à fait audible, Mr. Robinson est allé à Côme pour t'aider. En fait, je crois qu'il a dit être allé jusqu'à Milan.

– Oublions cela, dis-je.

– Payez-lui son dû, sans discuter, dit Mrs. Greene. Pour tout l'or du monde, je ne veux rien lui devoir.

– Il faut lui rembourser ses frais, dit Sophonisba.

– Oh, mais certainement, dit Mr. Greene.

Et sans attendre, il sortit un autre souverain et me le tendit devant toute la foule assemblée.

C'en était trop !

– Mr. Greene, lui dis-je, je voulais vous rendre service en allant à Milan, et je vous laisse cet argent de bon cœur. Ce que j'ai dépensé pendant ce voyage, quel qu'en soit le montant, ne regarde que moi.

Et je restai les bras croisés.

– Nous ne voulons avoir aucune obligation à son égard, dit Mrs. Greene, et j'exige qu'il prenne cet argent.

– Le valet de chambre le mettra sur sa table de toilette, dit Sophonisba.

Et elle tendit le souverain au valet en lui donnant ses ordres.

– Gardez-le pour vous, Antonio, dis-je.

Ce sur quoi l'homme lança la pièce en l'air avec le pouce, la rattrapa au vol et, la mine réjouie, la fit disparaître au fond de sa poche. Les Greene aussi paraissaient contents d'eux, car ils avaient le sentiment de m'avoir

payé intégralement pour tous les services que je leur avais rendus.

Ensuite, avec force courbettes obséquieuses et manifestations de profond respect, le patron et sa famille se retirèrent. « Y avait-il autre chose pour le service de Mrs. Greene ? » Mrs. Greene était toute affabilité. Elle avait montré ses bijoux aux trois filles, et les avait laissés exprimer leur admiration avec de jolis superlatifs italiens. Elle n'avait besoin de rien d'autre ce soir. Elle était très heureuse et adorait Bellagio. Elle allait rester encore une semaine, pour en profiter au mieux. Et même si aucun d'entre eux ne comprenait un mot de ce que l'autre disait, il était clair que tout était désormais pour le mieux. Le patron et ses sbires sortirent à reculons, raclant le plancher de leurs semelles, courbés dans une attitude servile, la bouche fendue par un large sourire. Mr. Greene était toujours en train de compter son argent, souverain par souverain, et j'étais toujours là, les bras croisés sur la poitrine.

– L'heure est venue de me retirer, à présent, dis-je.

– Bonne nuit, dit Mrs. Greene.

– Adieu, dit Sophonisba.

– J'ai bien le plaisir de vous dire au revoir, dit Mr. Greene.

Et là-dessus je quittai la pièce. Après tout, à quoi servait-il d'ajouter quoi que soit ? Et qu'aurais-je pu dire pour ma défense ? S'ils étaient capables de me prendre pour un voleur – ce qui était certainement le cas –, rien ne les en dissuaderait. Et puis, avais-je besoin de nier une telle accusation ? Que m'importaient les Greene ? Je sortis donc à pas lents, sachant que je ne devais jamais revoir aucun des membres de cette famille.

Sur la place, le lendemain matin, tandis que l'on mettait ma valise sur le bateau, je donnai cinq *zwanziger* au valet de chambre. Je voulais absolument lui faire comprendre que je ne m'abaisserais pas jusqu'à lui en vouloir.

Il prit l'argent, me regarda dans les yeux, et dans un chuchotement me dit, en me faisant un clin d'œil :

– Pourquoi ne m'avez-vous pas averti avant ?

De toute évidence, c'était un voleur, et il croyait que j'en étais un moi aussi – mais quelle importance ?

De là, je me rendis à Milan, où je n'eus pas le cœur de visiter la ville ; puis ce fut Vérone et finalement Innsbruck, après avoir franchi le col du Brenner. Lorsque je parvins enfin près de mes chers amis, les Walker, je retrouvai ma joie de vivre, et je peux assurément l'affirmer : bien qu'une partie de mon voyage ait été pénible et semée d'embûches, je me souviens de ce périple comme de la période la plus heureuse et la plus belle de ma vie.

Une femme sans protecteur

À l'époque heureuse de notre jeunesse, rien ne pouvait mieux évoquer en nous l'idée d'une réalité mystérieuse que la description d'une cité orientale. Nous savions que cette ville existait vraiment, mais n'avions qu'une idée très vague de ce qui s'y passait et de ce à quoi elle pouvait ressembler. Que ceux qui se souviennent comme ils imaginaient Bagdad ou Le Caire avant de s'y rendre osent dire que ce n'était pas le cas ! Les images qu'ils avaient en tête provenaient sans doute des *Mille et une nuits*, et le décor qu'elles composaient était fait d'étranges maisons, fantastiques et luxueuses, de femmes soit très jeunes et très belles, soit très vieilles et très rusées, mais qui, dans les deux cas, avaient une influence beaucoup plus grande que les femmes dans l'Orient d'aujourd'hui ; et aussi de monarques bon enfant, capricieux, parfois tyranniques, d'une vie pleine de curieux secrets, parfaitement obscure sous tous ses aspects et en cela d'autant plus attirante.

Peut-être même Le Caire nous émerveillait-il encore plus que Bagdad. D'une certaine manière, Bagdad nous était familier, alors que notre présence au Caire n'avait été qu'occasionnelle. Je ne connais aucun endroit qui, dans ma jeunesse, n'ait été pour moi aussi délicieusement rempli de mystère que Le Caire.

Mais les voyages vers l'Inde et l'Australie ont changé tout cela. Des femmes et des hommes de tous pays en chemin vers l'Orient passent maintenant par Le Caire, si bien que ses rues et ses costumes n'ont pour nous plus rien d'étrange. La ville est aussi devenue un lieu de résidence très prisé des malades, ou plutôt de ceux qui ont peur de le devenir s'ils passent l'hiver dans un pays froid. Et c'est ainsi que l'on trouve toujours au Caire une importante communauté de Français, d'Américains et d'Anglais. La vie de cette cité orientale nous parvient affreusement diluée dans nos coutumes occidentales, et les merveilles des *Mille et une nuits* se dépouillent de la moitié de leur attrait. Toute chose perd de sa magnificence dès que nous l'avons vue, et n'a plus le même charme à nos yeux que lorsque nous ne la connaissions qu'à demi.

Ce n'est pas que nous allions jusqu'à daigner apprendre quelque chose de ces Orientaux – nous qui sommes si fiers de notre civilisation. Nous ne prenons pas exemple sur leur discrétion, sur leur frugalité, pas plus que sur la constante attention que porte un Turc ou un Arabe à sa dignité personnelle. Nous nous répandons en bavardages au Caire autant qu'ailleurs, nous y mangeons et y buvons autant, et nous y habillons généralement avec aussi peu de goût. Mais nous nous forçons à porter des fez et à nous déplacer à dos de mulet.

Les Occidentaux qui visitent Le Caire ne sont pas tous des hommes, loin s'en faut. On rencontre dans la rue des dames qui ignorent tout de la coutume musulmane exigeant le port d'un voile en public et, à vrai dire, les musulmans dans leur ensemble ne semblent pas particulièrement choqués par leur impudence.

C'est ainsi qu'un quart de la ville est désormais habité par des hommes portant veste et gilet et par des femmes non voilées ; mais c'est à l'hôtel Shephard que l'anglais est le plus parlé en Égypte. C'est là que se retrouvent ceux qui cherchent un groupe auquel se joindre pour visiter la région du Haut Nil, et qui sont en général tout sourire et toute amabilité ; c'est là aussi que l'on trouve ceux qui viennent de rentrer, souvent beaucoup moins bien disposés à l'égard de leurs compagnons de voyage. C'est de là que, pendant l'hiver, un cortège de touristes se met en route presque quotidiennement vers les pyramides, Memphis, la forêt pétrifiée ou la Cité du Soleil. C'est là également que, quatre ou cinq fois par an, arrivent des groupes de jeunes gens ambitieux, hommes et femmes, en route vers l'Inde, pleins de vaillance et d'énergie, ou bien d'autres qui rentrent, ayant perdu jeunesse et ambition, avec charge d'enfants et maints sujets de plainte.

Le groupe qui va être à présent l'objet de nos préoccupations ne compte pas aller plus loin que les pyramides, et nous allons pouvoir les accompagner et rentrer avec eux le jour même. Il était constitué essentiellement d'une famille anglaise, Mr. et Mrs. Damer, leur fille et leurs deux jeunes fils, qui formaient le noyau autour duquel gravitaient les autres membres ; la famille était à l'origine du projet dont Mr. Damer se considérait comme l'organisateur.

Les recrues étaient, tout d'abord, M. Delabordeau, un Français, à ce moment-là en résidence au Caire, et qui avait laissé entendre que sa présence était, d'une certaine manière, liée à la future construction du canal entre la Méditerranée et la mer Rouge. C'est en discutant

de cela qu'il avait fait la connaissance de Mr. Damer, et bien que ce dernier, fidèle aux intérêts anglais, n'ait cessé de déclarer que le canal ne se ferait jamais, ce qui agaçait passablement M. Delabordeau, des liens d'amitié s'étaient néanmoins tissés entre eux.

Il y avait aussi un Américain, Mr. Jefferson Ingram, qui ne voyait en toutes les contrées et toutes les nations que le but d'un unique et immense voyage, comme c'est le cas pour nombre de ses compatriotes. Il était jeune et beau, et s'était rendu particulièrement agréable à Mr. Damer, qui avait plus d'une fois déclaré que Mr. Ingram était de loin le plus raisonnable des Américains qu'il avait jamais rencontré. Mr. Ingram était capable d'écouter Mr. Damer parler pendant des heures des vertus de la Constitution britannique, et il avait même fait preuve de ce qui pouvait ressembler à de la patience quand Mr. Damer avait exprimé un doute sur la bonne marche de la politique américaine, ce qui, de la part d'un Américain, était absolument extraordinaire. Mais certains résidents du Shepheard avaient remarqué que Mr. Ingram parlait en général autant avec Miss Damer qu'avec son père, et en avaient déduit que, tout passionné de politique que soit le jeune homme, son esprit se tournait aussi parfois vers d'autres sujets.

Il y avait également Miss Dawkins. À vrai dire, Miss Dawkins était une personne importante, à la fois par elle-même et par sa façon de vivre, et elle mérite que l'on parle d'elle. C'était, avant tout, une femme d'environ trente ans qui n'avait personne pour veiller sur elle. Dans la mesure où cela est en train de devenir une situation admise de tous, qui se définit, pour ainsi dire, par opposition avec l'idée

répandue dans le vieux monde selon laquelle les femmes, comme les petits pois, ne peuvent atteindre la perfection qu'avec l'aide d'un tuteur, on comprendra immédiatement les sentiments de Miss Dawkins. Elle considérait – c'était du moins ce qu'elle disait – que les petits pois pouvaient très bien pousser sans tuteur, et pouvaient non seulement pousser librement, mais étaient capables de se faire une place au soleil sans s'encombrer de quelque tuteur que ce soit. Elle n'avait pas l'intention, disait-elle, de rivaliser avec Ida Pfeiffer¹, sachant qu'elle tenait tout de même à un certain confort et qu'elle était attachée à sa vie sociale d'une façon plus que certaine ; mais il ne lui serait pas venu à l'idée qu'on puisse l'empêcher de voir ce qu'elle voulait parce qu'elle n'avait ni père, ni mari, ni frère disponibles pour lui servir d'escorte. Elle était un être humain, avec des bras et des jambes, disait-elle, et elle avait bien l'intention de s'en servir. Il n'y avait rien à redire à cela, mais elle avait néanmoins une forte tendance à utiliser les bras et les jambes d'autres personnes, quand elle pouvait les mettre à son service.

Physiquement Miss Dawkins ne manquait pas de charme. Ce serait une exagération de dire qu'elle était belle, mais elle était agréable à regarder et, dans l'ensemble, bien élevée. Elle était grande, avec des traits assez marqués et un regard étincelant. Ses cheveux étaient d'un brun très profond, fort méticuleusement coiffés en bandeaux. Elle était généralement

1. Ida Pfeiffer (1797-1858), voyageuse et exploratrice autrichienne. Elle fit notamment paraître, en 1850 et 1856, les récits de ses deux tours du monde.

vêtue de noir, bien que rien ne laissât supposer qu'elle ait pu être en deuil ; mais il n'y a rien d'aussi pratique à porter que le noir quand on est en voyage ! Elle avait toujours un chapeau de paille de teinte sombre, à larges bords, avec des rubans auxquels elle accordait une attention toute particulière. Ses gants et ses bottines étaient toujours très soignés, et bien que l'on n'aurait pu dire que sa robe avait été conçue sans regarder au prix, il ne faisait aucun doute qu'elle n'avait pu être réalisée sans consentir des dépenses substantielles, et nécessiter une réflexion plus importante encore.

Miss Dawkins – elle s'appelait Sabrina Dawkins, mais était rarement entourée d'amis assez intimes pour l'appeler Sabrina – était sans nul doute une jeune femme intelligente. Elle était capable de s'exprimer sur la plupart des sujets, sinon de façon tout à fait pertinente, du moins suffisamment bien pour être amusante. Même si elle n'avait pas beaucoup lu, elle ne donnait jamais de preuve affligeante de son inculture ; elle était la plupart du temps de bonne humeur et pouvait, à l'occasion, être douce et charmante. Les gens qui la connaissaient depuis longtemps disaient parfois qu'elle était égoïste, mais avec ses nouvelles connaissances elle était indulgente et pleine d'abnégation.

De quels revenus disposait Miss Dawkins, personne ne semblait le savoir. Elle vivait comme une dame, en apparence du moins, et ne donnait jamais l'impression de manquer de rien ; mais certaines personnes disaient qu'elle savait ce que c'était de compter, et elle avait des ennemis qui l'avaient décrite un jour comme « un vieux soldat ». Telle était Miss Dawkins.

Comme Mr. Ingram et M. Delabordeau, elle s'était appliquée à trouver un moyen de fléchir Mr. Damer. Mr. Damer remontait le Nil avec toute sa famille, et tout le monde savait qu'il avait de la place pour deux personnes supplémentaires dans son bateau. Miss Dawkins lui avait dit qu'elle ne savait pas encore si elle souhaitait se lancer dans une aventure aussi fatigante, mais que, pourtant, elle avait très envie de voir un peu la Nubie. À cela Mr. Damer s'était contenté de répondre « Oh ! », ce que Miss Dawkins n'avait pas trouvé très encourageant.

Elle ne s'était pas avouée vaincue. Il y a toujours deux façons de toucher un homme marié, et dans ce cas, il y avait Mrs. Damer aux côtés de Mr. Damer. Quand Mr. Damer dit « Oh ! », Miss Dawkins poussa un soupir et répondit « Mais bien sûr ! », puis elle sourit et se tourna vers Mrs. Damer. Mrs. Damer se laissait facilement attendrir et était quelque peu vieux jeu. Elle n'éprouvait pas une affection très vive pour Miss Dawkins, mais elle dit à sa fille que « la dame célibataire qui voyageait seule était une jeune femme très gentille et qu'il était fort regrettable qu'il faille qu'elle se retrouve si souvent isolée ».

Miss Damer avait froncé son joli nez, se disant, peut-être, qu'elle-même ne courait que bien peu de risques d'être un jour une femme sans personne pour veiller sur elle. Quoi qu'il en soit, Miss Dawkins parvint à ses fins concernant l'expédition vers les pyramides.

Comme je l'ai dit, Miss Damer avait un joli nez. Je peux ajouter qu'elle avait de jolis yeux, une jolie bouche et un joli menton, ainsi que d'autres attributs, tous jolis. Quant aux deux messieurs Damer, âgés respectivement

de quinze et seize ans, on peut simplement dire qu'on les remarquait à leurs fez et à la constance avec laquelle ils faisaient galoper leurs mulets.

À présent mulets, muletiers et drogmans attendaient tous devant les marches de l'hôtel Shepherd. Il y avait un muletier pour chaque mulet, et un drogman pour chacun des messieurs, si bien que tout cela formait un équipage assez considérable et qu'il y avait un bruit énorme. Il est possible de s'enorgueillir du fait qu'en Égypte, il est accordé à ceux qui s'expriment en anglais le droit de faire deux fois plus de bruit qu'à ceux qui parlent quelque autre langue que ce soit.

Tout cela dura une demi-heure. Si le groupe avait été français, les mulets ne seraient arrivés qu'un quart d'heure avant l'heure dite. C'est alors qu'apparurent les Damer, père, mère, fille et fils. Damer mère était au bras de son mari, comme à l'habitude. Elle n'était pas une femme sans personne pour veiller sur elle, et n'avait aucune envie d'essayer de le devenir. Damer fille était l'objet de l'attention assidue de Mr. Ingram, à qui Mr. Damer adressait à voix très haute les dernières bribes de certains débats politiques, destinées à le réduire à merci, regrettant de ne pouvoir déverser ses remarques directement dans l'oreille de son adversaire, empêché qu'il en était par sa femme qui refusait obstinément de renoncer à ses privilèges. M. Delabordeau aurait dû suivre, aux côtés de Miss Dawkins, mais sa bonne éducation française, ou bien sa peur de cette femme solitaire, lui dictèrent le devoir de marcher aux côtés de celle qui ouvrait le cortège.

Miss Dawkins quitta l'hôtel flanquée des deux jeunes Damer braillant d'enthousiasme, mais bien qu'ouvertement

délaissée par les hommes du groupe, elle était tout sourire et toute grâce. Elle regarda si gentiment Mr. Ingram quand ce dernier s'arrêta un instant pour l'aider à monter sur son mulet qu'au fond de lui le jeune homme se reprocha presque de la quitter dès qu'elle fut installée. Enfin, ils se mirent en route. Pour aller de l'hôtel aux pyramides, nos voyageurs n'avaient besoin de traverser aucune des vieilles rues étroites à l'atmosphère étrange de ce qui est le véritable Caire – le Caire oriental. Ils laissèrent tout ce quartier dans leur dos en descendant derrière l'hôtel, dépassant la caserne du Pacha et le Collège des Derviches, continuant jusqu'au village du vieux Caire et jusqu'aux rives du Nil.

Ils furent retenus là une demi-heure pendant que leurs drogmans marchandèrent avec le passeur, un imposant raïs, ou capitaine de bateau, qui déclara avec beaucoup de dignité ne pas pouvoir les faire traverser pour moins de six fois la somme qu'il était en droit de demander, tandis que les drogmans, mettant toute leur énergie au service de leurs maîtres, lui offrirent cinq fois la somme seulement.

En ce qui concernait le raïs, la discussion aurait pu être close rapidement, car l'homme n'était pas dépourvu de conscience et se serait contenté de cinq fois et demie la somme habituelle ; mais alors les trois drogmans se mirent à se disputer entre eux pour savoir lequel devait donner l'argent, et toute l'affaire prit rapidement un tour très ennuyeux.

– Que ces hommes sont horribles et odieux ! dit Miss Dawkins, en appelant à Mr. Damer. Croyez-vous qu'ils finiront par nous faire traverser ?

– Ma foi, je suppose que oui ; je crois qu'en général les gens réussissent à traverser. Abdallah ! Abdallah ! Pourquoi

ne payez-vous pas cet homme ? Cet individu passe son temps à essayer de me faire économiser une demi-piastre.

– J'aimerais bien qu'il ait moins de scrupules, dit Mrs. Damer, qui commençait déjà à se fatiguer, mais je suis sûre qu'il agit très honnêtement en essayant d'empêcher que l'on nous vole.

– C'est vrai, dit Miss Dawkins. Quelle merveille de voir combien les hommes de ce pays sont loyaux envers leurs employeurs !

Après un moment ils finirent par traverser, Mr. Ingram étant descendu au milieu des combattants pour régler le conflit avec des menaces, des cris et un bâton brandi au-dessus de leurs têtes.

Ils franchirent le Nil dans toute sa largeur, exactement à l'endroit où le nilomètre, sondant la rivière, mesure jour après jour, année après année, l'augmentation ou la diminution du volume des trésors charriés par le fleuve, et ils débarquèrent dans un village où des milliers d'œufs sont transformés en poussins grâce au procédé de l'incubation artificielle.

Mrs. Damer pensait que ce devait être très dur pour les poules les plus maternelles – celles d'entre elles qui étaient censées être maternelles – d'être ainsi privées de leur progéniture.

– C'est tellement contre-nature, voyez-vous, dit Miss Dawkins, tellement contraire aux principes de la vie nourricière. Ne trouvez-vous pas, Mr. Ingram ?

Mr. Ingram répondit qu'il n'en savait rien. Il aidait à nouveau Miss Damer à monter sur son mulet, et il faut croire qu'il s'y prenait très mal, car Fanny Damer avait besoin d'à peine un doigt pour l'aider à monter et à descendre de son

mulet quand son frère ou son père l'assistaient ; mais à présent que Mr. Ingram lui donnait la main, il lui fallait un temps et des efforts considérables pour se mettre en selle. Ce que Miss Dawkins nota parfaitement.

– On peut dire ce que l'on veut, dit Mr. Damer en amenant son mulet à la hauteur de celui de Mr. Ingram, ignorant la présence de sa fille comme il aurait ignoré celle de son chien, mais vous devez convenir que le pouvoir politique est plus équitablement réparti en Angleterre qu'en Amérique.

– Peut-être bien, dit Mr. Ingram, équitablement réparti entre, disons, trois douzaines de familles, et il fit semblant de retenir son mulet impétueux, tout en lui donnant, dans le même temps, un coup d'éperon du côté que Mr. Damer ne voyait pas. À ce moment-là, le mulet de Fanny échappa lui aussi à tout contrôle, les deux bêtes partirent au galop et elles se retrouvèrent en avant des autres.

Ce fut en vain que Mr. Damer cria, aussi fort qu'il put, quelque chose à propos de « trois douzaines de démagogues corruptibles ». Mr. Ingram ne parvint absolument pas à retenir sa monture pour mieux entendre ce sarcasme.

– Je crois franchement que papa parlerait de politique jusqu'au sommet du mont Blanc, ou sous les chutes du Niagara. Je ne peux pas supporter la politique, Mr. Ingram.

– J'en suis désolé, vraiment, dit Mr. Ingram, presque tristement.

– Désolé, pourquoi ? Vous ne voulez pas que je parle de politique, tout de même ?

– En Amérique, nous sommes tous plus ou moins des hommes politiques, et je crois que vous nous détesteriez.

– Ma foi, je crois que je ferais bien, dit Fanny, vous devez être si ennuyeux !

Mais il y avait quelque chose dans son regard, au moment où elle prononçait ces paroles, qui atténuait la dureté de son propos.

– Un charmant jeune homme, ce Mr. Ingram, ne trouvez-vous pas ? dit Miss Dawkins à Mrs. Damer.

Mrs. Damer se laissait porter par son mulet mais ne se sentait pas très à l'aise. Elle aurait bien voulu avoir son seigneur et protecteur légitime à ses côtés, mais il l'avait laissée aux bons soins d'un drogman qui parlait un anglais qu'elle ne comprenait pas, et elle en était quelque peu courroucée.

– En fait, Miss Dawkins, j'ignore qui est charmant et qui ne l'est pas. Ce maudit mulet trébuche à chaque pas. Voyez ! Je crois que je vais tomber.

– Vous n'avez pas besoin d'avoir peur, il n'y a aucun risque, vraiment aucun, je crois, dit Miss Dawkins, en se dressant sur ses étriers et en tirant sur les rênes d'un air triomphant. Avec un peu d'habitude, vous n'aurez plus le moindre problème.

– Je ne sais pas ce que vous entendez par « un peu d'habitude ». Cela fait six semaines que je suis là. Pourquoi m'avez-vous donné un aussi mauvais mulet ? dit-elle en se tournant vers Abdallah, le drogman.

– Lui très bon mulet, madame, très bon – le meilleur. S'appelle Jack, au Caire. Lui aller jusqu'à pyramide et retour, et pas problème.

– Que dit-il, Miss Dawkins ?

– Il dit que le mulet s'appelle Jack. Si c'est cela, je l'ai monté moi-même de nombreuses fois et Jack est un très bon mulet.

– Je vous le cèderais de bon cœur, répondit Mrs. Damer.

Ce sur quoi Miss Dawkins lui proposa de faire l'échange, mais les risques qu'il y avait à monter et à descendre du mulet étaient bien trop importants pour que son offre soit acceptée.

– Sept miles de canal pour atteindre la mer, à une profondeur minimale de vingt-trois pieds, et la pierre à aller chercher Dieu seul sait où ! Tout l'argent qui circule en France n'y suffirait pas.

C'est en ces termes que Mr. Damer s'adressait à M. Delabordeau, qu'il avait rattrapé après la fuite soudaine de Mr. Ingram.

– Alors nous emprunterons un peu à l'Angleterre, dit M. Delabordeau.

– Pas grand-chose, je peux vous le dire. Le cours de tels titres ne résisterait pas vingt-quatre heures, sur nos marchés. Et même si cela fonctionnait, les bateaux de fret seraient trop lourds pour que des marchandises puissent passer. Les plus volumineuses continueraient de faire le tour ; quant aux passagers et au courrier, vous ne devez pas compter sur eux, j'imagine, alors qu'il y a une voie de chemin de fer à leur disposition.

– Vous pourrez faire passer tous vos bateaux très facilement. Pensez-y, mon ami.

– Peuh ! Vous êtes pire qu'Ingram. De tous les projets dont j'ai jamais entendu parler, celui-ci est le plus monstrueux, le plus irréalisable, le plus...

Mais il fut interrompu par les supplications de sa femme, qui venait de tomber de son mulet pour de bon et hurlait à pleins poumons, appelant son mari à la rescousse. Ce sur

quoi Miss Dawkins se rapprocha du Français et écouta d'un air très convaincu les arguments qui paraissaient si faibles aux oreilles de Mr. Damer. M. Delabordeau était sur le point d'entreprendre la traversée du Sahara pour se rendre à Jérusalem, et il serait peut-être préférable de l'accompagner plutôt que de remonter le Nil jusqu'à la deuxième cataracte avec les Damer.

– Donc, M. Delabordeau, vous avez réellement l'intention de partir pour le mont Sinäi ?

– Oui, mademoiselle, nous pensons partir lundi en huit.

– Et ensuite Jérusalem. Vous avez tout à fait raison. Ce serait mille fois dommage de venir dans cette région du monde et de repartir sans avoir effectué ce périple. Je suis bien décidée à aller moi aussi à Jérusalem, en suivant cet itinéraire.

– Vous, mademoiselle ? Ne serait-ce pas trop fatigant pour vous ?

– La fatigue ne compte pas pour moi, si je me plais avec mes compagnons de voyage. Aucune importance, vraiment. Vous aurez peut-être du mal à comprendre cela, M. Delabordeau, mais je ne vois aucune raison à ce qu'il me soit interdit, parce que je suis une jeune femme, d'entreprendre un voyage qu'un jeune homme pourrait faire sans difficulté.

– Ah ! C'est une magnifique résolution que vous montrez là, mademoiselle.

– C'est du moins ce que je pense de l'importance qu'il convient de donner à la fatigue. Vous êtes français, et vous appartenez à cette nation qui a été le berceau de toute civilisation humaine...

M. Delabordeau se découvrit et s'inclina profondément, jusqu'au troussequin de la selle de son mulet. Il adorait entendre chanter les louanges de son pays, ce que Miss Dawkins n'ignorait pas.

– Et je suis sûre que vous ne pouvez qu'être d'accord avec moi, poursuivit Miss Dawkins, pour dire que l'époque est révolue où les femmes se considéraient elles-mêmes comme des créatures sans défense, ou acceptaient de passer pour telles aux yeux des autres.

– Nul ne verra jamais en vous une créature sans défense, en aucun cas, répondit poliment M. Delabordeau.

– Je n'ai pas, de toute façon, l'intention de passer pour telle, répondit-elle. Cela me convient de voyager seule, non que je n'apprécie pas d'être en compagnie, bien au contraire ; si je rencontre des gens agréables, je suis toujours prête à me joindre à eux. Mais j'aime voyager sans être escortée en permanence et je ne vois pas quelle fausse pudeur m'empêcherait de découvrir le monde sous tous ses aspects, comme je le ferais si j'appartenais à l'autre sexe.

M. Delabordeau déclara qu'il ne voyait aucune raison à ce que cela ne soit pas le cas.

– J'attends avec une folle impatience le moment où je me trouverai au sommet du mont Sinaï, continua Miss Dawkins, où je foulerai le sol du tout premier lieu sacré de l'histoire dont nous soyons sûrs de l'emplacement, et où je ressentirai au fond du cœur la sensation exaltante propre à cette heure trois fois bénie.

Le Français semblait ne pas tout à fait comprendre ce qu'elle voulait dire, mais il répondit que ce serait magnifique.

– Vous avez déjà constitué votre groupe, je suppose, M. Delabordeau ?

M. Delabordeau cita les noms de deux Français et d'un Anglais qui l'accompagnaient.

– Ma parole, je serais très tentée de me joindre à vous, dit Miss Dawkins, sans la présence de cet horrible Anglais.

– Qui donc ? Mr. Stanley ?

– Oh ! J'ai beaucoup de respect pour Mr. Stanley. L'horreur dont je parle ne m'est pas inspirée par lui personnellement, mais par ses concitoyens en général, guindés, respectables, empruntés, rigides, irrationnels et barbares. Vous voyez que je ne suis pas très patriote.

– Pas tout à fait autant que notre ami, Mr. Damer.

– Ha, ha, ha ! Un excellent homme, n'est-ce pas ? Ils le sont tous, les malheureux. Mais ils sont si rétrogrades. Ils veulent absolument que je les accompagne dans la vallée du Nil, mais...

À cet instant Miss Dawkins haussa les épaules avec grâce et, aimait-elle à croire, comme l'aurait fait une Française. Après cela, ils marchèrent en silence quelque temps.

– Oui, il faut que je voie le mont Sinaï, dit Miss Dawkins en poussant un profond soupir.

Bien que son pays se trouve indubitablement être le berceau de toute civilisation humaine, M. Delabordeau n'eut pas la courtoisie de déclarer que si Miss Dawkins acceptait de se joindre à son groupe dans leur traversée du désert, il aurait tout ce qu'il lui fallait pour rendre parfait son bonheur ici-bas.

La route qu'ils suivaient depuis le village des incubateurs à poussins longeait la rive gauche du Nil, traversant

une immense palmeraie dont les arbres majestueux ne parvenaient pas à cacher les sommets des deux grandes pyramides que découvrirent bientôt ceux que ce spectacle intéressait.

Il est étonnant de voir à quel point ces choses perdent de leur charme au moment où l'on s'en approche. Quelle n'est pas l'extase de l'habitant de New York ou de Londres à l'idée de ces gigantesques constructions ! On a l'impression d'être disposé à payer n'importe quel prix pour les voir quand le temps et la distance, ainsi que les tâches inexorables que le monde nous impose, nous en rendent la visite impossible. Avec quel immense plaisir pourrions-nous escalader les merveilleux ouvrages de ces merveilleux architectes, morts depuis si longtemps, avec quels sentiments de respect, d'admiration et de ravissement mêlés serions-nous prêts à descendre dans leurs salles intérieures – ces salles dans lesquelles sont enfouis les ossements d'anciens rois, dont les noms même semblent être venus jusqu'à nous depuis un autre monde !

Mais, très étrangement, ces sentiments s'affaiblissent et s'émoussent au moment où les sujets qui nous les inspiraient se rapprochent de nous. « Ah ! Voilà donc les pyramides ? » dit le voyageur quand il les aperçoit pour la première fois, à travers la vitre d'un wagon de chemin de fer. « Mon Dieu, elles n'ont pas l'air si hautes que ça ! Pour l'amour du ciel, baisse le store, ou cette poussière va nous étouffer. » Et après cela, l'admiration et l'immense plaisir suscités par les pyramides ont à jamais disparu.

Nos amis, donc, qui depuis des semaines les voyaient de loin mais ne les avaient pas encore visitées, ne semblaient

pas éprouver de sentiments très forts à leur égard, tandis qu'ils traversaient la palmeraie au trot. Mr. Damer n'avait pas encore réussi à échapper à sa femme, qui se lamentait sur son petit accident.

– C'est à cause du bavardage de cette Miss Dawkins, dit Mrs. Damer. À cause d'elle je n'ai pas pu me concentrer sur ce que je faisais.

– Miss Dawkins est une sottise, dit son mari.

– C'est dommage qu'elle n'ait personne pour s'occuper d'elle, dit Mrs. Damer.

M. Delabordeau était toujours en train d'écouter Miss Dawkins s'émerveiller à propos du mont Sinaï. « Je me demande si elle a de l'argent », se disait M. Delabordeau en lui-même. « Elle n'en a sûrement pas beaucoup, continuait-il en pensée, sinon elle ne resterait pas seule de cette façon. » La conclusion à laquelle l'amena sa réflexion fut que Miss Dawkins, s'il se chargeait d'elle, serait sans doute une source d'ennuis plutôt que de satisfactions. Quant à Miss Dawkins elle-même, tandis qu'elle s'extasiait sur le mont Sinaï – qui n'était pas là –, elle semblait avoir oublié les pyramides qui se trouvaient alors juste sous son nez.

Les deux garçons faisaient la course sur le chemin poussiéreux, au grand désespoir de leurs muletiers. Ils allaient bientôt pouvoir s'amuser. Il y avait les paniers du pique-nique à ouvrir et ensuite l'ascension des pyramides, qui serait pour eux une vraie partie de plaisir.

Quant à Miss Damer et Mr. Ingram, il était évident qu'ils avaient oublié les palmiers, les pyramides, le Nil et toute l'Égypte. Ils s'étaient échappés vers un paradis bien plus intéressant.

– Pourrais-je supporter de vivre parmi des républicains ? dit Fanny, répétant les derniers mots que son amoureux américain venait de prononcer et dans le même temps baissant les yeux vers le sol. Je ne sais pas vraiment ce que sont des républicains, Mr. Ingram.

– Je vais vous l'apprendre, dit-il.

– Vous me racontez de telles bêtises ! Je vous assure que cette Miss Dawkins, là-bas, nous regarde comme si elle avait dix paires d'yeux. Ne voudriez-vous pas lui apprendre à elle, Mr. Ingram ?

Et c'est ainsi qu'ils sortirent de la palmeraie, traversant un village où grouillait une foule de petits Arabes maigres et sales, et s'engagèrent dans la plaine cultivée au-delà de laquelle se trouvaient les pyramides, désormais face à eux ; les deux grandes pyramides, l'une plus petite que l'autre, et l'énorme tête du sphinx, réunies en un groupe imposant.

– Fanny, dit Bob Damer à sa sœur qu'il venait de rattraper, maman a besoin de vous. Faites demi-tour tout de suite.

– Maman a besoin de moi ! Pourquoi donc a-t-elle besoin de moi maintenant ? dit Fanny, avec une expression où n'apparaissait pas la moindre piété filiale.

– Pour la protéger de Miss Dawkins, je pense. Elle veut que vous restiez à ses côtés, pour que Miss Dawkins ne puisse pas lui tenir compagnie. Allez, Mr. Ingram, je vous parie une demi-couronne que j'arrive en haut de la grande pyramide avant vous.

Pauvre Fanny ! Elle obéit, malgré tout, comprenant qu'elle ne pouvait pas encore se permettre de montrer trop ouvertement qu'elle préférait Mr. Ingram à sa mère. Elle arrêta donc son mulet et attendit que Mrs. Damer l'ait

rejointe ; ce fut Mr. Ingram qui, s'arrêtant lui aussi pour rester auprès d'elle, tomba aux mains de Miss Dawkins.

– Je ne comprends pas, Fanny, pourquoi vous avancez si vite, dit Mrs. Damer. Je suis toujours la dernière, mais aussi mon mulet est une si vilaine bête ! Regardez donc, il essaie sans arrêt de me jeter à terre.

– Nous allons bientôt arriver aux pyramides, maman.

– Comment je vais pouvoir rentrer de cette expédition, je n'ose y penser. Je suis déjà si fatiguée que j'ai peine à me tenir assise.

– Cela ira mieux, maman, quand vous aurez déjeuné et pris un bon verre de vin.

– Comment allons-nous pouvoir manger et boire avec ces affreux Arabes autour de nous, je ne peux pas l'imaginer. J'ai entendu dire qu'ils allaient nous dévorer. Mais Fanny, qu'est-ce que Mr. Ingram vous a raconté toute la journée ?

– Ce qu'il m'a raconté, maman ? Oh ! Je ne sais pas – une foule de choses, je dirais. Mais il n'a pas passé tout son temps à me parler.

– Je crois bien que si, Fanny, du moins presque, depuis que nous avons traversé le fleuve. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Ce que cet animal peut me faire souffrir ! À chaque pas, il balance sa tête à droite et à gauche et cela me secoue terriblement.

Fanny se mit à compatir aux souffrances de sa mère, et sa commisération lui permit d'échapper à d'autres questions sur ce que Mr. Ingram lui avait dit.

– Quels magnifiques édifices, ne trouvez-vous pas ? dit Miss Dawkins qui, ayant changé de compagnon, laissait ses pensées dériver du mont Sinaï vers les pyramides.

Ils traversaient alors la plaine cultivée et l'immense étendue de sable du désert de Libye se trouvait devant eux. Les deux pyramides se dressaient à la limite du désert, avec la tête du sphinx bien visible entre elles. Il est impossible de se faire une idée de la taille réelle de cette statue colossale avant de la voir de plus près. Le corps est recouvert de sable, et seuls la tête et le cou dépassent de la surface du sol. Le groupe était encore à deux miles de distance, et le sphinx n'était alors qu'une masse aux contours vagues, entre les deux pyramides.

– De magnifiques édifices ! dit Miss Dawkins, répétant ce qu'elle venait de dire.

– Oui, elles sont grandes, dit Mr. Ingram, qui ne voulait pas manifester le moindre enthousiasme en présence de Miss Dawkins.

– Énormes ! Quelle puissance dans la conception ! N'est-ce pas, Mr. Ingram ? L'homme ne crée plus rien de semblable aujourd'hui !

– Non, vous avez raison, répondit-il. Mais ce que nous créons est peut-être mieux que cela.

– Mieux ! Vous ne voulez tout de même pas dire, Mr. Ingram, que vous êtes un utilitariste. En vérité, je vous estime trop pour cela. Oui, les machines à vapeur sont sans nul doute un progrès, et les instituts de technologie aussi, ainsi que les journaux à trois sous. Mais ne peut-on accorder de valeur qu'à ce qui est utile ?

Et Miss Dawkins, donnant libre cours à son exaltation, asséna un grand coup de baguette sur le dos de son mulet.

– Je pourrais peut-être dire aussi que nous créons des choses plus belles, affirma Mr. Ingram.

- Mais nous ne pouvons pas créer de choses plus anciennes.
- Non, c'est certain ; cela, nous ne le pouvons pas.
- Et nous ne pouvons pas non plus insuffler à ce que nous créons le pouvoir d'évocation qui donne à ces édifices un tel intérêt. Pensez à ces puissants morts, Mr. Ingram, et à leurs demeures grandioses quand ils étaient en vie. Pensez à la multitude des hommes qui ont levé ces immenses blocs de pierre...
- Et aux vies que cela a coûté.
- Sans doute. La tyrannie et le pouvoir invincible des architectes royaux ajoutent encore à la grandeur de l'entreprise. On ne voudrait pas voir revenir les rois d'Égypte.
- Certes non ; ils ne feraient rien d'utile ni d'admirable.
- Peut-être pas. Et je n'ai pas envie que le beau soit créé aux dépens de mes semblables.
- Je doute même qu'ils puissent créer quoi que ce soit de beau.
- Vous comprenez ce que je veux dire, Mr. Ingram. L'association de ces grands noms à la présence d'œuvres aussi extraordinaires emplît l'âme de respect et d'admiration. C'est, du moins, l'effet que cela me fait.
- Je pense être enclin à une approche plus réaliste que la vôtre, Miss Dawkins.
- Vous venez d'un pays jeune, Mr. Ingram, et avez une tendance naturelle à prendre davantage en considération l'aspect matériel des choses. Le besoin de vivre prend une place importante dans votre existence.
- Très importante en effet, Miss Dawkins.
- Alors que pour nous, pour certains d'entre nous du moins, l'aspect matériel a laissé place à une vision de la vie

où l'enthousiasme et la poésie dominant. Et nous sommes tous très attachés à ce qui nous relie aux époques passées. Khéops, pour moi, est plus grand que Napoléon Bonaparte.

– Ce n'est pas ce que diraient la plupart de vos compatriotes, en ce moment, du moins.

– Je suis une femme, poursuivit Miss Dawkins.

Mr. Ingram se découvrit pour saluer à la fois cette révélation et cette réalité.

– Et il ne nous est pas permis, pas encore, du moins, de prendre une part active aux grands exploits actuels. Le sentiment d'envie qui caractérise votre sexe nous a tenues éloignées des chemins qui mènent aux honneurs. Mais les exploits du passé sont autant les nôtres que les vôtres.

– Oh ! tout à fait !

– C'est vers votre pays que nous nous tournons pour chercher à nous libérer de cette servitude. Oui, Mr. Ingram, les femmes en Amérique possèdent cette énergie morale qui a manqué aux Européennes. Aux États-Unis, les femmes apprendront enfin à s'élever jusqu'à leurs missions véritables.

Mr. Ingram répondit qu'il souhaitait sincèrement qu'elles y parviennent, puis, s'émerveillant de l'ingéniosité avec laquelle Miss Dawkins était passée de Khéops et sa pyramide aux droits des femmes en Amérique, il réussit à battre en retraite, sous prétexte d'aller s'enquérir des maux dont souffrait Mrs. Damer.

Et voilà qu'ils se trouvaient enfin sur le sable, en plein désert, se dirigeant vers celle des deux pyramides qui se trouve le plus au nord. Ils étaient, à ce moment-là, entourés d'une foule de guides arabes, ou d'Arabes qui se proclamaient guides. Ceux-ci s'étaient déjà assurés

que Mr. Damer se trouvait bien à la tête du groupe, et étaient par conséquent en train de le rendre presque fou en lui offrant leurs services, et en lui démontrant qu'il lui serait absolument impossible de voir quoi que ce soit de l'extérieur ou de l'intérieur de l'un ou l'autre des monuments, voire même de ne pas y perdre la vie, s'il n'acceptait pas leurs offres au prix qu'ils fixeraient eux-mêmes.

– Allez-vous en, tous ! dit-il. Je n'ai pas besoin de vous, je ne veux pas de vous ! Si vous me touchez, je vous tue !

Ces dernières paroles s'adressaient à un Arabe spécialement énergique qui, voulant s'assurer que sa proie ne lui échapperait pas, avait saisi Mr. Damer par la jambe.

– Oui, oui, je dis. Les Anglais me prennent toujours – moi – moi, et alors pas casser la jambe. Oui, oui, oui, oui, je m'en vais, monsieur, dis oui. Seulement dix petits shillings !

– Abdallah ! cria Mr. Damer, pourquoi n'éloignez-vous pas cet homme ? Pourquoi ne lui expliquez-vous pas que, même si l'existence des pyramides était en jeu, je ne lui donnerais pas un sou ?

Ainsi sollicité, Abdallah intervint et, en arabe, expliqua à l'homme qu'il arriverait plus sûrement à ses fins s'il se comportait un peu plus calmement ; conseil que l'homme suivit durant une minute, mais une minute seulement.

Ensuite la pauvre Mrs. Damer répondit à une demande de bakchich en donnant une pièce de six pence. La malheureuse ! Le mot bakchich signifie, je crois, « cadeau », mais en Égypte il en est venu à vouloir dire « argent », et se trouve perpétuellement martelé aux oreilles des étrangers

par des Arabes suppliants. Mrs. Damer aurait dû être plus avisée, car pendant ces six dernières semaines elle n'avait pu mettre le nez hors de l'hôtel Shepheard sans être importunée par des demandes de bakchich ; mais elle était fatiguée et affaiblie, et pensa stupidement pouvoir se débarrasser de l'homme qui l'ennuyait.

Dès que la pièce fut passée de sa main dans celle de l'Arabe, elle se retrouva encerclée par une foule de mendiants qui protestaient bruyamment, comme si chacun d'eux pouvait personnellement se sentir blessé d'être traité avec moins de largesse que leur camarade. Ils s'accrochaient à son mulet, à sa bride, à sa selle, à ses jambes et enfin à ses bras et ses mains, réclamant un bakchich, hurlant sur un ton qui n'avait rien de doux ni d'aimable.

Dans son désarroi, elle leur donna diverses petites pièces – tout ce qu'elle avait sur elle, sans doute – mais cela ne fit qu'empirer les choses. L'argent pleuvait, et chacun des hommes pouvait espérer, en déployant assez d'énergie, en avoir un peu pour lui. Ils étaient très vifs et effrayaient tant la pauvre femme qu'elle serait certainement tombée si elle n'avait pas été maintenue sur son siège par la pression qui s'exerçait autour d'elle.

– Oh ! mon Dieu ! Oh ! mon Dieu ! Allez-vous en, criait-elle. Je n'ai plus rien, plus rien du tout. Allez-vous en, vous dis-je ! Mr. Damer ! Oh ! Mr. Damer !

Au paroxysme de l'angoisse, elle rassembla toutes ses forces et poussa un long cri qui semblait ne pas devoir s'arrêter.

Mr. Damer arriva, puis Abdallah, M. Delabordeau et aussi Mr. Ingram, et elle fut finalement délivrée.

– Vous ne devriez pas partir en me laissant à la merci de ces méchantes gens. Quant à Abdallah, personne ne peut compter sur lui.

– Pourquoi vous ennuyer la bonne dame, maudites canailles ? dit Abdallah, levant son bâton comme s'il allait tous les abattre d'un seul coup. Maintenant, vous n'avez rien, voleurs !

Les Arabes reculèrent et se tinrent un moment à distance, comme des mouches que l'on chasse d'un sucrier, mais il était clair que, comme les mouches, ils reviendraient dès que le champ serait libre.

Ils étaient à présent arrivés au pied même des pyramides, et ils entreprirent de descendre de leurs mulets. Ils avaient prévu de commencer par monter au sommet, puis de festoyer, enfin d'aller voir l'intérieur. Tout cela semblait facile à réaliser. Il ne fait aucun doute que les pyramides sont hautes, mais elles sont construites de telle façon que leur ascension ne présente pas de difficulté. Une dame ne pourrait sans doute pas arriver au sommet sans un peu d'aide, mais n'importe quel homme habitué à une activité modérée serait capable de monter tout seul.

Cependant nos amis furent immédiatement frappés par la nature extraordinaire de l'effort qui les attendait. Un cheik s'avança et entra en conversation avec eux par l'intermédiaire d'Abdallah. L'ascension était possible, sans nul doute, dit-il, mais il leur faudrait un grand nombre d'hommes pour les aider. Chacune des femmes avait besoin de quatre Arabes, et il en fallait trois à chacun des messieurs ; puis, partant du fait que l'ascension serait spécialement difficile dans ces conditions particulières,

chacun de ces nombreux Arabes devait être rétribué par un très grand nombre de piastres.

Mr. Damer, qui n'était en aucun cas regardant quand il s'agissait d'argent, écarquilla les yeux de surprise et protesta faiblement ; M. Delabordeau, qui était lui plutôt regardant quand il se mettait à compter, boutonna la poche de son pantalon et déclara qu'il refusait tout net d'escalader la pyramide à ce prix, puis Mr. Ingram descendit dans l'arène.

Les récriminations des Arabes furent terribles. Ils déclarèrent, avec des voix tonnantes, des gesticulations passionnées et toute une bordée de jurons anglais que l'on essayait de les voler. Ils avaient le droit d'exiger la somme qu'ils avaient fixée, et c'était une honte que des Anglais respectables viennent leur ôter le pain de la bouche. Ils hurlaient, s'agitaient, juraient et la pauvre Mrs. Damer avait si peur qu'elle faillit avoir une crise de nerfs.

Tout finit par s'arranger et ils se mirent en route, le cheik déclarant que le marché avait été conclu à un prix si bas qu'il ne lui resterait même pas une piastre. Chacun des messieurs était encadré par deux Arabes, et Miss Dawkins ainsi que Miss Damer étaient, elles, suivies d'un troisième. Mrs. Damer avait eu une telle frayeur qu'elle avait abandonné toute idée de grimper au sommet. Elle s'assit en bas, sur un bloc de pierre, avec les trois drogmans qui montaient la garde debout auprès d'elle ; mais même avec les trois drogmans, elle fut si souvent importunée qu'elle déclara plus tard avoir été abasourdie au point de ne pas même avoir le temps de se dire qu'elle était venue depuis l'Angleterre pour voir les pyramides, et qu'elle se trouvait maintenant à leur pied.

Les garçons, ignorant complètement leurs guides, grimpaient plus vite que les Arabes ne pouvaient le faire. Mr. Damer partit à une allure telle qu'il dut bientôt avouer qu'il n'en pouvait plus ; il s'en remit alors à la seule force de ses compagnons, se laissant hisser jusqu'au sommet – tout à fait ce que voulaient ces hommes, qui encourageaient leurs victimes à aller aussi vite que possible au début pour qu'elles se retrouvent rapidement à bout de souffle et incapables d'avancer. Mr. Ingram s'efforça de ne pas quitter Fanny, et elle n'aurait pas détesté l'avoir à sa droite à la place de cet affreux Arabe brunâtre, borgne et braillard qui la suivait comme son ombre. Mais elle s'aperçut très vite que c'était absolument impossible. Les guides sentaient bien que s'ils lâchaient prise le moins du monde, ils perdraient leur proie, et ils s'accrochaient donc avec une invincible ténacité. Miss Dawkins semblait elle aussi espérer le soutien de quelque compagnon chrétien, mais nul compagnon chrétien ne se présenta. M. Delabordeau fut seul à suivre la voie de la sagesse, car il prit la situation avec calme, fit ce qu'on lui disait, et se laissa pratiquement porter par ses guides jusqu'au sommet de l'édifice.

– Ah ! Nous voici donc en haut de la pyramide, c'est bien cela ? dit Mr. Damer en détachant chacun de ses mots, car il avait beaucoup de mal à respirer. Absolument merveilleux, absolument merveilleux, c'est sûr !

– C'est merveilleux, dit Miss Dawkins qui respirait tout à fait normalement, absolument merveilleux, c'est certain ! Quand on pense, Mr. Damer, que l'on pourrait parcourir pendant des jours et des jours, voire même des mois, ces immenses étendues de sable, sans en voir jamais la fin. Cela n'est-il pas tout à fait extraordinaire ?

– Ah, oui, tout à fait... dit Mr. Damer d'une voix haletante, car il peinait à retrouver son souffle.

Mr. Damer était maintenant à sa merci, affaibli, épuisé par l'effort et les aléas du voyage, ayant perdu la moitié de sa force virile ; s'il y avait un moment où elle pouvait espérer l'emporter et le forcer à lui donner son accord pour cette remontée du Nil, c'était celui-là. Cela ne lui disait pas grand-chose de se lancer dans la traversée du Sahara seule avec plusieurs hommes, et elle n'était pas sûre d'être prête à voir M. Delabordeau tomber amoureux d'elle, si tant est que ce monsieur puisse se montrer un jour disposé à jouer le rôle de soupirant. Avec Mr. Ingram, la situation était différente, et elle était suffisamment sûre de ses charmes pour ne pas douter qu'elle puisse réussir à le séduire sous le nez de Fanny Damer, cette gamine. Ce Mr. Ingram ferait partie du groupe qui remonterait le Nil, elle n'en doutait pas, et il resterait une place pour elle. Elle se créerait ainsi, de toute façon, des liens avec une famille respectable, ce qui pourrait toujours lui servir par la suite.

Forte de ces réflexions, elle monta aussitôt à l'assaut de Mr. Damer.

– Extraordinaire, dit-elle à nouveau, car elle aimait à répéter ses mots favoris. À quelle race fabuleuse devaient appartenir ces anciens rois égyptiens !

– Il n'y a aucun doute là-dessus, dit Mr. Damer en s'essuyant le front.

Il était assis sur une grosse pierre branlante, un bloc abandonné sur la plate-forme au sommet de la pyramide, l'une de ces pierres qui avait servi, ou aurait dû servir, autrefois, à la construction de l'apex.

– Une race magnifique ! Des hommes capables de concevoir des monuments aussi gigantesques ! Nous autres, pauvres mortels des temps modernes, ne pouvons, dans notre médiocrité, que nous sentir accablés. Ils ont construit ces immenses pyramides, et nous avons bien du mal à en atteindre le sommet.

– Bien du mal, en effet, s'exclama Mr. Damer.

Mais Mr. Damer n'allait pas éternellement rester affaibli, le souffle court ; il fallait absolument que Miss Dawkins quitte rapidement Khéops et son tombeau, pour se rendre à Thèbes et à Karnak.

– Après avoir vu cela, il est impossible, si l'on a tant soit peu d'imagination, de quitter l'Égypte sans aller plus loin.

Mr. Damer se contenta de s'essuyer le front en grommelant. Miss Dawkins prit cela pour un signe de faiblesse et, en ce qui la concernait, un encouragement à persévérer.

– Pour ma part, j'ai décidé d'aller, au moins, jusqu'à Assouan et la première cataracte. J'avais pensé répondre favorablement à l'invitation d'un groupe qui part traverser le Sahara pour aller à Jérusalem, en passant par le mont Sinaï, mais Mrs. Damer et vous-même vous êtes montrés si gentils à mon égard, et j'aurais tant de plaisir à voyager avec vous tous dans votre bateau que j'ai résolu d'accepter votre très aimable invitation.

Ceci, il faut le reconnaître, était très osé de la part de Miss Dawkins, mais rien n'arrête une femme audacieuse. Pour le dire en argot moderne, avec un peu de culot on arrive à tout, de nos jours. Et quels qu'aient pu être les points faibles de Miss Dawkins, elle était fort bien pourvue à cet égard.

– J'ai résolu d'accepter votre très aimable invitation, dit-elle, gratifiant Mr. Damer de son plus doux sourire.

Que pouvait faire un homme d'âge mûr, corpulent, hors d'haleine, en sueur, dans de telles circonstances ? Mr. Damer était un homme qui, en général, ne se laissait pas faire. Il savait qu'il était à peu près impossible que son épouse ait invité cette femme sans le consulter. Elle aurait préféré demander à tous ces guides arabes de venir avec eux. Il n'était pas question non plus qu'il soit victime de l'impudence de cette Miss Dawkins en se laissant extorquer une telle promesse. Mais il se disait qu'il était passablement difficile de répondre brutalement par la négative à une telle proposition, de la part d'une jeune femme, surtout à un moment où la respiration lui manquait. Il s'essuya donc le front à nouveau et la regarda.

– Mais je ne peux accepter qu'à une condition, poursuivit Miss Dawkins, c'est qu'il me soit permis de prendre en charge toute ma part des dépenses occasionnées par ce voyage.

En entendant cela, Mr. Damer se dit qu'il tenait là un moyen de se sortir de ce mauvais pas.

– Où que je me rende, Miss Dawkins, c'est toujours moi qui paie.

Il s'efforça de dire cela avec autorité, même s'il ne contrôlait pas encore les palpitations de son cœur. Il lui était difficile de mettre de la fermeté dans sa voix ; aussi fit-il en sorte qu'elle puisse se lire sur son visage.

Mais il ne connaissait pas Miss Dawkins.

– Oh ! Mr. Damer, dit-elle, avec un sourire plus doux encore qu'auparavant, oh ! Mr. Damer, je ne saurais accepter tant de libéralité de votre part, non, vraiment pas. Mais je ne

verrais aucun inconvénient à vous laisser payer, à condition que je puisse ensuite tout vous rembourser, en une seule fois.

Mr. Damer commençait à recouvrer l'usage à peu près normal de sa respiration.

– Je crains bien, Miss Dawkins, dit-il, que l'état de faiblesse dans lequel se trouve Mrs. Damer ne nous permette pas de prendre de telles dispositions.

– À quel propos ? Concernant l'argent ?

– Non seulement cela, mais nous voyageons en famille, Miss Dawkins, et aussi grand que serait pour nous le plaisir de vous avoir parmi nous, j'ai bien peur que – étant donné l'état de santé de Mrs. Damer – en bref, je ne crois pas que vous y trouveriez beaucoup d'agrément. Et donc, ajouta-t-il, voyant qu'elle allait insister, je crains que nous soyons contraints de nous priver du plaisir de votre présence.

À ce moment-là, en regardant son visage, Miss Dawkins comprit que toute son audace ne lui permettrait pas de l'emporter.

– Oh ! très bien, dit-elle, et s'éloignant de la pierre sur laquelle il était assis, elle se dirigea, la tête haute, vers un coin de la pyramide d'où elle pouvait contempler, seule, au loin, les sables du désert de Libye.

Pendant ce temps, une autre petite ouverture avait été faite, au sommet de la pyramide – une ouverture qui avait reçu un autre genre d'accueil. Tandis que Mr. Damer retrouvait son souffle pour pouvoir répondre à Miss Dawkins, Miss Damer s'était dirigée vers le coin opposé de la plate-forme carrée sur laquelle ils se trouvaient, et s'était assise, le visage tourné vers Le Caire. Peut-être n'y avait-il rien d'étonnant à ce que Mr. Ingram l'ait suivie.

Tout cela aurait été parfait s'ils n'avaient pas eu une douzaine d'Arabes à leurs trousses. Mais c'était bien le cas, et les choses devenaient plus difficiles pour Mr. Ingram. À peine se fut-il assis à côté de Miss Damer qu'ils arrivèrent et se placèrent juste devant lui, bouchant la vue, et ne rendant pas l'air autour d'eux plus agréable à respirer.

– Voilà, Miss Damer. Ce sera notre dernière sortie ensemble, dit-il de sa voix la plus suave et la plus tendre.

– Le bon monsieur anglais donner au pauvre Arabe un petit bakchich, dit un Arabe, tendant la main et secouant Mr. Ingram par l'épaule.

– Oui, oui, oui, lui donner bakchich, dit un autre.

– Lui très bon monsieur, dit un troisième, avançant sa main crasseuse pour toucher le visage de Mr. Ingram.

– Et la jeune dame, très bonne aussi, elle donner bakchich à pauvre Arabe.

– Oui, dit un quatrième, s'apprêtant à user de la même liberté avec Miss Damer.

C'en était trop pour Mr. Ingram. Il avait déjà employé un langage très châtié pour essayer de persuader ses persécuteurs qu'il ne leur donnerait pas une piastre. Mais cela n'avait eu d'autre effet que de transformer leurs prières en menaces. En entendant cela et en voyant ce que l'homme essayait de faire pour extorquer de l'argent à Miss Damer, il leva son bâton et les frappa sur la tête, chacun à leur tour, aussi violemment qu'il put.

N'importe quel individu civilisé se serait retrouvé assommé par des coups tels que ceux assénés sur la tête nue des Arabes, mais les objets de la colère de l'Américain se contentèrent de s'éloigner furtivement, et les autres,

convaincus par le seul argument qu'ils étaient capables de comprendre, les suivirent pour aller chercher ailleurs des victimes qui seraient peut-être moins combattives.

Il est difficile pour un homme d'être à la fois tendre et agressif, d'être sentimental au moment où il se sert de sa force physique et déploie toute la brutalité qu'il peut ; difficile également pour lui de redevenir aimable juste après s'être mis dans une colère noire. Il changea donc immédiatement de tactique et en vint au fait sur-le-champ, d'une façon qui concordait avec son état d'esprit du moment.

– Ces affreuses canailles m'ont à ce point échauffé la bile, dit-il, que je ne sais plus ce que je dis. Mais le fait est, Miss Damer, que je ne peux pas quitter Le Caire sans savoir... Vous comprenez ce que je veux dire, Miss Damer.

– Pas vraiment, Mr. Ingram, mais je crois bien que vous allez dire des bêtises.

– Si, vous comprenez. Vous savez bien que je vous aime. Vous devez forcément le savoir. En tout cas, maintenant, vous le savez.

– Mr. Ingram, vous ne devriez pas dire cela.

– Et pourquoi pas ? À vrai dire, Fanny, je ne peux pas dire autre chose. Je vous aime passionnément. Pourriez-vous m'aimer assez pour être ma femme, et venir vivre dans un pays si loin du vôtre ?

Avant qu'ils ne quittent le sommet de la pyramide, Fanny Damer avait répondu qu'elle allait essayer. Mr. Ingram était maintenant un homme fier et heureux, et les gradins de la pyramide semblaient trop étroits pour sa bondissante énergie. Mais Fanny craignait pour sa part les problèmes à venir. Il y avait papa – un vrai cauchemar, dans

de telles circonstances. Qu'allait-il dire ? Elle était sûre que papa ne lui permettrait pas de se marier, pour partir si loin de sa famille et de son pays. Quant à elle, elle aimait les Américains – elle les aimait depuis toujours, c'est ce qu'elle avait dit – et ne demandait pas mieux que de vivre parmi eux. Mais papa ! Et Fanny soupira à la pensée que tous les malheurs accablant en général une jeune fille amoureuse étaient sur le point de s'abattre sur elle.

Néanmoins, sur les instances de son fiancé, elle promit et déclara de vingt amoureuses façons que rien au monde ne la ferait trahir ses sentiments.

– Fanny, où êtes-vous ? Pourquoi n'êtes-vous pas prête à redescendre ? cria Mr. Damer, qui n'était pas de très bonne humeur.

Il avait le sentiment d'avoir été presque impoli à l'égard d'une femme sans défense, et il se demandait en lui-même s'il avait bien agi. Malgré tout, la question se serait posée avec plus d'insistance encore s'il s'était laissé piéger par Miss Dawkins.

– Je suis prête, papa, dit Fanny en courant vers lui – car il faut bien comprendre qu'il y a largement la place au sommet d'une pyramide pour qu'une jeune fille puisse arriver en courant.

– Je me demande bien où vous étiez passée tout ce temps-là, dit Mr. Damer, et où sont les deux garçons ?

Fanny désigna le sommet de l'autre pyramide, où on pouvait les reconnaître de loin grâce à leurs fez.

– Et M. Delabordeau ?

– Oh ! Il est déjà descendu, je crois. Non, il est là-bas avec Miss Dawkins.

Et c'était bien Miss Dawkins, tendrement pendue à son bras, qui se penchait pour voir les ruines en dessous d'elle.

— Et où est cet individu, Ingram ? dit Mr. Damer, cherchant autour de lui. Il n'est jamais là quand on a besoin de lui.

À cela Fanny ne répondit rien. Pourquoi aurait-elle dû dire quelque chose ? Elle n'était pas chargée de surveiller Mr. Ingram.

Enfin, ils se mirent en route pour redescendre, chacun d'eux accompagné par le nombre d'Arabes qu'il fallait pour les presser et les embarrasser. En bas, ils retrouvèrent Mrs. Damer, pareille à un morceau de sucre couvert de mouches. Elle devait affirmer plus tard qu'elle ne retournerait pas voir les pyramides, lui fussent-elles offertes à titre personnel pour décorer son jardin.

Le pique-nique parmi les gros blocs de pierre au pied de la pyramide n'eut rien de très joyeux. Miss Dawkins parla plus que tous les autres, étant bien décidée à montrer qu'elle acceptait vaillamment sa défaite. Ses propos, cependant, s'adressaient essentiellement à M. Delabordeau, qui semblait faire plus de cas de son poulet froid et de son jambon que des traits d'esprit de son admiratrice et de l'attention qu'elle lui portait.

Fanny ne disait pas grand-chose. Son père était là, devant elle, et elle était incapable de manger, encore moins de parler, à la pensée de tout ce qu'elle allait devoir subir. Que dirait-il à l'idée d'avoir un Américain pour gendre ?

Mr. Ingram manquait d'entrain, lui aussi. Un jeune homme dont la demande en mariage vient d'être acceptée n'est jamais très démonstratif. Son bonheur, en

l'occurrence, était sans nul doute très profond, mais il n'était pas visible.

Et puis il fallait encore voir l'intérieur de l'édifice. À vrai dire, ils auraient volontiers renoncé à ce plaisir si cela n'avait été une question d'honneur. Être venu de Paris, de New York ou de Londres pour voir les pyramides, et revenir sans avoir contemplé le tombeau de Khéops, aurait dénoté chez eux un manque de curiosité qui aurait irrémédiablement porté atteinte à leur image de voyageurs. Un groupe se forma donc pour aller voir l'intérieur.

Quand elle vit l'ouverture par laquelle il lui fallait passer, Miss Damer déclara immédiatement qu'elle resterait avec sa mère. Miss Dawkins, elle, était très enthousiaste. « Les gens qui sont incapables de maîtriser leurs nerfs feraient mieux de rester chez eux », dit-elle à Mr. Ingram, qui la foudroya du regard pour avoir osé dire une telle chose à propos de sa Fanny.

Pénétrer dans la pyramide est une terrible entreprise à laquelle aucune femme ne devrait se livrer. Ceux qui y entrent doivent descendre à quatre pattes, puis être hissés à bout de bras, supportant tout ce temps la saleté, les odeurs nauséabondes et l'air vicié ; quand ils arrivent enfin, il n'y a rien à voir. Mais ils peuvent désormais se permettre de dire qu'ils ont vu l'intérieur d'une pyramide.

– Eh bien, je l'ai fait une fois, dit Mr. Damer en ressortant, et je ne crois pas que l'on m'y reprendra. Je n'ai jamais vu un endroit aussi sale de ma vie.

– Oh ! Fanny ! Je suis si contente que vous n'y soyez pas allée. Je suis sûre que ce n'est pas convenable pour une

dame, dit la pauvre Mrs. Damer, sans penser à son amie, Miss Dawkins.

– J’aurais eu honte de moi, dit Miss Dawkins, piquée au vif, se redressant et rejetant la tête en arrière, si quoi que ce soit avait pu me faire renoncer à visiter un tel endroit. S’il n’y a rien de choquant à ce que les hommes y aillent, pourquoi cela serait-il inconvenant pour une femme ?

– Je n’ai pas dit que c’était inconvenant, mon amie, dit Mrs. Damer, d’un ton contrit.

– Et pour ce qui est de la fatigue, que dire d’une femme qui a peur d’affronter les épreuves que je viens moi-même de traverser pour avoir la joie de voir le lieu où repose un roi comme Khéops ?

En prononçant ces derniers mots, Miss Dawkins se retourna pour lancer un regard dédaigneux à la pauvre Fanny Damer.

– Mais je voulais parler de la saleté, dit Mrs. Damer.

– La saleté ! s’exclama Miss Dawkins avant de s’éloigner.

Pourquoi aurait-elle dû continuer de faire partager aux Damer ses sentiments élevés, et pourquoi se soucier encore de leur opinion ? Elle prononça ces derniers mots avec tout le mépris qu’elle pouvait.

Et il y avait encore le retour à l’hôtel !

– Je suis sûre que je n’y arriverai jamais, dit Mrs. Damer, regardant son mari avec une expression pitoyable.

– Vous dites des bêtises, ma chérie, des bêtises, il faut que vous y arriviez.

Mrs. Damer gémit, et admit dans son for intérieur qu’il le fallait – morte ou vive.

– Et vous, Jefferson, dit Fanny à voix basse – car à un certain moment, en descendant, il lui avait été demandé de l'appeler par son prénom – prenez bien soin de ne pas venir me parler sur le chemin du retour. Je resterai à côté de maman. Allez donc avec papa et mettez-le de bonne humeur ; et s'il parle des lords et des évêques, n'allez pas le contredire, vous savez bien.

Qu'est-ce qu'un homme ne ferait pas par amour ? Mr. Ingram promet.

Là-dessus, ils se mirent en route. Les deux garçons ouvraient la marche, puis venaient Mr. Damer avec Mr. Ingram qui, renonçant à ses habitudes et à l'amour de sa patrie, reconnu que les Anglais étaient par nature aristocrates, puis Miss Dawkins, seule, hélas ; derrière elle, M. Delabordeau, seul lui aussi – ce Français si rustre !

Mrs. Damer et sa fille formaient l'arrière-garde, encadrées par deux drogmans, avec un troisième qui marchait derrière elle.

C'est dans cet ordre qu'ils rentrèrent au Caire, sur leurs mulets, très dignes sur le ferry, et silencieux pendant presque toute la traversée. Mr. Ingram parlait, lui, parce qu'il avait un objectif important en vue : il s'agissait de mettre Mr. Damer de bonne humeur.

Il y parvint si bien que, chevauchant à nouveau leurs montures après avoir traversé le Nil, Mr. Damer ouvrit son cœur à son compagnon à propos d'un sujet qui le tracassait, et lui raconta toute l'histoire avec Miss Dawkins.

– Je ne vois pas pourquoi nous devrions accepter la compagnie d'une personne qui ne nous plaît pas pendant

huit ou dix semaines, uniquement parce que cela semble impoli de dire non à une dame.

– Je suis tout à fait d'accord avec vous, dit Mr. Ingram. À mon avis, ce serait de la faiblesse que de céder en pareil cas.

– Ma fille ne l'aime pas du tout, poursuit Mr. Damer.

– Et d'après moi, ce ne serait pas une compagnie recommandable pour Miss Damer, dit Mr. Ingram.

– Quant au fait que j'aie pu l'inviter, ou que mon épouse ait pu le faire ! Mais, Dieu m'en soit témoin, c'est pure invention de la part de cette femme !

Mr. Ingram se mit à rire.

– Ha, ha, ha ! Je dois dire qu'elle joue très habilement, mais c'est un vieux soldat, et elle a le bénéfice de l'expérience.

Qu'aurait pensé Miss Dawkins si elle avait su que Mr. Ingram disait d'elle qu'elle était un vieux soldat ?

– Je n'aime pas du tout ces façons de procéder, dit Mr. Damer, qui n'avait aucune envie de rire. Vous voyez dans quelle position elle me met. Je me vois contraint d'être grossier, ou bien...

– Je ne dirais pas du tout que c'est être grossier.

– Désobligeant, alors ; ou bien il faut que j'accepte de me laisser envahir et importuner par, par, par...

Et Mr. Damer s'arrêta, ne parvenant pas à trouver une expression appropriée pour décrire Miss Dawkins.

– Par une femme qui n'a personne pour veiller sur elle, suggéra Mr. Ingram.

– Oui, c'est exactement cela. J'aime la compagnie de gens agréables autant que n'importe qui, mais j'aime pouvoir choisir moi-même.

– Je suis comme vous, dit Mr. Ingram, en pensant à son choix personnel.

– Vous savez, Ingram, si vous vouliez vous joindre à nous, nous serions ravis.

– Je vous assure, monsieur, que votre proposition me flatte beaucoup, dit Mr. Ingram, marquant un temps d'hésitation, car il se rendait compte qu'il ne pouvait pas entreprendre un tel voyage sans que Mr. Damer sache en quels termes il se trouvait avec Fanny.

– Vous êtes un redoutable démocrate, dit Mr. Damer en riant, mais sur ce sujet, vous savez, nous pouvons admettre que nous ne sommes pas d'accord.

– C'est tout à fait vrai, dit Mr. Ingram, qui, pris au dépourvu, n'avait pas recouvré suffisamment ses esprits pour décider s'il valait mieux qu'il accepte ou qu'il refuse.

– Eh bien, qu'en dites-vous ? dit Mr. Damer d'un ton engageant.

Mais Ingram ne répondit pas tout de suite.

– Pour l'amour du ciel, mon bon ami, n'ayez aucun scrupule à refuser, si l'idée ne vous plaît pas.

– Le fait est, Mr. Damer, qu'elle ne me plaît que trop.

– Que trop ?

– Oui, monsieur, et autant que je vous parle dès à présent. J'avais l'intention de vous demander ce soir l'autorisation d'adresser une certaine requête à votre fille.

– Grands dieux ! dit Mr. Damer, qui donna l'impression de découvrir brusquement une idée tout à fait neuve.

– Et dans ces conditions, je voudrais maintenant attendre de voir si vous allez ou non renouveler votre invitation.

– Grands dieux ! dit à nouveau Mr. Damer.

Il arrive souvent qu'un vieux monsieur trouve très étrange qu'un autre homme tombe amoureux de sa fille, qu'il n'a jamais cessé de considérer comme une enfant. Les mères réagissent de façon très différente. On les croirait persuadées que tous les jeunes hommes doivent tomber amoureux de leurs filles.

– Vous en êtes-vous entretenu avec Fanny ? demanda Mr. Damer.

– Oui, monsieur. Elle m'a donné la permission de venir vous parler.

– Grands dieux ! dit Mr. Damer, et là-dessus, ils arrivèrent à l'hôtel Shepheard.

– Oh ! maman, dit Fanny dès qu'elle se retrouva seule avec sa mère ce soir-là, il faut que je vous dise quelque chose.

– Oh ! Fanny, ne me dites rien ce soir ; je suis bien trop fatiguée pour vous écouter.

– Maman, je vous en prie ! Il faut que vous m'écoutez, il le faut absolument.

Et Fanny s'agenouilla aux pieds de sa mère en la regardant d'un air implorant.

– De quoi s'agit-il, Fanny ? Vous savez que j'ai mal partout, et je suis presque morte de fatigue.

– Maman, Mr. Ingram m'a...

– Vous a quoi, ma chérie ? A-t-il fait quelque chose de mal ?

– Non, maman, mais il m'a... il m'a demandée en mariage.

Et Fanny, éclatant en sanglots, cacha son visage dans la jupe de sa mère.

Et c'est ainsi que la même histoire fut racontée en deux endroits différents. Le lendemain, bien entendu, toutes les difficultés et tous les dangers inhérents à un mariage comme celui qui était désormais en projet furent mis en lumière par le

père et la mère à la fois. Cela n'allait pas, cela causerait au sein de la famille un déchirement qu'il était impossible d'envisager, ce serait une alliance dangereuse, pas du tout propice à assurer le bonheur du couple, bref, c'était impossible. Ce jour-là donc, tout le monde était très malheureux en allant se coucher. Mais le lendemain, comme cela était également prévisible, voyant qu'il n'y aurait pas de difficultés d'ordre financier, le père et la mère se laissèrent persuader et Mr. Ingram fut accepté comme gendre. Il n'est pas besoin de dire que l'invitation à faire le voyage sur le bateau de Mr. Damer fut renouvelée, et cette fois acceptée sans hésitation.

Il y avait un pasteur américain en résidence au Caire, dont Miss Dawkins se trouvait avoir fait la connaissance. Quelques jours après le voyage aux pyramides, Miss Dawkins rendit visite à ce monsieur et à sa femme ; le trouvant dans son bureau, elle ne manqua pas à ses obligations.

– Vous connaissez votre compatriote, Mr. Ingram, je crois ? dit-elle.

– Oh ! oui, nous sommes très intimes.

– Si vous avez quelque considération pour lui, Mr. Burton (c'était le nom du monsieur), je pense que vous devriez le mettre en garde.

– En garde contre quoi ? dit Mr. Burton d'un air grave, car il y avait quelque chose de grave dans cette menace d'un malheur imminent qu'évoquait Miss Dawkins.

– Vous savez, dit-elle, ces Damer, je crois bien que ce sont des gens dangereux.

– Voulez-vous dire qu'ils vont lui emprunter de l'argent ?

– Oh ! non, ce n'est pas exactement cela ; mais ils ont clairement jeté leur dévolu sur lui.

– Jeté leur dévolu sur lui ?

– Oui, il y a une fille, vous savez, une petite gamine de rien du tout ; et j'ai bien peur que Mr. Ingram ne se laisse prendre avant d'avoir compris ce qui lui arrive. Ce serait tellement dommage, vous savez. J'ai entendu dire qu'il allait remonter le Nil avec eux. Ce qui, de sa part, est très imprudent. Ils m'ont demandé de les accompagner, mais j'ai fermement décliné l'invitation.

Mr. Burton fit remarquer que dans un cas comme celui-ci, Mr. Ingram était tout à fait capable de se débrouiller seul.

– Eh bien, c'est possible, mais voyant ce qui se passait, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de vous prévenir.

Là-dessus, Miss Dawkins prit congé.

Mr. Ingram remonta bien le Nil avec les Damer, de même qu'un vieil ami de la famille qui venait d'arriver d'Angleterre. Et ce fut un voyage très agréable. Pour autant que les historiens actuels le sachent, les deux amoureux se marièrent peu de temps après leur arrivée en Angleterre.

La pauvre Miss Dawkins resta quelque temps au Caire, fort désemparée. Mais elle n'était pas de celles qui se laissent facilement abattre. Au bout de dix jours, elle fit la connaissance d'une famille irlandaise – ayant totalement échoué à toucher le cœur de pierre de M. Delabordeau – et c'est avec ces nouveaux amis qu'elle se mit en route pour Constantinople. La famille était composée de deux frères et d'une sœur, ce qui était propice à des entreprises matrimoniales. Pourtant, la dernière fois que l'on m'a parlé de Miss Dawkins, elle était toujours une femme sans protecteur.

Repères biographiques

1815 : Anthony Trollope naît à Londres, le 24 avril. Il est le quatrième fils de Thomas Anthony Trollope, avocat, et de Frances Milton Trollope.

1816 : À l'âge d'un an, Anthony Trollope est mis en pension près de Harrow. La carrière d'avocat de son père se déroule mal, et une succession d'entreprises hasardeuses l'amènent à s'endetter lourdement.

1822 : De retour chez ses parents, Anthony Trollope devient externe à l'école de Harrow.

1827 : Il entre au prestigieux Winchester College, par lequel est autrefois passé son père. Sa mère entreprend un voyage en Amérique avec Frances Wright – une féministe américaine, d'origine écossaise – et le peintre français Auguste Hervieu. Elle se lance dans un projet de bazar à Cincinnati (Ohio), qui connaît rapidement la faillite.

1830 : Anthony Trollope est de retour à Harrow, après une expérience douloureuse au Winchester College. Il a beaucoup souffert de son manque de moyens financiers, et des brimades que lui ont fait endurer ses camarades – le premier étant en partie la cause des secondes.

1832 : Frances Trollope commence à écrire, s'inspirant de son voyage aux États-Unis, et publie *Domestic Manners of the Americans*. La situation financière de son mari ayant

encore empiré, les livres de Frances procurent désormais à la famille l'essentiel de ses revenus.

1834 : Les Trollope déménagent à Bruges, en Belgique ; il s'agit pour Thomas Trollope d'éviter la prison pour dettes. Pendant l'été, Anthony Trollope occupe un poste d'appariteur dans une école de Bruxelles. Une relation de la famille se propose de lui procurer une place dans l'administration des Postes anglaises ; il accepte et retourne en Angleterre. Commencent sept années de solitude et de pauvreté relative. Trollope, qui n'apprécie pas son travail, est réputé pour son manque de ponctualité et son insubordination.

1835 : Décès de son père.

1841 : Il accepte une place d'assistant-inspecteur des Postes en Irlande, et part s'installer à Banagher. Il parcourt le pays à cheval pour diverses missions. Sa situation financière s'améliore nettement. Il restera près de vingt ans en Irlande.

1843 : Trollope commence à s'intéresser aux affaires politiques, et notamment au problème irlandais. Il entame la rédaction du premier de ses quarante-sept romans, *The Macdermots of Ballycloran*.

1844 : Il se marie avec une Anglaise, Rose Heseltine, fille d'un banquier de Rotherham.

1845 : Suite à une promotion, il devient inspecteur des Postes et s'installe à Mallow, en Irlande.

1847 : Parution de *The Macdermots of Ballycloran*. Ferme-ment résolu à devenir romancier, il s'impose une discipline de fer et se fixe des quotas de pages à écrire chaque jour, ce qui contribuera sans doute à faire de lui l'un des romanciers anglais les plus prolifiques.

1850 : Il compose *The Noble Filt*, une pièce de théâtre. Sur les conseils d'un ami comédien, il en diffère toutefois la publication – elle ne sera finalement éditée pour la première fois qu'en 1923.

1851 : Au printemps, une nouvelle mission pousse Trollope à s'installer quelque temps dans l'ouest de l'Angleterre.

1852 : Au mois de juillet, il commence à écrire *The Warden*.

1853 : Il passe une année à Belfast, dans le Nord de l'Irlande. Cette année-là, il entreprend également son premier voyage en Italie : il rend visite à sa mère, qui s'est installée à Florence.

1854 : Trollope déménage à Donnybrook, près de Dublin

1855 : Il publie *The Warden*, qui obtient un succès relatif. Cet ouvrage inaugure une série de six romans, les *Chronicles of Barsetshire* (1855-1867), dont l'action se déroule dans le même comté anglais fictif.

1857 : Le deuxième roman de la série, *Barchester Towers*, est publié au mois de mai. C'est un grand succès.

1858 : Parution de *The Three Clerks*, troisième roman de la série des *Chronicles of Barsetshire*.

1858-59 : Trollope effectue diverses missions postales dans le monde : en Égypte (il négocie le transfert du courrier entre Alexandrie et Suez ; ce voyage d'affaires lui fournira certains des éléments utilisés dans *Une femme sans protecteur*), en Écosse, en Terre Sainte, à Malte, à Gibraltar, puis dans les Caraïbes et en Amérique Centrale. Avant de retourner en Irlande, il fait une halte aux États-Unis. Il s'inspire de son séjour en Terre Sainte pour son roman *The Bertrams*. Il publie également *The West Indies and the Spanish Main*,

son premier guide de voyage, suivant ainsi les traces de sa mère.

1859 : Trollope quitte l'Irlande et s'installe à Waltham Cross, non loin de Londres. Il est promu à un grade important dans la hiérarchie de l'administration postale. Son installation à Waltham Cross coïncide avec une période de grande fécondité littéraire, durant laquelle il publie une dizaine d'ouvrages.

1860 : Son roman *Framley Parsonage* paraît dans le *Cornhill Magazine*, dirigé par l'un de ses proches amis, le romancier William Makepeace Thackeray, et consolide sa réputation. Au mois d'octobre, au cours d'une visite à Florence, il rencontre la jeune américaine Kate Field, qui devient une amie intime. Ils débute une correspondance, publiée en 1983.

1861 : Trollope effectue un voyage professionnel à Boston, alors que les États-Unis sont plongés dans la guerre de Sécession. Il publie la première série des *Tales of All Countries*, recueil de nouvelles inspirées de ses voyages et dont sont extraites les trois nouvelles du présent recueil. Il est élu au Garrick Club, un *Gentlemen's club*.

1862 : Un nouveau voyage aux États-Unis donne naissance à *North America*, un nouveau guide de voyage.

1863 : Trollope publie la seconde série des *Tales of All Countries*.

1864 : Il est élu à l'Athenaeum, un autre *Gentlemen's club*. Il débute l'écriture d'une seconde série de romans, *The Palliser Novels* (1864-1880), du nom du personnage central, Plantagenet Palliser, amené à devenir Premier ministre du Royaume-Uni.

1865 : Il publie *Can You Forgive Her?*, le premier roman de la série des *Palliser Novels*.

1866 : Trollope projette d'écrire une histoire de la prose fictionnelle anglaise, mais abandonne en cours de route, découragé par l'immensité du travail à accomplir. Il entre en contact avec le *Blackwood's Magazine*, dans lequel son roman *Nina Balatka* est publié anonymement.

1867 : Parution du roman *The Last Chronicle of Barset*, dernier ouvrage de la série des *Chronicles of Barsetshire*, et du recueil de nouvelles *Lotta Schmidt and other stories*. La réorganisation du travail à l'administration des Postes ne lui convenant pas, Trollope démissionne à l'automne. Ses écrits lui permettent de vivre confortablement : il publie environ deux romans par an, toujours avec succès. Trollope décide de promouvoir à son tour les jeunes écrivains et poètes, avec le lancement d'un nouveau magazine littéraire, *St. Paul's Magazine*. Le projet sera abandonné trois ans plus tard.

1868 : De mars à juillet, Trollope est finalement de retour aux États-Unis pour le compte de l'administration postale. À l'automne, il est candidat libéral aux élections à Beverley, dans l'Essex. Il est battu, à sa grande déception.

1869 : La publication de l'un de ses principaux romans, *Phineas Finn*, et de *He Knew He Was Right* l'amène à l'apogée de son succès commercial.

1871 : Trollope quitte sa maison de Waltham Cross. Il rend une longue visite à son fils, devenu fermier en Australie. Il compose alors *Lady Anna* et *Harry Heathcote of Gangoil*, dont l'action se déroule en Australie. Il écrit également un nouveau guide de voyage, *Australia and New Zealand*, publié en 1873.

1872 : Trollope passe par la Nouvelle-Zélande puis les États-Unis, avant de retourner en Angleterre. En décembre, il s'installe à Londres, dans le quartier de Bloomsbury.

1873 : Trollope publie le roman *The Eustace Diamonds*, puis l'année suivante *Phineas Redux*, la suite de *Phineas Finn* ; les deux ouvrages appartiennent à la série des *Palliser Novels*.

1875 : En octobre, il commence l'écriture de son autobiographie, à laquelle il travaillera jusqu'en 1878 (elle ne sera publiée qu'à titre posthume en 1883).

1876 : Il publie *The Prime Minister* (*The Palliser Novels*).

1878 : Il voyage en Islande, sur le voilier *The Mastiffs*. À cette occasion, il publie, à compte d'auteur, un récit de voyage, *How the 'Mastiffs' Went to Iceland*, pour son ami et hôte John Burns, et pour chaque membre de l'équipage.

1880 : La santé de Trollope se dégrade : souffrant d'asthme, il déménage et s'installe à Harting Grange, près de Petersfield, dans le Hampshire, en espérant y trouver un climat plus sain. Il publie le roman *The Duke's Children*.

1882 : Parution du recueil de nouvelles *Why Frau Frohmann Raised Her Prices and Other Stories*, ainsi que de son roman d'anticipation *The Fixed Period*. Ému par un double assassinat commis par des nationalistes irlandais à Phoenix Park, à Dublin, il se rend en Irlande en mai pour enquêter et composer son roman *The Landleaguers*, qui demeurera inachevé. Au mois de septembre, il quitte Harting Grange et établit ses quartiers au Garland's Hotel, à Londres. Le 3 novembre, il est victime d'une crise d'apoplexie dont il ne se relève pas. Il meurt le 6 décembre à l'hôpital londonien de Welbeck Street.

Repères bibliographiques

Chacune des trois nouvelles composant ce recueil parut dans la presse anglaise, avant d'être reprise en volume dans l'un des deux tomes des *Tales of All Countries*.

Une femme sans protecteur (*An Unprotected Female to the Pyramids*) : première publication dans le numéro du 6 octobre 1860 du *Cassel's Illustrated Family Paper*. Repris en volume dans *Tales of All Countries, First Series*, Londres, Chapman & Hall, 1861.

L'Homme qui gardait son argent dans une malle (*The Man Who Kept his Money in a Box*) : première publication dans le numéro du 2 novembre 1861 du *Public Opinion Literary Supplement*. Repris en volume dans *Tales of All Countries, Second Series*, Londres, Chapman & Hall, 1863.

La Générale Talboys (*Mrs. General Talboys*) : première publication dans le numéro du 2 février 1861 de *The London Review*, Londres, 2 février 1861. Repris en volume dans *Tales of All Countries, Second Series*, Londres, Chapman & Hall, 1863.

Œuvres en anglais

The Complete Novels of Anthony Trollope, David Skilton (éd.), 48 vol., Londres, The Trollope Society, 1988-2000.

Anthony Trollope : The Complete Shorter Fiction, Julian Thompson (éd.), New York, Carroll & Graf, 1992.

The Letters of Anthony Trollope, N. John Hall (éd.), 2 vol., Stanford, Stanford University Press, 1983.

Traductions françaises

Cycle des *Palliser Novels* :

Peut-on lui pardonner ?, trad. par Claudine Richetin, Paris, Albin Michel, 1998.

Phinéas Finn, trad. par Guillaume Villeneuve, Paris, Albin Michel, 1992.

Les Diamants Eustace, trad. par Denise Getzler, Paris, Albin Michel, 1992.

Les Antichambres de Westminster, trad. par Françoise du Sorbier, Paris, Albin Michel, 1994.

Le Premier Ministre, trad. par Guillaume Villeneuve, Paris, Albin Michel, 1995.

Les Enfants du Duc, trad. par Alain Jumeau, Paris, Fayard, 2013.

Cycle des *Chroniques du Barsestshire* :

Le Directeur, trad. par Richard Crevier, Paris, Aubier, 1992.

Les Tours de Barchester, trad. par Christian Bérubé, Paris, Fayard, 1991.

Le Docteur Thorne, trad. par Alain Jumeau, Paris, Fayard, 2012.

Autres romans

Les Bertram, trad. anonyme, Paris, Charpentier, 1866.

Le Cousin Henry, trad. par Honorine Martel, Paris, Hachette, 1881.

La Pupille, trad. par Sara de La Fizelière, Paris, Hachette, 1886.

Vendée, trad. par Béatrice Vierne, Monaco, Éditions du Rocher, 1997.

Ceil pour œil, trad. par Victor Staquet, Toulouse, Ombres, 1999.

Miss Mackenzie, trad. par Laurent Bury, Paris, Autrement, 2008.

Quelle époque!, trad. par Alain Jumeau, Paris, Fayard, 2009.

Rachel Ray, trad. par L. Martel révisée et complétée par Laurent Bury, Paris, Autrement, 2011.

L'Ange d'Ayala, trad. par Béatrice Vierne, Paris, L'Herne, 2013.

L'Héritage Belton, trad. par Eugène Dailhac, révisée par Charlotte Robert, Paris, Archipoche, 2014.

Nouvelles

Le Château du prince de Polignac, trad. par Béatrice Vierne, Paris, L'Herne, 2011.

Un amour de jeunesse, trad. par Béatrice Vierne, Paris, L'Herne, 2011.

Noël à Thomson Hall suivi de *Les Deux Héroïnes de Plumplington*, de *La Jeune Fille du télégraphe* et de *Alice Dugdale*, trad. par Béatrice Vierne, Paris, L'Herne, 2014.

John Bull sur le Guadalquivir, suivi de *La Crique de Malachi*, de *À cheval à travers la Palestine* et de *Les Vestiges du général Chassé*, trad. par Béatrice Vierende, Paris, L'Herne, 2014.

Autobiographie, trad. par Guillaume Villeneuve, Paris, Aubier, 1994.

Bibliographie critique

BURY Laurent, *La Séduction dans les romans d'Anthony Trollope*, Lille, Atelier national de reproduction des thèses, 1997.

COCKSHUT Anthony Oliver John, *Anthony Trollope*, New York, New York University Press, 1968.

DEVER Carolyn, NILES Lisa, *The Cambridge Companion to Anthony Trollope*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011.

HALL N. John, *Trollope: A Biography*, Oxford, Clarendon Press, 1991.

HARVEY Geoffrey, *The Art of Anthony Trollope*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1980.

HERBERT Christoph, *Trollope and Comic Pleasure*, Chicago, University of Chicago Press, 1987.

KINCAID James Russell, *The Novels of Anthony Trollope*, Oxford, Clarendon Press, 1977.

MCMMASTER Rowland D., *Trollope and the Law*, New York, St. Martin's Press, 1986.

MULLEN Richard, *A Victorian in his world*, Londres, Duckworth, 1990.

OVERTON Bill, *The Unofficial Trollope*, Brighton, Harvester Press, 1982.

PILLET Sophie, *Anthony Trollope : roman et société*, dir. Alain Jumeau, Lille, Atelier national de reproduction des thèses, 2002.

POLHEMUS Robert Mackinlay, *The Changing World of Anthony Trollope*, Berkeley, University of California Press, 1968.

POLLARD Arthur, *Anthony Trollope*, Londres, Henley, 1978.

SADLEIR Michael, *Trollope, a commentary*, Londres, Constable & Co., 1927.

SKILTON David, *Anthony Trollope and His Contemporaries : A Study in the Theory and Conventions of mid-Victorian Fiction*, Londres, Longman, 1972.

TERRY Reginald Charles, *Anthony Trollope : the Artist in Hiding*, Londres, Macmillan, 1977.

TERRY Reginald Charles, *Oxford Reader's Companion to Trollope*, Londres, Oxford University Press, 2001.

WALL Stephen, *Trollope and Character*, Londres, Faber & Faber, 1988.

Chez le même éditeur

Roberto Arlt, *L'Écrivain raté*
Charles Baudelaire, *De l'essence du rire*
Charles Baudelaire, *Conseils aux jeunes littérateurs*
Camillo Boito, *Senso*
Mikhaïl Boulgakov, *Cœur de chien*
Thomas De Quincey, *Confessions d'un mangeur d'opium anglais*
Ricardo Güiraldes, *Don Segundo Sombra*
Thomas Hardy, *Loin de la foule déchaînée*
Henry James, *L'Élève*
Franz Kafka, *Le Verdict*
Yasunari Kawabata, *Nuée d'oiseaux blancs*
Heinrich von Kleist, *Sur le théâtre de marionnettes*
Pétrarque, *L'Ascension du Mont Ventoux*
Marcel Proust, *Lettres à Reynaldo Hahn*
Marcel Proust, *Sur la lecture*
Raymond Queneau, *Philosophes et voyous*
Joseph Roth, *Les Fausses Mesures*
Joseph Roth, *Léviathan*
Robert Louis Stevenson, *Les Porteurs de lanternes*
Junichirô Tanizaki, *Le Tatouage et autres récits*
Anton Tchekhov, *L'Homme à l'étui*
Anton Tchekhov, *Trois années*
Anton Tchekhov, *Le Violon de Rothschild*
Virginia Woolf, *La Mort de la phalène*
Stefan Zweig, *Le Bouquiniste Mendel*

L'intégralité de notre catalogue sur le site :
<https://editions-sillage.fr/>

Dépôt légal : 4^e trimestre 2014